

Histoire de Normandie

Armand Albert-Petit


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

A mon excellent ami et confrère
Eugène Repault, en hommage
très affectueux
[illegible]

HISTOIRE
DE
NORMANDIE

A. ALBERT-PETIT

HISTOIRE

DE

NORMANDIE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE GRAVURES HORS TEXTE



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est d'actualité puisqu'il paraît au moment du millénaire de la Normandie. Ce n'est pas cependant un livre de circonstance. Nous avons écarté tout appareil d'érudition pour ne rebuter personne, mais nous avons tâché de ne rien écrire sans avoir de bonnes raisons de l'écrire.

On comprend de plus en plus la nécessité d'intéresser le grand public à l'histoire régionale, trop longtemps réservée aux seuls spécialistes. Elle donne un caractère plus vrai, plus vivant, plus concret, à l'histoire générale ; elle peut contribuer grandement à enrayer l'exode des campagnes vers la ville, de la province vers la capitale. Il est bon qu'un peu de patriotisme local flotte autour du clocher ou du beffroi natal. En s'intéressant au rôle joué par leurs aïeux dans le grand drame national

d'où l'unité de la France est sortie, les habitants de nos anciennes provinces retrouvent leurs titres de noblesse.

Aucune n'est plus riche à cet égard que la Normandie. Au cours de ses dix siècles d'existence, elle a tenu une place qui déborde même le cadre de l'histoire nationale. Les Normands sont les derniers envahisseurs qui aient pu s'établir en France. Ils sont arrivés à l'heure où la civilisation gallo-romaine avait encore assez de prestige pour polir leur rudesse, mais n'avait plus assez de prise pour briser leur originalité. Ils se sont affinés sans s'amollir, ce que peu de « barbares » ont su faire. Le rayonnement des Normands dans le monde est un des phénomènes caractéristiques des deux siècles qui suivent leur établissement dans leur nouvelle patrie. Et ce rayonnement a profité finalement à la France et à l'esprit français, dont les Normands furent à cette date les plus brillants représentants.

Les Normands, c'est une justice que chacun s'accorde à leur rendre, n'avaient pas uniquement l'humeur aventureuse ; ils avaient le génie organisateur. Partout où ils ont passé, ils ont laissé autre chose que le souvenir de leurs grands coups d'épée. Les historiens anglais se plaisent à reconnaître ce que la puissante greffe

normande a redonné d'élan et de vigueur au vieux tronc anglo-saxon. Le « miracle canadien » est de même un miracle normand. Si quelques milliers de colons français, abandonnés et comme perdus sur l'autre rivage de l'Océan, ont pu maintenir envers et contre tous leur langue, leurs mœurs et leurs traditions, c'est par un prodige de volonté et de ténacité. Ce n'est rien enlever à leur gloire que d'en attribuer une part au sang normand qui coule dans les veines de la plupart d'entre eux.

Ces temps héroïques sont passés. Nous ne vivons plus aux époques où l'avenir est à ceux qui se dépensent sans compter. L'esprit aventureux des Normands a dû carguer ses voiles. C'est une redoutable épreuve pour des hommes d'action que d'être condamnés à un repos même relatif. La Normandie, sevrée des longs espoirs et des vastes pensées, est menacée de s'engourdir dans un bien-être égoïste. Elle se dépeuple depuis qu'elle n'essaime plus. Elle continue à s'enrichir, mais surtout par l'économie, qui finit par être une vertu négative. On serait tenté de dire que le peuple normand, après une carrière bien remplie, songe à « faire valoir ses droits à la retraite ». Puisse l'histoire de leurs ancêtres être un tonique pour les Normands d'aujourd'hui !

HISTOIRE

DE

NORMANDIE

I

LES ORIGINES

La Normandie avant les Normands. — Les Normands avant la Normandie. — Causes de leurs migrations. — Le début de l'empire russe. — La decouverte de l'Amérique.

On ne dira jamais de la Normandie ce que Metternich disait jadis de l'Italie : c'est une « expression géographique ». La Normandie n'existe pas au point de vue géographique. Elle ne répond pas à une région naturelle, car le pays de Caux, la Basse-Normandie, le Bocage n'ont ni le même âge, ni le même sol, ni le même aspect. Leur seul caractère commun est le climat, partout humide, tempéré, sans grands écarts, favorable à l'herbage et au verger. La Normandie tout entière pourrait prendre la devise d'une de ses plus fraîches cités : *Vernon semper viret* (Vernon toujours vert). A part cela, son unité tient uniquement à des circonstances historiques : elle est due à dix siècles de

vie commune. Nous trouvons bien à la fin de l'empire romain, une province, la *Deuxième Lyonnaise*, qui répond à peu près à la Normandie actuelle, et dont Rouen, résidence du gouverneur et de l'archevêque, était la métropole administrative et religieuse. Mais cette éphémère organisation ne survécut pas à l'invasion des barbares. Il n'en subsista rien sauf en ce qui concerne la hiérarchie ecclésiastique. Pour le reste, ce sont les Normands qui ont fait la Normandie.

Ce pays était trop favorisé de la nature pour n'avoir pas été très anciennement peuplé. On y trouve plusieurs spécimens des monuments appelés improprement druidiques, mais qui sont bien antérieurs aux druides, notamment des *dolmens*. On en a reconnu 87. La plupart affectent la forme de ce qu'on appelle une « allée couverte » dans la région parisienne. Au lieu d'être construite à ciel ouvert pour être dissimulée ensuite sous un tertre artificiel ou *tumulus* comme c'est la règle en Bretagne, l'allée couverte dans le bassin de la Seine est creusée en tranchée sur le flanc d'un coteau et s'enfonce dans le sol. Tel est, par exemple, le dolmen de Dampmesnil (Eure). Il porte aussi, grossièrement gravées sur la paroi gauche de l'entrée, des traces de ces courbes concentriques qu'on retrouve dans l'allée couverte de Gavrinis (Morbihan).

Les vieux chroniqueurs, grands amateurs de merveilleux, et habitués à ne douter de rien, faisaient descendre les premiers habitants de cette région de Gomer, fils de Japhet, fils lui-même du patriarche Noé, ancêtre de la famille des Montgo-

mery (comté près de Lisieux). C'était encore plus beau que de descendre d'Enée, fils de Vénus, comme les Romains, ou de Francus, fils d'Hector, comme les Francs. Contentons-nous de dire plus prosaïquement, avec le dernier historien de la Gaule, M. Jullian, que les contemporains des dolmens paraissent se rattacher aux Ligures, qu'ils échappèrent à peu près aux invasions celtiques, mais qu'ils subirent un mélange d'éléments belges, les derniers envahisseurs avant les Romains.

Des neuf peuples gaulois qui habitaient cette région à l'arrivée des Romains, huit ont laissé leur nom à des villes ou à des « pays » d'aujourd'hui. Les *Calètes* et les *Véliocasses* qui habitaient au nord de la Seine se retrouvent dans le pays de Caux et le Vexin. Les *Eburovices* sont les ancêtres des habitants d'Évreux, les *Lexoviens* des habitants de Lisieux; Sées rappelle les *Esubii*, Vieux (près de Caen) les *Viducasses*, Bayeux les *Bajocasses*, Avranches les *Abrincates*. Seuls les *Unelles* ont échangé leur nom primitif contre celui de Constantins (Contentin), à partir de la fondation de Coutances (*Constantia*) par Constantin. Des campements fortifiés se dressaient sur les hauteurs. Celui de Bracquemont, près de Dieppe, appelé plus souvent « cité de *Limes* », en est un bel exemple, avec son mur d'enceinte de vingt mètres de haut et son fossé de treize mètres de large. Certains y voient un simple camp romain.

Lors de la conquête des Gaules par César, le proconsul n'eut pas lui-même à faire campagne dans cette partie de la Celtique, en dépit des « camps de

César » qu'on prétend découvrir un peu partout. Viridovix, un chef gaulois du pays des Unelles, auquel s'étaient joints les Lexoviens et les Eburovices, lutta contre Titurius Sabinus, lieutenant du proconsul, et fut battu (56 avant J.-C.). Une légende place à Cercueil, village au nord de la forêt d'Ecouves, le lieu de la rencontre. La plupart des historiens le placent dans les environs d'Evreux. Le texte des *Commentaires* de César ne permet de rien préciser.

A l'époque gallo-romaine, les deux grandes villes de la Normandie actuelle sont celle du fleuve et celle de l'estuaire : *Rouen* et *Juliobona*. Cette dernière, aujourd'hui Lillebonne, avait supplanté Caudebec (*Calidu*), qui était le débouché de la basse Seine à l'époque gauloise. Nous trouvons un évêque de Rouen dès le début du IVe siècle, à une époque où la conversion du pays ne faisait que commencer. Saint Nicaise, qu'on donne comme premier évêque de Rouen, avait été martyrisé à Gasny, sur les bords de l'Epte, vers le milieu du IIIe siècle, à l'entrée même de la province qu'il venait évangéliser.

Lillebonne se trouva détruite, vers la fin du IVe siècle, durant l'agonie de l'empire, mais les vestiges de son théâtre de 150 mètres de diamètre permettent de juger de son importance. Harfleur (*Caracotinum*) hérita de son commerce. Les autres villes, Lisieux, Vieux, Bayeux, etc. n'avaient qu'un intérêt secondaire. Un notable de Vieux joua pourtant un rôle très en vue dans toute la Gaule, comme en témoignent les inscriptions gravées sur le piédestal de sa statue, piédestal

conservé au musée de Saint-Lô sous le nom de *marbre de Torigny*. Il représenta sa cité à l'assemblée générale des Gaules qui se tenait chaque année à Lyon, en fut même président et sauva d'une mise en accusation un gouverneur romain. L'aisance et le luxe, sauf à la fin, étaient déjà très répandus. On en peut juger par les magnifiques vases d'argent, d'origine grecque, trouvés aux environs de Bernay, et gardés à la Bibliothèque nationale.

Sous les Mérovingiens, la future Normandie fait partie de la Neustrie. Elle en est une des contrées les plus prospères. Son éloignement de la frontière du Rhin l'avait relativement préservée du fléau des invasions germaniques. Les barbares, y étant moins nombreux qu'ailleurs, s'étaient plus rapidement civilisés et fondus avec les Gallo-Romains. L'évêque de Rouen, Prétextat, la victime de Frédégonde, joue un grand rôle. La Normandie devient le pays par excellence des riches abbayes comme *Saint-Wandrille* et *Jumièges;* les rois chassent volontiers dans la forêt de Brotonne et s'intéressent aux besoins du pays. Ainsi Dagobert, qui avait parmi ses conseillers les plus écoutés saint Ouen, plus tard archevêque de Rouen, se préoccupe de l'assainissement des marais de la Basse-Seine.

Malheureusement pour la future Normandie sa situation maritime, qui l'avait protégée contre les invasions germaniques, va l'exposer tout spécialement aux coups des pirates scandinaves. La configuration de son littoral, avec la presqu'île du Cotentin qui barre la Manche par le milieu, invite au

débarquement les navigateurs qui débouchent par le Pas-de-Calais. Ils tombent naturellement dans le vaste demi-cercle qui s'étend de l'embouchure de la Bresle à la pointe de Barfleur. Ils sont cueillis au passage. Supprimez le Cotentin, c'est sur la Bretagne qu'ira s'abattre le flot des « hommes du Nord ». Certes les Normands dépasseront le Cotentin et même la Bretagne ; on les verra sur les bords de la Loire, de la Garonne et plus loin encore, mais finalement ils n'y prendront pas pied.

Qu'étaient ces *Normands*? D'où venaient-ils? Que cherchaient-ils?

Sous le nom général de Normands, on désignait au IXe siècle les peuples qui habitaient les deux presqu'îles complémentaires de la Scandinavie et du Jutland, autrement dit les *Suédois*, les *Norvégiens* et les *Danois*. C'étaient tous des pirates et des guerriers également redoutés. Les Cimbres qui avaient envahi la Gaule à l'époque de Marius étaient les ancêtres des Danois. Les pays scandinaves étaient restés longtemps morcelés en une infinité de royaumes : la Norvège à elle seule en compta jusqu'à seize. Entre ces petits États, jaloux et étroitement resserrés, la guerre était perpétuelle. Les vaincus, les bannis. les fugitifs étaient naturellement de la graine de pirates. Il s'y ajoutait une masse de jeunes gens de naissance irrégulière, n'ayant aucun héritage à espérer, car si les mœurs autorisaient à côté de l'épouse légitime un nombre variable de concubines, elles n'admettaient pas leurs enfants au partage de la succession paternelle. A ceux-ci il ne restait d'autre carrière pos-

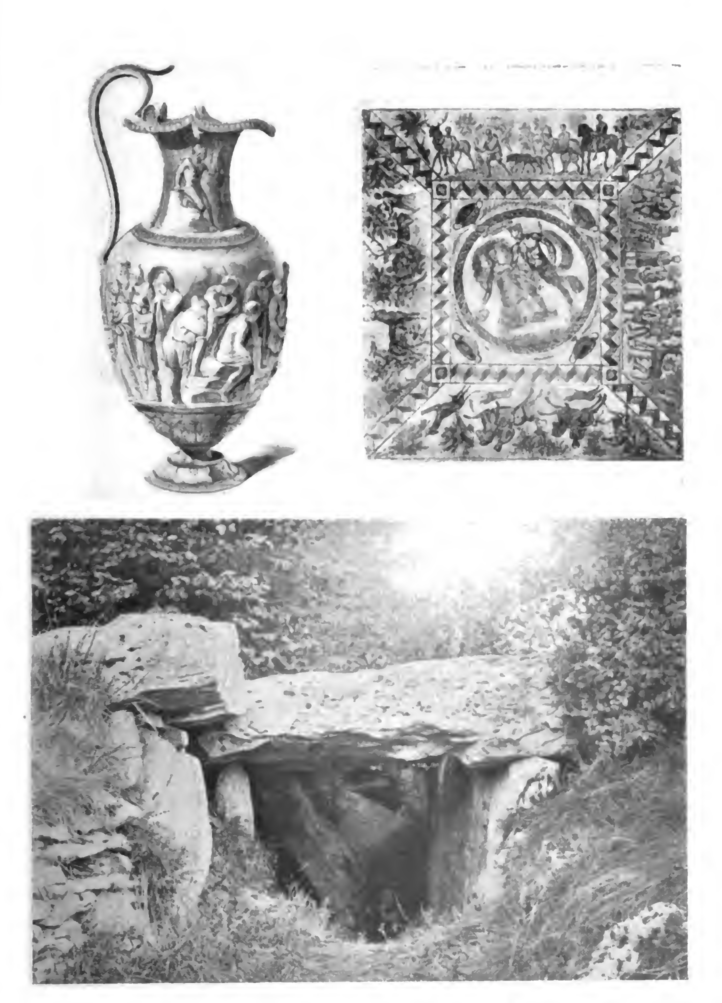
sible que celle des aventures dans un pays où la culture du sol, d'ailleurs ingrate, était considérée comme un métier servile et déshonorant. « Il semblait indigne d'un homme libre, dit un historien scandinave, de se procurer par la sueur ce qu'il pouvait acquérir par le sang. »

Toutefois l'émigration reste encore accidentelle, restreinte et temporaire, jusque vers l'an 800. Les Scandinaves se battent et se pillent surtout entre eux. Mais à cette date l'œuvre d'unification des royaumes scandinaves est à peu près achevée. Les petits Etats ont disparu, et les chefs puissants qui sont à la tête des grands royaumes formés de leurs débris, font la chasse aux pillards. Ils n'admettent plus le droit de réquisition, en vertu duquel les « rois de la mer » se prétendaient autorisés, en cas de manque de vivres, à débarquer n'importe où et à enlever de force et sans indemnité les troupeaux à leur convenance. Tous ceux à qui pèse trop cette autorité nouvelle, tous ceux qui ne veulent pas renoncer à vivre de butin, se trouvent obligés de chercher plus loin un nouveau théâtre pour leurs exploits. Ils s'expatrient, tendent leur voile au vent.

Les Suédois se portent de préférence vers les côtes de la mer Baltique, vers les pays slaves, auxquels ils donneront le nom de Russie. Les Norvégiens et les Danois se tournent vers l'Océan, qui leur ouvre un champ presque illimité. Les Norvégiens prennent le large : ils gagnent les îles de l'Atlantique, les Hébrides, l'Écosse, l'Islande, le Groënland, et, par étapes, arriveront jusqu'en Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. Les Danois suivent

plutôt la route du sud : ils se dirigent vers l'Angleterre, les pays germaniques et les royaumes formés du démembrement de l'empire de Charlemagne. D'ailleurs cette répartition géographique des expéditions normandes, ne doit pas être prise à la lettre. Il y a des exceptions, des doutes : on ne sait pas encore aujourd'hui si Rollon, le fondateur du duché de Normandie, était norvégien ou danois.

L'établissement des Suédois en Russie a précédé d'un demi-siècle l'établissement des Normands en Neustrie. On en a célébré le millénaire à Novgorod en 1862. C'est sous le nom de *Varègues* que sont connus dans l'histoire de l'Orient les aventuriers suédois qui ont jeté les fondements de la Russie. Novgorod était dès lors une cité commerçante, en relations à la fois avec la Finlande et avec Constantinople. Elle s'enrichissait à échanger les fourrures du Nord contre les vins et les produits du Midi. Mais les tribus slaves du voisinage, turbulentes et sauvages, vivaient dans l'anarchie. Elles étaient une menace constante pour la ville, sans être d'ailleurs capables de la défendre et de se défendre elles-mêmes contre l'étranger. Les Varègues avaient déjà mis à contribution la ville de Novgorod et montré leur force. C'est à eux que s'adressa une assemblée de notables pour rétablir l'ordre et la sécurité dans le pays, qu'ils paraissaient aussi capables d'administrer que de dévaster. *Rurik* avec une bande de compagnons s'installa à Novgorod et prit un titre qu'on peut traduire par celui de grand prince ou de grand duc.



Vase antique du trésor de Berthonville. — Mosaïque de Lillebonne (*Phot. Latzarus, à Rouen*). — Allée couverte de Dampmesnil.

Pl. I.

Deux de ses compagnons, dont l'ambition n'était pas satisfaite, poussèrent plus au sud et devinrent maîtres de Kiev pour leur propre compte. On les vit même jusque sous les murs de Constantinople, mais une tempête providentielle brisa leur flotte. Les successeurs de Rurik en profitèrent pour mettre la main sur Kiev, qui devint leur vraie capitale, et introduisirent le christianisme dans le pays, suivant l'exemple donné par Olga, paysanne varègue épousée par le fils de Rurik, et qui est restée la patronne de la Russie.

Tout cela ne s'était pas fait sans nouvelles guerres. Constantinople, menacée une seconde fois, n'avait été sauvée que par le feu grégeois. Le fils d'Olga, le héros national *Vladimir*, termina l'œuvre de la conversion en faisant baptiser le même jour, sur les bords du Dnieper, tous les habitants de Kiev qui durent entrer dans l'eau au même moment et reçurent en masse le baptême par immersion (988).

Pendant que des Normands fondaient l'empire russe, d'autres découvraient l'Amérique. C'est un fait qui a été longtemps révoqué en doute. On ne connaissait les expéditions des Normands dans ces parages que par les récits merveilleux et légendaires qu'on appelle les *sagas*, récits transmis par la tradition, conservés principalement en Islande, et recueillis seulement au XIIIe siècle. Ces sortes de poèmes épiques inspiraient à première vue peu de confiance, et leurs héros ne faisaient guère l'effet de personnages historiques. Ils paraissaient aussi fabuleux que leurs exploits. Mais certaines découvertes modernes ont confirmé le témoignage des

sagas et l'on est moins sceptique aujourd'hui. On a retrouvé sur les côtes du continent américain des traces indiscutables du passage des Normands.

Dès la fin du IXe siècle, les Normands, déjà installés aux îles *Féroé* et en *Islande,* avaient entrevu le *Groënland.* Erik le Rouge (983), exilé d'Islande pour meurtre, en reconnaît les côtes et lui donne ce nom attrayant de « Terre Verte » qui lui convient d'ailleurs si peu. D'autres descendent plus au sud, entraînés par le courant qui vient du pôle jusqu'au « pays du vin », le *Vinland.* L'un d'eux, Leif, fils d'Erik le Rouge, observateur méthodique, nous en fixe exactement l'emplacement, car il note qu'à cet endroit le jour le plus court de l'année commence à 7 h. 1/2 et finit à 4 h. 1/2. C'est la latitude de Providence, au sud de Boston, une des grandes villes des Etats-Unis actuels.

D'autres témoignages ne sont pas moins précieux. Thorwald, frère de Leif, est tué dans le golfe de Boston par les naturels du pays, ou plutôt par des Esquimaux nomades qui venaient chaque année passer l'hiver dans ces régions plus tempérées. La saga nous décrit le tombeau que lui érigent ses compagnons. On a retrouvé à cet endroit une sépulture qui répond à la description, avec un squelette et une poignée d'épée en fer, de fabrication antérieure à la découverte officielle de l'Amérique. C'est assez probant. Voici qui l'est encore davantage.

Une grande bataille dont parlent les sagas est mentionnée par une inscription avec figures grossières qu'on a retrouvée sur place, dans le Massachusetts. Cette inscription en caractères runiques,

qui sont les anciennes lettres de l'alphabet scandinave, a pu être déchiffrée par deux savants danois, car la vieille langue scandinave est celle qu'on parle encore en Islande. Le roc de gneiss poli sur lequel elle est gravée est recouvert à marée haute : c'est le *roc de Dighton*, du nom de la ville voisine.

Une découverte encore plus surprenante est celle d'une pierre runique qui vient d'être trouvée (1909) près de Kensington, dans le Minnesota, c'est-à-dire en plein centre des États-Unis, à l'extrémité des Grands Lacs.

On a mis au jour des documents analogues jusque dans l'Amérique du Sud. Près de Bahia au Brésil, on a découvert une dalle avec inscription runique, et même une statue de Thor, un des principaux dieux scandinaves, reconnaissable à ses attributs traditionnels et le doigt tourné vers le nord. Le souvenir de tous ces pays n'était peut-être pas entièrement perdu, bien qu'on en eût oublié le chemin depuis plus d'un siècle, lorsque Christophe Colomb cherchant à se renseigner, fit en Islande (1477) un voyage qui dut le confirmer dans ses projets.

II

LES GRANDES INVASIONS NORMANDES

Civilisation des Normands. — Leur manière de combattre. — La guerre aux couvents. — Première conquête de l'Angleterre par les Normands.

Les expéditions des Normands vers les îles et les terres du nouveau monde ont un caractère relativement pacifique. C'est de la colonisation plutôt que de la conquête. Les Normands tombent dans des pays inhabités ou presque ; ils n'ont pas à lutter contre des populations déjà fixées et constituées en Etats. Au contraire ceux qui se dirigent vers la Germanie, l'Angleterre et la France se heurtent à des résistances. Ils devront former de véritables expéditions, comprenant parfois des centaines de bateaux et des milliers d'hommes. Ils triomphent souvent, mais non sans effort.

Ils sont du reste mieux armés pour la lutte qu'on ne le suppose quelquefois. Il ne faut pas se figurer les Normands comme de misérables pirates, vêtus de peaux de bêtes, montés sur des esquifs rudimentaires, agissant chacun à sa guise et incapables de se plier à l'autorité d'un chef. On a retrouvé dans leurs tombeaux de fines étoffes de soie brochées d'or, des bijoux richement ornés de dragons et de

serpents d'un style très caractérisé. Les Scandinaves étaient en relations avec Constantinople : on a découvert dans un tombeau un vase avec inscription grecque. Néanmoins c'est sur place qu'étaient fabriqués les haches à incrustations, les boucliers artistement décorés, les lances, les épées, les casques et les cottes de mailles de bonne trempe autant que de bon goût. De même les chevaux portaient des harnachements somptueux. La Suède est riche en minerai de fer et, dès ce moment, elle avait une industrie métallurgique florissante.

Les archéologues sont frappés de l'aisance et du luxe que révèlent le mobilier domestique aussi bien que l'équipement militaire des moindres vikings. Les Normands avaient rapporté de leurs pillages tant de butin que, plus tard, lors de l'introduction du christianisme, les personnes pieuses qui voulaient faire l'aumône ne trouvaient pas de pauvres à qui donner. Aujourd'hui encore le Danemark, pour d'autres causes heureusement, ne connaît pas le paupérisme.

Les barques des Normands étaient de simples bâtiments de transport, car, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les Normands ne savaient pas se battre sur mer. Le meilleur moyen de se débarrasser d'eux aurait été de les attaquer au large, mais on n'y recourut que très rarement. On a retrouvé plusieurs spécimens d'embarcations normandes. La plus remarquable est une grande barque exhumée en 1880 d'un tertre funéraire à Gogstad, près de Sandefiord, à l'entrée de la baie de Christiania. Le chef avait été enterré dans son bateau. Sa chambre funéraire a été violée et pillée à une époque in-

connue, mais le bateau est bien conservé. Il est du type de ceux qui sont venus au siège de Paris. Il a place pour 32 rameurs, il ne porte qu'un mât pouvant se dresser et s'abaisser à volonté. Ses dimensions sont de 23^m,80 de long, 5^m,10 de large au milieu, 1^m,20 de profondeur seulement. Les rames ont de 5^m,55 à 5^m,85. L'équipage total était de 60 à 70 hommes, ce qui répond assez bien à ce que dit un témoin du siège de Paris, lequel compte 40.000 hommes pour 700 barques. Les deux bouts sont très relevés, et décorés de fines sculptures dans un autre bateau trouvé récemment dans la même région, à Oseberg (1904).

Le bateau de Gogstad est complètement équipé. Il a pour gouvernail une grosse rame de côté, et 32 boucliers ronds, de 0^m,94 de diamètre, sont rangés sur le plat-bord. Trois canots de chêne très soignés, également pourvus de tous leurs agrès, sont à l'intérieur. On a retrouvé jusqu'à un damier, dont les cases sont munies d'une pointe et les pions percés d'un trou, de manière que le roulis ne dérange pas le jeu. Le bateau est partout planchéié. Le soir on y dresse une tente qui abrite les hommes pour la nuit. Tout cela est parfaitement organisé. Il ne faut pas prendre à la lettre la bravade des rois de la mer : « l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulions aller ». Ils savent parfaitement se diriger et s'orienter. Dans une antique saga, un fiancé qui énumère ses talents se vante de savoir patiner, nager, chanter et appeler toutes les étoiles par leur nom.

Dès que les Normands s'établissent dans un pays pour quelque temps, ils installent des chantiers de réparation et même de construction, dans les îles

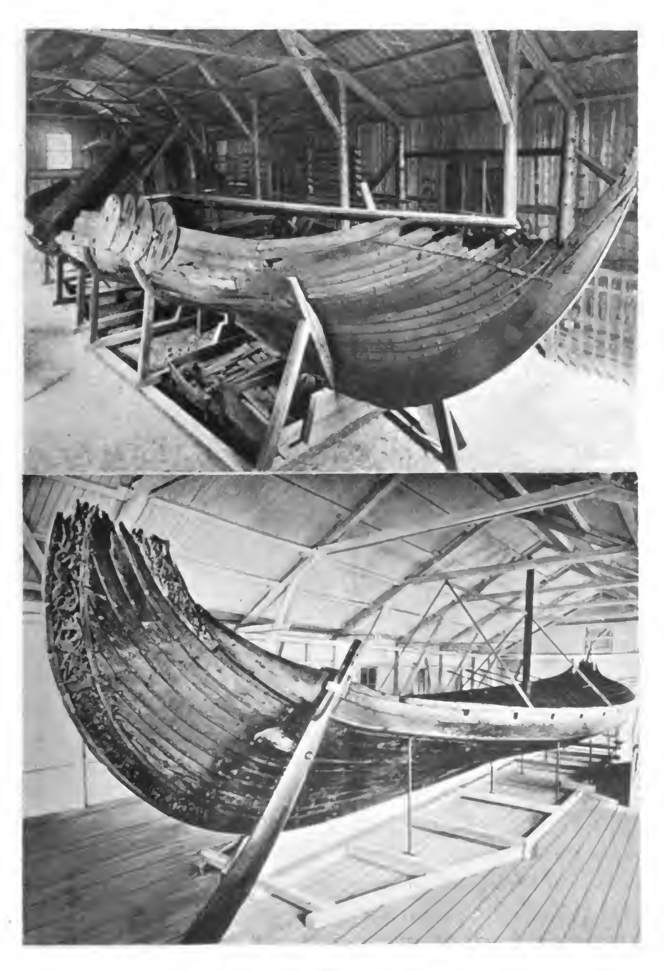
d'Oscelle, par exemple, de Walcheren, et de Noirmoutier. En campagne ils sont à l'affût des bons matériaux. Ainsi ils essayent de couper de belles poutres de sapin qu'ils trouvent dans l'église Saint-Germain-des-Prés parce qu'elles leur paraissent bonnes pour faire des embarcations. En expédition à l'intérieur des terres ils se divisent d'ordinaire en deux troupes. L'une remonte les rivières en bateau, l'autre suit les rives à pied ou à cheval. Le cheval, comme le bateau, n'est pour les Normands qu'un moyen de transport. Ils n'amènent guère de chevaux, ils en prennent sur place. Ils se battent à pied de préférence, et, autant que possible, jamais à découvert.

L'organisation de leurs armées a quelque chose de féodal. Les chefs de bandes obéissent à un chef reconnu par eux, mais qui les consulte. Les simples guerriers n'ont pas voix au chapitre. Si un chef n'est pas d'accord avec les autres, il s'en va et ses hommes le suivent. Tout traité conclu n'engage que les chefs qui y ont formellement adhéré : c'est ce qui rend si précaire et fallacieuse toute paix signée avec les Normands. Il en vient d'autres qui ne savent rien ou qui ne veulent rien savoir.

Le seul point d'honneur est celui qui préside au partage du butin. Tout est prévu. Le fuyard n'a droit à rien; celui qui a exercé une rapine au détriment d'un autre Normand est châtié, même après restitution. On ne badine pas avec la solidarité. Le Normand fait bon marché de sa vie, mais sa mort est vengée sur les gens du pays. Le meurtre d'un Normand par un étranger ne peut être expié que par

la mort de deux étrangers. Les Normands affectionnent la guerre de surprises, mais ne se laissent pas surprendre. Dès qu'ils font halte, ils se fortifient avec le même soin et le même art que les légions romaines. Il nous reste un spécimen curieux de leur genre de fortification : c'est le *Hague-Dicke*, sorte de rempart de terre haut de 5 à 6 mètres avec un fossé en avant, qui coupait l'extrémité de la pointe de la Hague et dont on voit des vestiges notamment à Beaumont-Hague. On en trouve un tout pareil en Angleterre, dans le comté d'York, le *Dane-Dicke*. « Il n'est pas douteux, écrit Viollet-le-Duc, que ces peuples scandinaves, traités de barbares par les chroniqueurs occidentaux, étaient, au point de vue militaire, beaucoup plus avancés qu'on ne l'était dans les Gaules. Ils savaient se fortifier, se garder, approvisionner et munir leurs camps d'hiver. » Ils connaissent aussi la manière de conduire un siège, savent faire des machines de guerre.

Ajoutons qu'ils ne se battent pas pour l'amour de l'art. Ils ne mettent aucun respect humain à se dérober quand ils ne sont pas les plus forts. Toutes les ruses leur sont bonnes. Ils arrivent à l'improviste, surgissent la nuit, se tapissent durant le jour dans les anfractuosités du littoral : le mot *viking* veut dire « enfant des anses ». S'ils se sentent perdus, ils négocient, se rachètent, n'hésitent pas à se laisser baptiser, quitte à massacrer leur parrain au premier jour. Tel d'entre eux avait été baptisé dix ou douze fois. On faisait cadeau d'une belle robe blanche aux néophytes. La chronique du moine de Saint-Gall raconte qu'un jour il se pré-



Barques normandes de Gogstad et d'Oseberg.

Pl. II.

senta au baptême tant de Normands qu'on n'eut pas assez de belles robes pour tout le monde. On en offrit une plus grossière à un d'entre eux qui la refusa avec mépris : « Gardez votre casaque pour un bouvier, dit-il. Voilà, grâce au ciel, la vingtième fois que je me fais baptiser, jamais on ne m'avait offert de pareilles guenilles. » La guerre est pour eux un moyen, non un but. Ils seront pacifiques dès qu'ils seront chez eux. Chez les autres l'essentiel est de faire du butin. Ils s'y entendent. Il ne reste rien dans les pays exposés à leurs trop fréquentes visites, « pas même un chien pour aboyer contre eux », dit un chroniqueur. Ils ne font pas de prisonniers, sauf ceux dont ils espèrent tirer rançon.

Ils s'attaquent de préférence aux monastères, parce que les monastères sont riches, mais aussi par une hostilité préconçue. Les Normands, au moins au début, font une sorte de croisade. Charlemagne, en conquérant et en convertissant de force les Saxons, avait inquiété les Danois, leurs voisins. Leurs premières courses vers les pays du sud viennent de là. Charlemagne lui-même les aperçut, dit-on, pour la première fois dans un port de la Narbonnaise et versa des larmes sur les malheurs qu'il prévoyait pour ses successeurs. A partir de sa mort, les expéditions se multiplient et le caractère de haine contre tout ce qui touche à l'Église s'accentue. Les sanctuaires les plus vénérés sont les plus maltraités. Les religieuses ne trouvent aucune grâce. Elles sont violentées avant d'être massacrées. On en cite, à Fécamp, qui s'étaient mutilé le visage dans le vain espoir de décourager

les brutaux instincts des pirates. « Nous avons chanté la messe des lances, disaient-ils, quand ils avaient tout souillé et tout brûlé ; elle a commencé de grand matin et elle a duré jusqu'à la nuit. »

Ce n'est pas que les Normands voulussent faire du prosélytisme et propager leur religion. Jamais l'idée ne leur viendrait d'offrir la vie sauve aux chrétiens qui consentiraient à apostasier. Cependant on cite des exemples de renégats, même dans le clergé. En 886, au moment du siège de Paris, l'archevêque de Reims écrit : « Entre Paris et Reims aucun lieu n'est sûr, sauf la demeure des chrétiens pervers et complices des barbares. Le nombre est grand de ceux qui ont abandonné la religion chrétienne pour s'associer aux païens et se mettre sous leur protection. » Le plus grand plaisir des Normands, c'est de profaner les reliques. Aussi la grande affaire à cette époque de foi, c'est de les soustraire à leurs atteintes. Il y a toute une littérature consacrée aux pérégrinations des reliques célèbres. Le corps de saint Martin est transféré de Tours à Orléans, puis à Chablis. Celui de saint Philibert erre de Noirmoutier à l'étang de Grandlieu, à Cunault-sur-Loire, à Messac en Poitou, à Saint-Porcien en Auvergne, pour échouer finalement à Tournus sur la Saône. Celui de saint Ouen est envoyé à Gasny, près de Vernon, puis à Condé-en-Brie. Le récit de ces « translations » est même une source précieuse pour l'histoire de cette époque.

Ce n'est d'ailleurs pas la France qui fut tout d'abord le plus ravagée. Par suite de circonstances géographiques et historiques, c'est l'Angleterre au milieu du IXe siècle, qui attire et occupe le plus les

Normands. On parle toujours de la conquête de l'Angleterre par les Normands de Guillaume le Conquérant. Mais, deux siècles auparavant, l'Angleterre avait été une première fois la proie des Scandinaves. C'est ce qu'on appelle ordinairement l'invasion des Danois. Les Angles et les Saxons qui possédaient alors ce pays étaient eux-mêmes des conquérants venus de Germanie et qui avaient beaucoup de traits communs avec les Normands. Ils parlaient presque la même langue. Seulement ils étaient devenus chrétiens depuis deux siècles, et les Normands n'avaient aucune raison pour les ménager. Dès 787, les premières barques normandes apparaissent en Grande-Bretagne. Elles n'en oublieront plus le chemin.

Cependant les Normands trouvèrent à qui parler. C'est justement l'époque où les sept royaumes anglo-saxons se fondirent en un seul. Les nouveaux envahisseurs furent plus d'une fois battus. Un de leurs chefs les plus célèbres, Ragnar Lodbrog, finit même par être pris et jeté dans une fosse remplie de vipères. Son chant de mort est fameux dans la littérature scandinave. C'est le chant de l'épée. Il y brave la souffrance, appelle ses fils à la vengeance, rappelle ses exploits et termine en apothéose : « Odin m'envoie ses déesses pour me conduire dans son palais. Je vais, assis aux premières places, boire l'hydromel avec les dieux. Les heures de ma vie sont écoulées; je mourrai en riant. » On reconnaît là le dogme fondamental de la religion d'Odin. Il n'y a de paradis que pour le guerrier mort en combattant. Son âme est conduite au Walhalla par les Walkyries.

Il est peu probable d'ailleurs que Lodbrog ait lui-même composé ce chant de guerre et de mort dans la fosse aux vipères, et qu'on l'ait ainsi recueilli, bien qu'une tradition, par souci de la vraisemblance, attribue la fin de la dernière strophe à sa femme Aslauga présente à sa mort. Quant à ce genre de supplice, il se retrouve à plusieurs reprises dans les sagas. Du reste les serpents et vipères sont un des motifs favoris de l'art funéraire scandinave. On les retrouve notamment dans la belle pierre runique de Jellinge, représentant un Christ enlacé, dont une reproduction a été offerte à la ville de Rouen par un comité danois, à l'occasion du millénaire normand.

Les fils de Lodbrog vengèrent cruellement leur père, mais malgré tout les Normands ne purent s'emparer du pays. Ils durent le partager avec les Saxons (878) après douze ans de guerre ininterrompue et, à partir de ce moment, le flot de ceux qui ne trouvaient plus en Angleterre de quoi satisfaire leur goût d'aventures et leur soif de butin se déversa plus violemment que jamais sur la côte d'en face, sur la côte française. C'est le cas entre autres du terrible Hastings. Quant aux Danois qui restèrent en Angleterre et à ceux qui vinrent les y rejoindre, ils ne purent ni se fondre avec les Anglo-Saxons, ni les dominer, ni se résigner à leur obéir. Il en résultera un siècle et demi de guerres, de massacres et de bouleversements qui ne prendront fin qu'avec la seconde et définitive conquête normande, celle de Guillaume le Conquérant et des Normands de France.

III

LES NORMANDS EN FRANCE

Un terrain favorable. — Faiblesse et incohérence de la défense. — Les traîtres et les résignés. — Les Normands de la Seine. — Le siège de Paris.

C'est en France que les invasions normandes ont trouvé le terrain le plus favorable. L'esprit national et le courage militaire avaient dégénéré depuis Charlemagne. Les guerres civiles qui avaient troublé le règne et suivi la mort de son fils, Louis le Pieux, pour aboutir à la sanglante bataille de Fontanet (Fontenoy-en-Puisaye) entre les petits-fils du grand empereur, avaient fait négliger la défense des côtes. Charlemagne y avait installé des gardes, et Louis le Pieux avait donné des ordres pour construire une flotte de guerre, mais tout cela n'avait eu que peu d'effet et n'avait pas eu de lendemain. Les usurpations des seigneurs et l'affaiblissement du pouvoir central avaient peu à peu rendu impossible tout plan de défense générale. Les Vies des Saints de l'époque sont unanimes à déplorer l'égoïsme des chefs qui sacrifient l'intérêt général à leurs querelles particulières. La lâcheté en certains cas va jusqu'à la trahison. Dans une expédition contre les Normands de l'île d'*Oscelle* (entre Vernon et Bonnières,

en face de Jeufosse, — île de Flotte aujourd'hui), Charles le Chauve est abandonné par ses hommes à l'instigation de son frère, Louis le Germanique. On le laisse presque seul sur son navire, dont on coupe les cordages pour le faire aller à la dérive. Un autre descendant de Charlemagne, Pépin II d'Aquitaine, s'unit même aux pirates pour piller Poitiers. L'empereur Lothaire les installe dans l'île de Walcheren à titre d'auxiliaires. On voit que le mauvais exemple venait de haut.

La dépopulation, très marquée surtout dans les contrées maritimes, explique jusqu'à un certain point cette pusillanimité des chefs. Ainsi nous voyons le roi Louis III, après une victoire sur les Normands, construire un fort pour les tenir en respect, près de Cambrai, sans trouver personne pour le garder. Les pirates, à vrai dire, n'étaient pas très nombreux en général, au moins pour commencer, durant toute la période où une partie d'entre eux se détournait vers l'Angleterre. (C'est seulement de 879 que tous les chroniqueurs font dater la grande invasion.) Mais ils recrutaient dans le pays même tous les gens sans aveu et sans foi, moines en rupture de ban, serfs échappés à la glèbe, paysans ruinés et découragés par ce fléau renaissant. N'a-t-on pas dit qu'*Hastings* lui-même était un paysan des environs de Troyes? Ce n'est guère probable, mais le fait même qu'on ait pu le croire montre qu'il y en avait beaucoup dans ce cas-là. Charles le Chauve, à plusieurs reprises, parle des ravages commis par les Normands « ou par d'autres ». Ces transfuges leur fournissaient des guides et des interprètes.

Ajoutons une considération morale qui contribuait

à paralyser la résistance. La croyance était partout répandue et propagée par l'Eglise que les Normands étaient une plaie envoyée par Dieu pour châtier les fautes des grands et du peuple. C'est une idée qu'on retrouve, presque dans les mêmes termes, chez tous les annalistes ecclésiastiques. Elle avait le but louable d'édifier et de corriger les pécheurs, mais elle développait une sorte de fatalisme passif qui engourdissait les courages. Il eût été inutile et presque impie de s'opposer aux décrets de la Providence. La prière était l'arme à laquelle il convenait de recourir par excellence, et l'on avait en beaucoup d'endroits ajouté aux litanies un funèbre verset : *a furore Normannorum libera nos, domine*, Seigneur, délivrez-nous de la fureur des Normands. La résignation est une vertu, malheureusement c'est une vertu qui ne touchait guère les Normands.

Les Normands en France se sont abattus sur toutes les côtes et ont remonté tous les fleuves de la Manche et de l'Océan. Dès 800 on les aperçoit dans la Manche, et si Charlemagne les a vus quelque part c'est plutôt de ce côté que du côté de la Narbonnaise. L'impunité les encourage. Dès 810, ils ont doublé le Finistère et en 820 ils détruisent Bouin dans la baie de Bourgneuf. Ils remontent même l'Adour jusqu'à Tarbes. Ces fleuves, que le déboisement des Pyrénées n'avait pas appauvris, étaient plus navigables qu'aujourd'hui. Mais c'est naturellement la baie de Seine qui les attire le plus. Dès 820, on signale treize vaisseaux normands dans l'estuaire. L'année même de la bataille de Fontanet, pendant que toutes les forces de l'empire sont aux prises, les Normands remontent le fleuve. La

ville de Rouen est attaquée le 12 mai 841, ravagée sans miséricorde; les grandes abbayes voisines sont saccagées comme Jumièges ou payent rançon comme Saint-Wandrille.

Après la paix de Verdun, qui partageait entre eux l'empire, les trois fils de Louis le Pieux s'étaient engagés à vivre en concorde et fraternité et à faire front de concert contre les pirates. Il n'en fut rien. En 845 Ragnar Lodbrog remonte jusqu'à Paris avec 40 navires. La Cité, d'où les habitants avaient fui, fut prise, et les faubourgs, particulièrement les abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Sainte-Geneviève, furent pillés. Saint-Denis se racheta. On raconta qu'un des pillards était mort subitement au moment où il profanait les vases sacrés de Saint-Germain-des-Prés, mais les châtiments du ciel n'effrayaient pas beaucoup les sectateurs d'Odin ou ne les effrayaient pas longtemps.

On accuse souvent Charles le Chauve d'avoir sacrifié à de vaines ambitions d'agrandissement en Lorraine ou en Italie la sécurité de ses États. Il convient de reconnaître que sa situation n'était pas commode. L'anarchie régnait partout. Les Sarrasins traitaient la Provence comme les Normands traitaient la Neustrie. Même les mesures justifiées que prend le roi tournent contre son autorité. Par l'édit de *Pitres* (près de Pont-de-l'Arche, 864), il recommande de construire des châteaux forts, mais ces châteaux serviront autant et plus contre le roi que contre les Normands. D'autre part, il confie à *Robert le Fort* le soin de défendre le pays compris entre la Loire et la Seine. Le choix était bon, et

Robert détruit plusieurs bandes normandes. Mais en même temps, il devient le maître du pays qu'il protège, et il fonde la dynastie qui supplantera celle de Charlemagne. Robert fut d'ailleurs tué à son poste (866). Les Normands de la Loire, surpris par lui, s'étaient réfugiés dans l'église de Brissarthe. Alors qu'on les croyait démoralisés, ils font une sortie et tuent Robert le Fort qui avait ôté son casque et sa cuirasse pour respirer un peu.

C'est Hastings, dit-on, qui était à la tête de cette bande de Normands. Mais il faut bien avouer que les anciens chroniqueurs voient Hastings partout. Les aventures qu'on lui prête suffiraient à défrayer plusieurs Iliades et plusieurs Odyssées. Il songea même à piller Rome et entra dans la Méditerranée. Il arriva devant une ville qu'il prit pour la ville des papes. Ne sachant comment y pénétrer, il se fait passer pour mort, et ses compagnons en larmes déclarent qu'il a légué toutes ses richesses à l'église cathédrale, si l'évêque veut l'y enterrer. Le cercueil est déposé dans le chœur, mais au milieu de l'office, le défunt ressuscite, abat l'officiant et fait main basse avec ses compagnons sur tout ce qui vaut la peine d'être pris. Heureusement il s'est trompé de ville : ce n'était pas Rome, ce n'était que Luna en Toscane. Charles le Chauve lui céda le comté de Chartres pour le fixer, il se fit baptiser, et resta tranquille jusqu'à nouvel ordre.

Il serait difficile et monotone de relater toutes les invasions des Normands à cette époque. Il n'y a encore de leur part ni plan d'ensemble, ni dessein visible de s'établir dans le pays. Du reste on traite aussi souvent qu'on se bat. On voit Charles

le Chauve stipendier une bande de Normands pour chasser ceux de l'île d'Oscelle. Le plus souvent on paie les Normands pour les faire partir, mais parfois c'est tout le contraire, et les Normands paient à leur tour pour se tirer d'un mauvais pas. Seulement c'est toujours à recommencer, et finalement c'est toujours le pays qui paie. La France de l'Ouest, la Neustrie, est à bout de ressources.

C'est à ce moment que se produit la grande invasion. Cette fois nous sommes en présence d'une véritable immigration. Les Danois renoncent à arracher l'Angleterre aux Anglo-Saxons, la plupart d'entre eux se réunissent à l'embouchure de la Tamise (879), forment une grande armée dont le principal chef est *Siegfried*, et commencent par ravager la Flandre. Ils remontent l'Escaut jusqu'à Gand, attaquent Cambrai et parviennent jusqu'à la Somme. Corbie, Amiens, sont à feu et à sang. Les fils de Louis le Bègue, Louis III et Carloman, qui règnent conjointement sur la France, résistent de leur mieux. Louis III inflige même aux Normands une grande défaite près d'Abbeville, à Saucourt-en-Vimeu, et des chants populaires en ont conservé le souvenir. Mais ce n'est qu'un répit et la mort prématurée de ces deux jeunes princes remet tout en question.

Ils n'avaient pour héritier qu'un frère en bas âge, le futur Charles le Simple. On crut faire acte de sagesse en acclamant comme roi de France Charles le Gros, fils de Louis le Germanique, déjà empereur d'Allemagne. L'empire de Charlemagne était reconstitué; il n'y manquait que Charlemagne.

Il était temps, car le danger pressait. Un mois plus tard les Normands de Siegfried entraient à Rouen (25 juillet 885) et remontaient la Seine. A l'embouchure de l'Eure, aux Damps, près de Pont-de-l'Arche, ils se trouvèrent arrêtés par une armée franque et aussi par le fort que Charles le Chauve avait fait élever à Pitres près du confluent de l'Andelle. On essaya de négocier. On raconte même que c'est à cette occasion qu'Hastings, envoyé comme émissaire par l'empereur et tourné en dérision par ses anciens compagnons, abandonna son comté pour reprendre la vie d'aventures.

Quoi qu'il en soit, les Normands forcèrent le passage et arrivèrent jusqu'à Paris où ils furent rejoints par les Normands de la Loire. Le 24 novembre commençait le mémorable siège qui devait durer tout près d'un an. Les barques normandes couvraient le fleuve sur plus de deux lieues de long. On n'avait jamais vu chose pareille : 700 bateaux et 40.000 hommes. C'est une véritable invasion : les Normands ont avec eux femmes et enfants. Le comte *Eudes*, fils de Robert le Fort, et l'évêque *Gozlin* relevaient le courage des habitants. Un moine de Saint-Germain-des-Prés, Abbon, nous a raconté cet épisode en un poème dont les vers sont médiocres, mais dont le témoignage est précieux. Les faubourgs avaient été évacués, les églises des deux rives vidées de tous leurs trésors : tout le monde était réfugié dans la Cité, qui ne communiquait avec les deux rives que par deux ponts fortifiés.

Siegfried n'ayant pu obtenir la permission de traverser la ville, bien qu'il eût promis de la res-

pecter, les opérations commencèrent aussitôt. Les Normands tentent un coup de main contre la tour qui couvrait l'entrée du Grand Pont. Cette tour ne pouvait contenir plus de 200 hommes, mais c'était l'élite des défenseurs. L'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Ebles, neveu de Gozlin, meilleur homme d'armes qu'homme d'Église, transperçait, dit Abbon, sept combattants d'une flèche. Du haut des murs on jetait tout sur les assaillants. Une énorme roue en écrase six. Les Normands mettent le feu à la porte, mais le vent tourne et la fumée les aveugle. Ils doivent se résigner à un siège en règle. Ils se font un camp fortifié autour de Saint-Germain-l'Auxerrois, fabriquent un bélier gigantesque, rien ne réussit. Des brûlots n'arrivent pas à incendier le Grand Pont (31 janvier — 3 février 886). Siegfried découragé s'en va avec une partie des assaillants faire une razzia du côté de Reims.

Une crue de la Seine enlève malheureusement le Petit Pont, quelques jours après. Douze braves restent isolés sur la rive gauche, dans la tour qui gardait l'entrée. Il fut impossible de les secourir. Les Normands mettent le feu à la tour qui était en bois. La petite garnison se réfugie sur le tronçon qui restait du pont, acculée au fleuve. Après une journée de résistance désespérée, cette poignée d'hommes exténués se rend, sur une vague promesse de vie sauve. Ils furent tous massacrés. Leurs douze noms sont gravés sur une plaque de marbre à l'entrée de la rue du Petit-Pont, sur le quai.

Pour se distraire des longueurs du siège, des bandes de Normands couraient le pays. On en voit menacer Chartres, le Mans, Evreux. Ils échouèrent

devant les deux premières, mais pillèrent Evreux et les environs. Ces expéditions vagabondes dégarnissaient le cordon des assiégeants. Les assiégés en profitent pour envoyer des députés chargés de demander du secours. Un lieutenant de l'empereur, le duc Henri, qui avait déjà souvent bataillé contre les Normands, répondit à l'appel, apparut sous les murs de Paris au mois de mars 886, mais se borna à ravitailler la cité, qui espérait mieux. La situation empirait. L'évêque Gozlin étant mort, le comte Eudes franchit les lignes d'investissement et alla jusqu'en Allemagne relancer l'empereur. Charles le Gros prit l'engagement de venir en personne et Eudes rentra à Paris à travers les rangs des Normands, rapportant cette bonne nouvelle.

Les Normands, avertis de l'approche des impériaux, creusèrent partout des chausse-trapes; le duc Henri qui commandait l'avant-garde y tomba et fut tué. Charles le Gros arriva enfin, en septembre. Il ne fit rien de ce qu'on attendait de sa puissante armée. Il débouchait par les hauteurs de Montmartre. Il se contenta de chasser les Normands de la rive droite, envoya quelques renforts dans la Cité et passa lui-même sur la rive gauche. Mais au lieu de combattre, il négocia. Les Normands firent traîner les choses jusqu'au retour imminent de leur chef, Siegfried, qui venait de prendre Bayeux. L'empereur n'osant même pas l'attendre, perd la tête, traite précipitamment, en vaincu, au commencement de novembre. Il permet aux Normands d'aller hiverner en Bourgogne et leur promet 700 livres d'argent à leur retour, en mars. Sa retraite ressemble à une fuite; Siegfried le poursuit jus-

qu'à Soissons. Ce redoutable chef, qui ne se tient pas pour lié par le traité conclu en son absence, continue ses déprédations dans tout le bassin de la Seine Il est tué en Frise vers la fin de 887.

De leur côté, les Parisiens indignés avaient refusé de laisser passer la grande flotte normande sous leurs ponts qui étaient barrés. Pour remonter en Bourgogne, les Normands durent traîner leurs bateaux sur le sol de manière à contourner la vaillante cité. C'est une manœuvre dont ils avaient l'habitude : tous leurs bateaux avaient dans leur équipement un lot de rouleaux. La Bourgogne paya pour les Parisiens. Elle fut saccagée tout l'hiver, et quand les Normands revinrent au mois de mai 887, l'empereur leur fit verser la somme convenue. On n'en fut pas, même à ce prix, débarrassé tout de suite. Ils s'attardent encore à piller les environs. Néanmoins la grande armée, qui depuis 879 était le cauchemar de toute la France occidentale, se trouva disloquée. Il était manifeste qu'elle n'était pas irrésistible puisqu'elle avait échoué devant Paris. D'autre part, il n'était pas moins manifeste qu'il était impossible d'expulser les Normands déjà établis à demeure dans une partie de la Neustrie. Enfin l'idée qu'il suffisait de restaurer l'empire pour ramener la sécurité était reconnue vaine. Quelques mois plus tard, Charles le Gros était déposé et survivait à peine à sa chute. Détrôné à Tribur au mois de novembre 887, il mourait le 13 janvier suivant, et une demi-douzaine de royaumes se formèrent des débris de l'empire.

IV

FONDATION DU DUCHÉ DE NORMANDIE

Eudes et Charles le Simple. — Rollon. — Le traité de Saint-Clair-sur-Epte. — Conditions de la cession faite aux Normands. — Limites de la Normandie primitive.

Après la déposition de Charles le Gros, une assemblée de dignitaires, d'évêques et de comtes, choisit pour roi le comte de Paris, Eudes, car l'héritier légitime, Charles, fils posthume de Louis le Bègue, né le 17 septembre 879, n'avait encore que huit ans. Il fallait un homme capable de tenir les Normands en respect. Eudes y réussit d'abord brillamment et détruisit à Montfaucon-en-Argonne une bande qui s'était aventurée jusqu'en Lorraine. Mais les Normands étaient partout à la fois. La dislocation de leur armée avait l'avantage pour eux de les rendre invulnérables vu l'impossibilité de leur porter un grand coup. Eudes s'épuise en vain à cette tâche ingrate et renaissante et le parti carolingien regagne le terrain. Le jeune Charles III est couronné roi par l'archevêque de Reims en 893, à l'âge de treize ans. Une guerre civile en résulta qui n'était pas pour déplaire aux Normands. A la fin, les deux compétiteurs s'entendirent pour partager le royaume (897) et quelques mois plus tard, à la

mort d'Eudes, qui n'avait pas d'enfant, Charles III restait seul et était reconnu de tous (1[er] janvier 898).

C'est ce roi qui est connu dans l'histoire sous le nom désobligeant de *Charles le Simple*. Les chroniqueurs ont été sévères pour lui. Ils lui ont reproché d'avoir cédé la Normandie aux Normands, ce qui est justement une preuve d'intelligence et de sens politique. Son enfance avait été assez agitée. Après la mort de ses frères Louis et Carloman, il semble qu'il fut élevé par les soins de l'archevêque de Reims, Foulques, celui qui devait plus tard le sacrer. Mais on le trouve chez le comte de Poitiers au moment où Eudes est nommé roi et ce dernier ne put ou n'osa s'en emparer. Il dut aussi, après son couronnement, se réfugier quelque temps en Lorraine ou en Bourgogne. Tout cela lui avait donné de l'expérience et fait comprendre certaines nécessités.

La première était de mettre fin aux ravages des Normands. On n'y pouvait arriver qu'en leur faisant leur part et, ce qui était encore plus difficile, en les amenant à se contenter de la part qui leur serait faite. Il fallait, pour y réussir, saisir l'heure favorable. Les concessions de territoire accordées jusque-là à des chefs normands n'avaient rien donné de bon ni de durable. Les normands prenaient ce qu'on leur offrait, se laissaient baptiser sans conviction et ne renonçaient pas à leurs habitudes. Nous avons vu ce qu'on raconte d'Hastings. Un autre viking célèbre, Gottfried, avait obtenu de même la Frise et la main de Gisèle, fille du roi de Lorraine, Lothaire. Il avait été dûment baptisé et marié par Francon, évêque de Liège, ce qui ne l'avait pas empêché

de continuer à être la terreur de ses voisins. Un d'entre eux le tua dans une entrevue orageuse. Pour arriver à quelque chose de plus stable, deux conditions préalables étaient nécessaires : il fallait que les Normands fussent découragés des incursions de pur pillage à cause des risques à courir, et eussent le désir de se fixer pour vivre tranquilles; il fallait d'autre part que l'opinion publique, c'est-à-dire à cette époque l'opinion des grands dignitaires laïques et ecclésiastiques, acceptât l'idée d'une entente loyale avec l'ennemi séculaire.

Charles le Simple organisa d'abord la résistance. Une bande normande est assaillie par lui-même dans le Vimeu (entre la Bresle et la Somme), dès le printemps 898; une autre éprouve de grandes pertes en Bretagne. La même année encore, le duc Richard met en fuite ceux qui pillaient la Bourgogne. Les Normands prennent alors le parti de se concentrer dans leurs campements de la basse Seine, où ils sont déjà chez eux. Dans les années suivantes, les Normands de la Loire font encore parler d'eux; ils brûlent notamment les faubourgs de Tours, y compris l'antique abbaye de Saint-Martin, mais les Normands de la Seine restent relativement tranquilles : il est visible qu'ils s'installent.

Nous connaissons d'ailleurs fort peu cette époque. A défaut de chroniqueurs contemporains, nous n'avons de détails que par *Dudon*, chanoine de Saint-Quentin, qui vécut longtemps à la cour de Normandie sous le règne du duc Richard Ier, petit-fils de Rollon. Son ouvrage, paru un siècle après l'établissement des Normands dans le pays, est composé

à peu près uniquement d'après les renseignements communiqués à l'auteur par le comte Raoul d'Ivry, frère de Richard Ier. C'est une sorte d'histoire officieuse des premiers ducs de Normandie, présentant les choses sous le jour le plus favorable à la maison ducale. Il y a des embellissements, des incertitudes chronologiques, et même des ornements poétiques, car Dudon mêle des vers dithyrambiques à son récit. Tous les autres chroniqueurs normands dérivent de cette source et n'y ajoutent rien. Nous avons à peine quelques lignes authentiques et contemporaines sur l'établissement des Normands en Neustrie.

C'est ce qui explique notamment l'obscurité dont la vie de *Rollon* est entourée. D'après les sources scandinaves, il était norvégien, s'appelait Rolf et avait été surnommé Rolf le Marcheur parce que sa haute taille le forçait à aller à pied, aucun cheval du pays n'étant assez fort pour le porter. Fils d'un chef puissant, mais sans autre héritage que sa bravoure, il courut de bonne heure les aventures. Ayant exercé le droit de réquisition malgré la défense du roi Harald, il dut s'exiler, se réfugia aux Hébrides et devint un des rois de la mer les plus redoutés. D'après Dudon, il est Danois, également fils d'un chef puissant, et il aurait pris la mer après avoir longtemps guerroyé contre le roi du pays. La question est toujours pendante : les historiens norvégiens et les historiens danois revendiquent contradictoirement Rollon comme leur compatriote. Il y a même des Suédois qui veulent en faire un des leurs. On ne sait pas non plus exactement quelles sont ses expéditions. Dudon lui en prête beaucoup,

nous le montre en Angleterre à la cour du roi danois Athelstan et le fait participer au siège de Paris. Il nous le montre ensuite s'emparant de Bayeux et épousant à la danoise, c'est-à-dire sans consécration, la fille du comte Bérenger, nommée Popa, mère de Guillaume Longue-Épée, né lui-même à Rouen, d'autres disent à Bayeux, vers 905. Ces derniers faits sont plausibles, car la présence permanente des Normands sur les bords de la Seine, notamment à Rouen et à Bayeux, n'est pas douteuse à cette époque.

C'est en 911 que les événements se précipitent et se précisent. Cette année-là, Rollon remonte jusqu'à Paris sans pouvoir s'en emparer, mais au retour, laissant leurs bateaux au mouillage de Jeufosse, à l'abri de l'île d'Oscelle et non loin de la colline qui porte le nom significatif de *Rolleboise*, les Normands se dirigent sur Chartres qu'ils assiègent. L'évêque envoie demander du secours à Robert, comte de Paris, frère du roi Eudes, qui accourt avec le duc de Bourgogne et le comte de Poitiers. Les Chartrains font une sortie, conduits par l'évêque portant une relique célèbre, la tunique de la Vierge, offerte à la cathédrale par Charles le Chauve (876) et qui y a été conservée jusqu'à nos jours. Les Normands, menacés d'être cernés, battent en retraite, ayant perdu, dit-on, 6.800 hommes (20 juillet). Ce fait d'armes, banal en soi, aurait pu ne servir de rien, comme tant d'autres parfois plus importants. Il eut au contraire des conséquences aussi capitales qu'imprévues.

Il rendit les Normands plus traitables. Leurs incursions devenaient moins profitables vu la dé-

vastation du pays et elles se heurtaient à de puissants seigneurs locaux, incapables sans doute d'une action d'ensemble, mais qui commencent à s'entr'aider au moins accidentellement. D'autre part, ces seigneurs eux-mêmes se rendaient compte de l'impossibilité de déloger les Normands des pays occupés par eux et d'avoir par conséquent une paix durable tant que la situation de ces occupants ne serait pas régularisée. Charles le Simple saisit le moment. L'archevêque de Rouen, Witton (Guy), s'entremit pour les premières démarches, le comte de Paris lui-même offrit à Rollon d'être son parrain. Quand on fut à peu près d'accord, une entrevue fut décidée entre le roi de France et le chef des Normands. Elle eut lieu à Saint-Clair-sur-Epte, petite localité située aux confins du pays possédé par Rollon, à mi-chemin et sur la route directe entre Paris et Rouen. Saint-Clair-sur-Epte est sur la rive française, en face de Château-sur-Epte sur la rive normande. La date de ce grand événement ne peut être précisée, mais c'est en automne 911, car au mois de décembre, nous trouvons Charles le Simple en Lorraine.

Cette entrevue aboutit à une entente qu'on appelle d'ordinaire le *Traité de Saint-Clair-sur-Epte*. Il ne s'agit pas cependant d'un traité écrit. Personne ne l'a jamais vu. Du reste les Normands attachaient alors peu d'importance aux écritures. Aucune des donations de Rollon à des églises ou à des monastères ne fut faite par écrit. Quant aux conditions de l'accord, elles comportent une cession territoriale et le baptême de Rollon.

Le territoire cédé ne comprenait guère que la

moitié de la Normandie actuelle. Il englobait les diocèses de Rouen, d'Evreux et de Lisieux, c'est-à-dire la région bornée par la Bresle, l'Epte, l'Eure, l'Avre et la Dives. La presqu'île située entre l'Eure et la Seine, l'île de Grâce comme on l'appelle, ne faisait pas partie de la cession primitive, car un diplôme de Charles le Simple donne au monastère de Saint-Germain-des-Prés l'abbaye de La Croix-Saint-Ouen « sauf la part cédée aux Normands ». La Croix-Saint-Ouen, c'est présentement La Croix-Saint-Leufroy, sur la rive droite de l'Eure. Si l'Eure n'avait pas été ici frontière le roi n'aurait rien eu à donner, puisque tout l'aurait été déjà. Ce plateau situé entre les deux rivières s'appelait alors le pays de Madrie, avait pour capitale Vernon, et on y trouve des comtes spéciaux aux VIII[e] et IX[e] siècles.

Cela ne veut pas dire que les Normands ne possédaient pas davantage : nous savons au contraire qu'ils occupaient déjà depuis une dizaine d'années, Bayeux et St-Lô, et sans doute la plus grande partie du pays qu'on commence dès lors à appeler Normandie. Rien n'indique qu'ils en aient évacué la moindre parcelle, mais on ne leur concéda pas du premier coup tout ce qu'ils occupaient, on essaya de sauver quelque chose. Ce fut d'ailleurs inutile, car les Normands ne furent pas longs, comme nous le verrons, à se faire céder ce qu'ils n'avaient pas obtenu tout d'abord. Ils s'engageaient naturellement à ne plus faire d'incursions sur les terres voisines et à barrer la route à tous nouveaux envahisseurs. Leur situation rappelait celle des barbares que les Romains installaient sur la frontière pour la défen-

dre. Mais comme la Normandie était absolument ruinée et qu'il fallait un certain temps avant qu'elle fût remise en état de suffire à ses habitants, ils obtinrent l'autorisation de continuer provisoirement leurs pillages du côté de la Bretagne, qui n'intéressait pas Charles le Simple, car à cette époque elle était à peu près indépendante. Cette clause n'a rien à voir avec la suzeraineté que les ducs de Normandie réclamèrent et exercèrent plus tard sur les ducs de Bretagne.

Quant au baptême de Rollon, il fut célébré à Rouen, au commencement de 912, et Rollon reçut à cette occasion le nom de Robert sous lequel il est fréquemment désigné par les documents postérieurs. La plupart de ses compagnons suivirent son exemple, mais pas tous et pas sur-le-champ. Les Normands du Cotentin, par exemple, n'avaient pas grand'chose à voir avec Rollon et il ne fut pas question d'eux. Cette conversion fut plus durable que beaucoup d'autres du même genre, mais il serait téméraire d'affirmer qu'elle ait été beaucoup plus sincère. D'anciens chroniqueurs parlent de sacrifices humains que Rollon aurait offerts à ses anciens dieux, soit au moment de son baptême, soit à l'article de la mort. Une complainte sur la mort de son fils Guillaume Longue-Épée dit même que Rollon mourut infidèle. Cette question intime est d'ailleurs d'intérêt secondaire. Rollon fit de larges présents aux églises et abbayes, ce qui était une manière princière de prouver son orthodoxie.

Il reste une clause dont il faut dire un mot. Dudon raconte que Rollon épousa Gisèle, fille de Charles

le Simple, et il fait de cette princesse un portrait très flatteur. Il y a là une erreur matérielle qui est maintenant reconnue de tous. Charles le Simple eut bien une fille de ce nom, mais comme son mariage à lui-même date de 907, sa fille aînée aurait pu avoir environ trois ans. Or rien ne prouve que Gisèle fût l'aînée, elle figure même la quatrième sur la liste des six filles de Charles le Simple telle qu'elle nous a été transmise. Quant à Rollon, qui mourra plus qu'octogénaire en 933, il avait pour le moins soixante ans au moment de l'entrevue de Saint-Clair-sur-Epte. Il ne peut s'agir même d'un projet de mariage.

Il est probable que Dudon a confondu avec le mariage d'une autre Gisèle et du viking Gottfried, qui avait eu lieu sous Charles le Gros, et dont nous avons parlé. Ce qui donne à le croire, c'est que Dudon appelle l'archevêque de Rouen Francon alors qu'il s'appelait Witton. Francon est justement le nom de l'évêque de Liège qui avait baptisé Gottfried et sans doute consacré son mariage. La confusion s'explique par ce fait que Witton eut bien pour successeur à Rouen un archevêque nommé Francon, mais au plus tôt en 914-915. Il est possible aussi que cette histoire ait été imaginée pour flatter l'amour-propre des Normands, comme l'anecdote célèbre qui nous montre Rollon refusant de baiser en signe d'hommage le pied du roi et confiant ce soin à un de ses hommes, lequel, au lieu de se baisser, aurait levé si haut le pied de Charles le Simple que ce dernier serait tombé à la renverse au milieu des rires de l'assistance.

Il est d'ailleurs inexact de dire que Charles le

Simple a cédé la Normandie à Rollon. En réalité, la Normandie fut cédée « aux *Normands de la Seine,* Rollon et ses compagnons ». C'est l'expression même dont se sert le roi Charles le Simple dans le seul document où il fasse allusion à cet événement, et il ajoute que cette cession leur a été faite à condition de défendre le royaume.

Rollon partagea le pays avec ses fidèles tout en se réservant la part du lion. Il restait si peu d'habitants indigènes qu'il n'eut probablement pas besoin de les dépouiller. Le domaine public, les domaines abandonnés, les terres en friche, durent suffire à donner des lots à chacun, suivant son importance. On retrouve la trace de ces nouveaux propriétaires dans une foule de localités qui portent un nom scandinave accolé au mot « ville », qui veut dire « exploitation rurale » dans la langue du temps. On les rencontre surtout dans les limites de la Normandie primitive, car plus tard les noms normands sont christianisés et ne se reconnaissent plus. Voyez dans la vallée d'Eure : Ecardenville, Ocreville, Heudreville, Canappeville, Pinterville, Incarville ; dans la vallée de la Seine : Tancarville, Amfreville, etc. Parfois la finale du mot est également scandinave. *Beuf* veut dire : demeure. De là tous les Elbeuf, Quillebeuf, Daubeuf, Criquebeuf. *Fleur* à le sens du mot fiord : Barfleur, Harfleur, Honfleur. *Bec* a le sens de ruisseau : Caudebec. *Bricq* veut dire pont : Bricquebec. *Dal* veut dire vallée : Darnétal, Becdal. *Diep* veut dire profond : Dieppe, Dieppedalle. Citons encore le mot *Torp*, qui signifie village : Torp-en-Caux, Torp-en-Lieuvin. La forme populaire en *tot* est fréquente : Routot, Yvetot.



MANCHE
Bᶜ de la Somme
Dieppe
Bᶜ de la Seine
Cherbourg
Harfleur
Rouen
St Clair sur Epte
Bayeux
Caen
St Lô
Lisieux
La Croix St Leufroy
Evreux
Coutances
Avranches
Sees
Alençon

........Limite de la Normandie en 911
_._._Limite de la Normandie en 923
++++Limite de la Normandie en 933

Statue de Rollon, à Rouen. (*Phot. Latzarus.*) — Pierre runique, dans l'Upland.
Carte de la formation de la Normandie.

Pl. III.

Le mérite de Rollon et de ses compagnons a été de s'adapter très rapidement à leur nouveau rôle. Ils se mêlent aux habitants du pays, en adoptent très vite la langue, à tel point que sous le successeur de Rollon, on ne parle déjà plus guère le danois à la cour de Normandie. On envoie le jeune héritier du duché apprendre la langue de ses ancêtres à Bayeux où elle se maintint plus longtemps. C'est en effet par là que s'étaient retirés les Normands les plus irréductibles, ceux, par exemple, qui eurent le plus de répugnance à se laisser baptiser. Rollon cherche et réussit à repeupler la Normandie. Pour cela, il fallait y rétablir avant tout la sécurité. Des lois impitoyables punissent le vol. Dans ce pays habité par d'anciens pillards, la charrue reste la nuit dans les champs, les troupeaux n'ont plus besoin de gardien, les maisons n'ont plus de serrure. Le bracelet de Rollon reste trois ans suspendu à un arbre de la forêt sans que personne ose y toucher. Rollon indemnise les volés, quitte à se rattraper sur les voleurs. Même en faisant la part de l'exagération, il reste acquis que la Normandie est la province la mieux policée et fut bientôt la plus prospère de la France.

Les abbayes se relèvent et s'enrichissent. Dans le partage, on n'avait pas touché aux biens d'Eglise. Il est vrai que les Normands n'y perdaient rien, car évêchés et abbayes furent pour eux. Un clergé normand, qui ne donne pas au début l'exemple de toutes les vertus et de toutes les lumières, prit les bonnes places. La famille ducale, ici encore, ne s'oublia pas. Elle fournit deux archevêques de Rouen. Malgré cette invasion d'un nouveau genre,

tout s'arrange en peu de temps. Le tassement se fit de lui-même. Les Normands devinrent des hommes d'ordre et de propriété, tout en gardant de leur origine le goût des expéditions lointaines et profitables. Ils vont jouer dans l'histoire de France un rôle d'avant-garde. On les verra partout propageant la langue et la civilisation françaises, en Sicile, en Angleterre, aux croisades.

C'est pourquoi l'établissement des Normands en France est un des faits les plus heureux de l'histoire de France et un des faits les plus considérables de l'histoire du moyen âge. Il marque le terme des invasions barbares en occident et le point de départ de l'expansion française dans le monde. Charles le Simple sans doute n'avait pas prévu tout cela. Il faut du moins lui rendre cette justice que c'est son initiative qui a rendu tout cela possible.

V

LA NORMANDIE AU Xe SIÈCLE

La Normandie se complète. — Guillaume Longue-Épée. — Les aventures de Richard sans Peur. — L'œuvre des premiers ducs.

La Normandie ne fut pas longtemps à se compléter. Rollon va profiter habilement de la rivalité qui met les ducs de France aux prises avec le roi. Sans être un vassal d'une fidélité exemplaire, il est à noter que le nouveau duc de Normandie ne prend pas part aux révoltes contre Charles le Simple. Lorsque celui-ci est attaqué par le comte de Paris, Robert, Rollon refuse d'entrer dans la coalition. Lorsque Robert, tué dans une bataille contre Charles le Simple, est remplacé comme prétendant par son gendre, Raoul de Bourgogne, les Normands ne le reconnaissent pas davantage. Mais Charles le Simple ayant été traîtreusement enfermé au château de Péronne par le comte Herbert de Vermandois, les Normands traitent avec le nouveau roi. Ceux de la Loire reçoivent de l'argent, Rollon reçut un accroissement de territoire. Il obtint la pointe comprise entre la Seine et l'Eure, les diocèses ou comtés de Bayeux et du Mans, et forcément celui de Sées, enclavé entre Evreux et le Mans (923). L'annexion

du Mans fut tout à fait momentanée, il n'est même pas sûr qu'elle ait été effectuée. Les deux autres au contraire furent définitives.

A la mort de Rollon (933), Guillaume Longue-Epée, son fils et successeur désigné, et même déjà associé au pouvoir depuis cinq ans vu le grand âge de son père, prêta serment de fidélité au roi Raoul, mais il se le fit payer par un nouvel agrandissement. Il reçut le Cotentin et l'Avranchin, que Charles le Chauve avait autrefois concédés au duc de Bretagne. Les Bretons ne purent s'y opposer. Du reste, ils avaient été battus antérieurement et les comtes de Dol et de Rennes avaient même dû rendre hommage au duc de Normandie. Désormais la famille normande était complète.

A cette date, la Normandie était déjà transformée. Aucune incursion ne s'y produisait plus. Les Normands de la Loire eux-mêmes avaient désarmé et avaient reçu du roi Raoul le comté de Nantes (927). Des émigrants, des réfugiés de tous les pays voisins avaient repeuplé le pays. L'assimilation des vainqueurs et des vaincus était presque achevée, et cette assimilation provoqua même un soulèvement de la part d'un certain nombre de Normands de vieille souche, originaires du Cotentin pour la plupart comme leur chef Rioulf, qui se plaignaient de voir les étrangers et les vaincus tenir trop de place dans le pays. Les Normands du Cotentin, plus isolés, étaient plus réfractaires à l'assimilation que ceux de la Seine : encore aujourd'hui, c'est dans ces parages que le type normand s'est le mieux conservé. Guillaume Longue-Epée les battit sous les murs de sa capitale (935) au Pré-

de-la-Bataille. Une tradition peu vraisemblable prétend que Rioulf était comte d'Evreux et qu'il fut battu tout d'abord près du Neubourg, à l'endroit où se dresse le « Château du Champ de Bataille ». Guillaume avait donné l'exemple de l'union et de la fusion des races, car il avait épousé une fille du comte de Vermandois et donné sa sœur en mariage au comte de Poitou.

Il semble que ce fut un personnage d'humeur pacifique, en dépit de sa haute taille, de son apparence physique toute scandinave, et de la longue épée dont le souvenir demeure accolé à son nom. Il fit reconstruire la célèbre abbaye de Jumièges et songea à y entrer comme moine. Il resta toujours en bons termes avec Louis d'Outre-Mer, fils de Charles le Simple, qui avait été rappelé d'Angleterre à la mort de Raoul et qui lui avait succédé. Il périt pourtant de mort violente, assassiné en 943 par les gens du comte de Flandre qui l'avait attiré à une entrevue près de Picquigny, dans une île de la Somme. Il fut enterré dans la cathédrale de Rouen, en face de son père. Leurs tombeaux s'y voient encore, mais ce ne sont pas les tombeaux primitifs, de même que la cathédrale gothique d'aujourd'hui n'est pas la cathédrale romane du xe siècle.

Le nouveau duc, Richard Ier, qui sera surnommé *Richard sans Peur*, n'était âgé que de huit ans. Il était né à Bayeux, d'un de ces mariages « à la danoise » dont les Normands n'avaient pas encore perdu l'habitude. Sa mère était une bretonne du nom de Sprote. Selon l'usage, les chroniqueurs célèbrent sa beauté et sa vertu, mais nous ne voyons

pas qu'elle ait joué aucun rôle. Louis d'Outre-Mer crut l'occasion bonne pour reprendre le pays cédé par son père. Il se fit amener son jeune vassal, le reconnut comme duc, mais le garda auprès de lui. Les Normands en conçurent une grande inquiétude, et Louis d'Outre-Mer étant venu à Rouen, une sédition l'obligea à montrer au peuple le jeune duc et à l'investir publiquement de son héritage. Le petit prince n'en resta pas moins tenu sous bonne garde à Laon, qui était la forteresse et la résidence du roi.

Louis d'Outre-Mer crut augmenter ses chances de succès en offrant à Hugues le Grand, duc de France, fils de Robert de Paris, de partager la Normandie avec lui. Il lui promit Bayeux pour sa part, et Hugues en commença le siège. Heureusement, Bernard le Danois, un vieux compagnon de Rollon, un des rares survivants de la génération conquérante, se montra très habile politique. Il déclara que les Normands aimaient mieux avoir pour maître le roi de France que le duc de France. Louis d'Outre-Mer rompit naïvement son accord avec Hugues le Grand qui dut lever le siège de Bayeux, jurant de se venger du roi. C'est ce qu'avait calculé le rusé Normand. Du même coup, il brouillait les deux larrons qui convoitaient la Normandie, se débarrassait de l'un et affaiblissait l'autre.

Au même moment, les Normands recevaient un renfort. Ils avaient envoyé demander du secours dans leur pays d'origine auprès du roi de Danemark, Harold à la Dent Bleue, et une flotte scandinave, après avoir quelque temps stationné sur les côtes du Cotentin, du côté de Cherbourg, entra

dans la Dives, en plein cœur du pays « vieux normand ». Un combat eut lieu dans la plaine marécageuse de Varaville et Louis d'Outre-Mer, vaincu, fut pris dans sa fuite et amené à Rouen comme prisonnier. De son côté, le jeune Richard s'échappa de Laon, grâce au dévouement de son gouverneur, le fidèle Osmond de Centvilles, vicomte de Vernon, qui l'emporta sur son dos caché dans une botte de paille, romanesque épisode dont il sera longtemps question dans les veillées de la chaumière et du château. Louis d'Outre-Mer ne fut relâché qu'en laissant en otages deux de ses fils, et il fut reconduit à la frontière de l'Epte, à l'endroit même où son père et Rollon s'étaient rencontrés. Il ne fit d'ailleurs que changer de prison, car Hugues le Grand, qui avait toujours sur le cœur sa déconvenue de Bayeux, s'en empara et le tint un an captif (945-946) chez son vassal le comte de Chartres. Il en coûta au pauvre roi sa dernière place, la ville de Laon, pour recouvrer sa liberté.

La paix fut bientôt rompue. Un projet de mariage entre Richard et la fille de Hugues le Grand parut gros de menaces pour le roi. Il s'entendit avec le roi de Germanie, Otton Ier, et tous deux s'avancèrent jusque sous les murs de Rouen, accompagnés du comte de Flandre, vieil ennemi de la dynastie normande, le même qui avait fait assassiner Guillaume Longue-Epée. Mais les trois alliés se défiaient l'un de l'autre et, pris d'une espèce de panique, ils lèvent le siège précipitamment une belle nuit (946). Le mariage projeté se fit, mais beaucoup plus tard, en 960, après la mort de Louis d'Outre-Mer et de Hugues le Grand. Cette alliance entre

les deux plus puissantes maisons féodales de la France présageait la fin de la dynastie carolingienne.

Richard eut encore à surmonter une crise assez rude. Le comte de Chartres avait épousé la veuve de Guillaume Longue-Epée, qui ne pouvait souffrir Richard, né d'une union illégitime. Le comte de Chartres, de concert avec le nouveau roi, Lothaire, envahit la Normandie et s'empara même d'Evreux. Mais il échoua devant Rouen et de nouveau les Scandinaves vinrent au secours de leurs frères (962). Une redoutable bande remonta jusqu'à Jeufosse et de là, par un chemin que les anciens Normands avaient maintes fois suivi, gagna la vallée d'Eure. C'est la grande route nationale entre Bonnièreset Pacy-sur-Eure. La vieille côte encaissée, qui part directement de Jeufosse, existe encore. C'est ce qu'on appelle une « cavée ». Le pays chartrain fut ravagé comme au pire temps des invasions, et le butin fut vendu à l'encan au camp de Jeufosse. Le comte de Chartres demanda la paix, restitua Evreux, et les barbares se rembarquèrent, sauf un certain nombre qui acceptèrent le baptême et reçurent des terres dans le pays.

La fin du long règne de Richard fut plus calme. L'avènement de la dynastie capétienne ne trouble pas la Normandie, alliée de la nouvelle famille royale. C'est même à Richard III que Hugues le Grand avait confié en mourant son jeune fils, Hugues Capet, celui qui est proclamé roi en 987. Richard est maintenant une sorte d'ancêtre et d'arbitre. Il tourne à la légende. Les moines dans leurs chroniques ne tarissent pas en éloges et en anec-



Tombeau de Rollon. — Tombeau de Guillaume Longue-Épée. (*Phot. Latzarus.*)

Pl. IV.

dotes fabuleuses sur son compte. Le surnom de *sans peur* qui lui est donné est justifié par une foule d'histoires miraculeuses. Il n'a pas peur du diable, il converse avec les fantômes nocturnes. Il est même pris pour arbitre, sur le coup de minuit, dans la forêt de Brotonne, par un démon et un ange qui se disputaient l'âme d'un moine sujet à caution. L'imagination populaire le transforme en une sorte de héros de chansons de gestes, remplaçant les héros des légendes scandinaves dont le souvenir est déjà perdu en Normandie.

En réalité sa popularité lui vient de ce qu'il est très généreux pour les églises et les gens d'Eglise. Il fait bâtir ou achever la cathédrale primitive de Rouen ; les abbayes de Fécamp, du Mont Saint-Michel lui doivent beaucoup, il construit celle de Saint-Ouen, qui passait pour une telle merveille que le roi de Germanie, Otton, avait demandé, en pleine guerre, la faveur de la visiter. Sa cour donne asile aux trouvères, aux musiciens et aux hommes de mérite. Il retient auprès de lui et comble de bienfaits Dudon de Saint-Quentin. Tout cela ne l'empêche pas d'ailleurs de vivre comme ses prédécesseurs. Il a, lui aussi, à côté de sa femme légitime, une femme danoise et épousée à la danoise, Gonnor, dont il eut plusieurs enfants, et qu'il finit par épouser régulièrement une fois devenu veuf.

Sur le point de mourir (996), il se fit transporter à Fécamp où son tombeau était préparé, mais par fantaisie ou excès d'humilité, il demanda que son cercueil, — prêt depuis longtemps et qu'on remplissait chaque jour de blé destiné aux pauvres, — fût placé hors de l'église et sous la gouttière.

Les trois premiers ducs normands avaient travaillé et réussi à constituer fortement leur petit État. Ce ne sont pas des saints, malgré leurs donations et leurs marques de dévotion officielle. Rollon marchait pieds nus devant la châsse de saint Ouen, mais il ne se gênait pas pour vendre au roi d'Angleterre beaucoup de reliques normandes. Ce sont avant tout des hommes pratiques qui éclaircissent à leur avantage les obscurités de la convention de Saint-Clair-sur-Epte. Ils sont vassaux du roi de France, mais ce sont des vassaux qui ne se laissent tenir et ne sont tenus que par un lien très lâche.

D'autre part, leur autorité sur leurs compagnons était assez vague au début. Les chefs normands, sauf en guerre, ne peuvent rien décider sans consulter leurs fidèles. Jusqu'à la fin de la dynastie, les ducs ne négligèrent jamais de faire reconnaître leur héritier de leur vivant par une assemblée. Les Normands se considèrent comme libres et égaux entre eux. Les ducs en profitèrent pour les soumettre tous directement à leur suzeraineté. En Normandie, contrairement à ce qui se passait ailleurs, tous les seigneurs relèvent du duc sans échelon intermédiaire. On n'y rencontre pas de ces familles puissantes qui s'interposent entre le chef de la province et la masse des petits propriétaires. C'est une grande simplification. L'unité normande a précédé l'unité française et l'a même préparée, en donnant aux rois de France un exemple à suivre et qu'ils ont suivi. Le duc a le monopole de la haute justice. La féodalité ecclésiastique est complètement dans sa main comme l'autre. Il enrichit les évêchés

et les abbayes mais en dispose pour les siens et pour ses créatures.

Que furent ces fameuses lois de Rollon dont la sagesse provoque l'admiration de tous les chroniqueurs? Nous ne les avons pas, — nous n'avons pas une seule pièce officielle de Rollon ou de Guillaume Longue-Épée, — mais il est plus que probable que ce fut une combinaison des coutumes scandinaves et des coutumes indigènes. A mesure que la fusion s'opéra entre anciens et nouveaux habitants, les coutumes françaises l'emportèrent. Ce qui d'ailleurs frappe le plus les contemporains, ce n'est pas tel ou tel détail de l'administration de tel ou tel duc, c'est le résultat. « Toute la province, écrit un moine bourguignon, qui était soumise à leur pouvoir comme la maison ou le foyer d'une même famille, vivait dans le respect inviolable de la bonne foi. En Normandie, on assimilait à un voleur ou à un brigand quiconque, dans un marché, vendait un objet trop cher ou trompait l'acheteur sur la qualité. » Et l'on sait que la fameuse clameur de *haro,* qui était comme un appel immédiat au juge, a pour étymologie communément admise « ah Rol! », c'est-à-dire un appel au grand justicier.

VI

L'EXPANSION NORMANDE

Richard II. — Une révolte de paysans. — Pèlerins et aventuriers. — Robert le Diable. — Les Normands dans les Deux-Siciles.

Le fils aîné de Richard Ier, qui portait le même nom que son père, lui succéda. On l'a surnommé *Richard le Bon,* mais sa bonté était pour le moins fort intermittente et capricieuse. Il commença par noyer dans le sang un soulèvement assez mal connu, un soulèvement de paysans exaspérés par le joug de plus en plus pesant que leur imposait l'autorité du duc aggravée par les abus de pouvoir des seigneurs et de leurs agents subalternes.

Les chroniqueurs contemporains nous parlent avec horreur de ces paysans « qui veulent établir de nouvelles lois pour l'exploitation des forêts et des eaux ». Ils nous les dépeignent comme des espèces d'anarchistes. Cependant nous voyons que ces rebelles mettent de l'ordre et de la méthode dans leurs revendications. Le mouvement s'étendit à toute la province et chaque groupe de révoltés choisit deux délégués chargés de prendre part à une assemblée générale où les réformes à faire seraient discutées et formulées. Il y a là une tenta-

tive très intéressante et très neuve pour remplacer les droits féodaux par des lois librement votées par le peuple. Elle n'avait aucune chance de réussir à cette date, car le duc et les seigneurs petits ou grands furent d'accord pour écraser dans l'œuf cet embryon de révolution. L'oncle du jeune duc, le comte Raoul d'Ivry, dispersa l'assemblée, mit la main sur les délégués et sur les meneurs, dont les principaux furent brûlés à petit feu. Aux autres, aux moins compromis, on se contenta de couper les pieds ou les mains, de crever les yeux, d'arracher les dents, pour qu'ils servissent d'exemple. « Les paysans, instruits de la sorte, conclut Guillaume de Jumièges, cessèrent leurs assemblées et retournèrent à leurs charrues. » Quelques-uns, plus aisés, s'étaient rachetés à prix d'argent.

Cette agitation ne doit pas être comparée à une jacquerie, car les paysans ne commirent aucune violence. Ils avaient voulu agir par la persuasion. Plus tard, quand le mouvement communal eut réussi, on vit dans les révoltés de 997 des précurseurs, on leur prêta des vues politiques et philosophiques, dont ils n'avaient sans doute qu'une idée bien vague, sur l'égalité des vilains et des nobles. Il semble qu'ils n'en demandaient pas tant. Ils souffraient surtout de l'organisation de plus en plus stricte du régime féodal, qui réduisait de jour en jour leurs droits traditionnels de vaine pâture ou de coupe de bois dans les forêts.

Richard II et le roi Robert le Pieux restèrent toujours en bonne intelligence, et y gagnèrent tous deux. Ils avaient les mêmes ennemis, ceux qui jalousaient la suzeraineté du roi et la puissance du

duc. Richard prêta son concours à Robert le Pieux en diverses circonstances. Il l'aida notamment à se mettre en possession de la Bourgogne qui lui revenait par héritage. On vit une armée normande assiéger Auxerre pour le compte du roi (1002).

Les Normands eurent aussi à se défendre chez eux, mais sans avoir besoin de personne. Le roi anglo-saxon Ethelred avait épousé une sœur de Richard II. Celle-ci, outragée par son mari, se plaignit à son frère qui voulut intervenir. Ethelred, furieux, envoya une flotte ravager le Cotentin. Les Anglo-Saxons, débarqués près de Coutances, furent taillés en pièces par une armée où les femmes elles-mêmes combattirent comme des hommes. Ethelred fut d'ailleurs détrôné plus tard par le roi de Danemark, Kanut le Grand, qui épousa sa veuve, Emma la Normande (1018), et devint roi de tous les pays scandinaves, plus la Grande-Bretagne.

Presque en même temps, Richard II eut à soutenir une autre querelle qui est intéressante parce qu'elle provoqua la dernière intervention des Scandinaves en faveur de leurs anciens compatriotes. Il s'agissait cette fois d'une guerre entre le duc de Normandie et son voisin le comte de Chartres. Le comte de Chartres, qui avait épousé aussi une sœur de Richard II, refusait, après la mort de sa femme, de rendre les terres qu'elle avait reçues en dot. Justement deux flottes scandinaves qui venaient d'aider le roi de Danemark, Kanut, à s'emparer de l'Angleterre, croisaient sur les côtes de Bretagne en quête d'un bon coup à faire. Richard les appela. Leur seule présence fit une telle peur à tout le monde que le roi Robert le Pieux intervint entre les

belligérants et que la paix fut aussitôt signée. Peu après, le roi de Norvège Olaf fit un voyage en Normandie (1014-1015). C'est ce roi qui convertit la Norvège au christianisme, de gré ou de force, et qu'elle considère aujourd'hui comme son patron. La tradition veut qu'il ait été lui-même baptisé à Rouen par l'archevêque Robert, fils du duc Richard Ier. L'ère des vikings est close, et il n'y aura plus entre les Normands et les Scandinaves que des relations commerciales.

Richard II vint mourir à l'abbaye de Fécamp comme son père (1026). C'est du reste à l'école qui dépendait de cette abbaye que les ducs étaient élevés. Richard II y résidait souvent, prenait place avec les religieux et même les servait à table. Sa largesse était grande, ce qui prouve que la richesse de la Normandie ne l'était pas moins : on nous le montre faisant sortir du sol les belles abbayes et même défrayant les pèlerins qui allaient au tombeau du Christ. On nous cite un abbé qui aurait conduit d'un seul coup, grâce à la générosité ducale, 700 moines en Terre Sainte.

Car on voyage beaucoup au moyen âge, plus qu'on ne serait tenté de le supposer étant donné le mauvais état des routes, les périls qui guettent le passant au coin de chaque bois, et l'ignorance où l'on est des pays lointains. Même des gens du peuple, des vilains, ceux qui étaient attachés à leur seigneurie, s'échappent à leurs risques et périls. Ainsi se fondent tant de « villes neuves », ainsi se peuplent tant d'asiles ouverts aux désespérés. Quant aux clercs et aux nobles, ils sont sans cesse par monts et par vaux. Déjà la coutume s'établit pour les

évêques de faire une visite aux tombeaux des apôtres. Les seigneurs ont encore plus de raisons ou de prétextes pour se déplacer : c'est un hommage à rendre en personne, une convocation du suzerain à laquelle il faut répondre, c'est le bannissement après une défaite, c'est le simple besoin d'aller chercher par delà les frontières les aventures et le butin qu'il n'est plus possible de trouver dans les Etats qui commencent à se policer.

La Normandie fournit plus de coureurs de routes que tout le reste de la France, non seulement à cause de l'instinct atavique de ces descendants de pirates, mais aussi parce que c'est la province où l'autorité ducale permet le moins de désordres. Rien à faire, rien à gagner pour les cadets aux dents longues et à l'héritage léger. Et justement les familles normandes sont alors d'une merveilleuse fécondité. Grâce aux mariages multiples, aux répudiations, aux unions illégitimes, chaque seigneur a plus de fils qu'il n'en peut pourvoir. Quelques-uns entrent dans les ordres, mais la plupart comptent sur leur ingéniosité et sur leur épée pour se faire une place au soleil. Ainsi Tancrède de Hauteville avait douze fils : il n'est pas étonnant qu'ils aient conquis l'Italie.

On va surtout en pèlerinage. Du reste le pèlerinage a bon dos. Des marchands, des aventuriers, des criminels, se cachent sous le froc de bure du pèlerin. Le bourdon passe partout. Le pèlerin est un hôte sacré. Beaucoup sont d'ailleurs des âmes pieuses, dont le rêve est de vénérer quelque relique célèbre, ou des malades en quête d'une guérison miraculeuse. Cette piété même les mène parfois un peu

loin. Pour rapporter une relique qui sera la gloire et la fortune d'une ville ou d'un couvent, toutes les ruses sont bonnes, toutes les profanations paraissent excusées d'avance. On force les reliquaires, on corrompt les gardiens. La fin justifie les moyens. Il est facile de comprendre que des pèlerins aussi dénués de scrupule reviennent souvent les mains pleines, ou ne reviennent pas du tout s'ils ont trouvé quelque bonne aubaine sur la route.

La Normandie a fourni beaucoup de pèlerins de cette espèce. On en trouve en Espagne, où la guerre éternelle contre les Maures offre l'occasion de donner — et de faire — de bons coups. Du reste ils en connaissaient le chemin, car les anciens vikings y avaient effectué de nombreuses incursions. Mais c'est surtout en Italie, sur la route de Jérusalem, qu'on les rencontre en troupes compactes. Le fameux duc Robert le Diable passa lui-même par là pour aller en Terre Sainte, seulement il fut de ceux qui ne revinrent pas. Il appartenait à la catégorie des pèlerins qui ne cherchaient ni la gloire ni le profit, mais l'apaisement d'un remords, voire l'expiation d'un crime.

Richard II en mourant avait fait reconnaître son fils aîné Richard III, mais le nouveau duc mourut presque aussitôt, peut-être empoisonné par son cadet, qui s'était révolté contre lui et auquel il avait pardonné. Ce cadet, qui arrivait ainsi au trône ducal dans les conditions les plus suspectes, c'est celui que les historiens ont appelé Robert le Magnifique, mais qui est plus connu sous son surnom populaire de *Robert le Diable*. Son caractère est

plein de contrastes. Il a la rudesse, l'orgueil et la passion du jeu des anciens rois de la mer; à côté de cela, il est généreux et libéral à l'excès. C'est un de ces hommes de premier mouvement, dont le premier mouvement est rarement le bon.

Cette farouche énergie lui fut d'ailleurs utile pour commencer. Il eut à réprimer une tentative de révolte d'un certain nombre de seigneurs qui avaient profité des mauvais bruits qui couraient sur son compte pour lui refuser obéissance. Il en vint à bout. Le plus redoutable d'entre eux était Guillaume Talvas, comte de Bellême, qui, du haut de son imprenable donjon de Domfront, aux confins de la Normandie, du Maine et de la Bretagne, terrorisait toute la contrée. Le vieil oiseau de proie fut pris par la famine dans son nid de vautours et dut demander grâce à quatre pattes, une selle sur le dos. Il en mourut de rage, et trois de ses fils, bandits de grande race et de grande route comme lui, furent traqués et abattus comme des fauves.

Les Bretons qui avaient envahi l'Avranchin, à la faveur de ces troubles, ne réussirent pas mieux. Les Normands de la frontière qui les considéraient comme des sauvages et qui avaient sans cesse à souffrir de leurs déprédations, en firent un vrai carnage. En outre une flotte ravagea tout le littoral armoricain et le comte Alain fut trop heureux d'obtenir la paix en prêtant hommage de vassal au duc de Normandie, en l'abbaye du Mont Saint-Michel.

Robert le Diable, ainsi délivré d'inquiétude, reprend le rôle qu'a joué son père, le rôle d'allié de la famille capétienne. A la mort du roi Robert le Pieux (1031), il rendit à son fils et successeur, Henri Ier,

un service signalé. La reine Constance, qui aurait préféré voir la couronne passer à son dernier-né, avait soulevé une révolte. Le roi Henri se réfugia en Normandie et vint trouver Robert le Diable à Fécamp. Il fut très bien reçu et, grâce à l'appui du duc de Normandie, il triompha de ses adversaires. Robert le Diable se fit d'ailleurs donner en récompense le Vexin français, c'est-à-dire le pays compris entre l'Epte et l'Oise. De Pontoise, il tenait Paris presque à sa discrétion. Il avait été fidèle, non chevaleresque : il pratiquait la maxime chère aux diplomates comme aux paysans normands : *do ut des* (donnant donnant).

Son voyage aux Lieux Saints est un singulier mélange d'humilité et d'ostentation. Le pénitent se flagelle en public, mais le duc de Normandie maintient son rang. Il faut d'ailleurs avouer que beaucoup des anecdotes rapportées à ce propos offrent peu de garanties d'authenticité. On nous le montre à Rome recouvrant la statue équestre de Constantin d'un splendide manteau pour la garantir des intempéries, entrant à Constantinople sur une mule ferrée d'or et payant partout le double de ce qui lui était demandé. Il veut bien s'humilier, mais non pas être humilié. Invité à dîner par l'empereur, il remarque qu'il n'y a pas de sièges pour lui et les seigneurs de sa suite. Il ôte son superbe et rigide manteau de brocart, le plie en quatre et s'assied dessus. Ses compagnons font de même avec les leurs. Au départ, ils ne daignent pas les reprendre : « Les nobles normands, dit le duc, n'ont pas coutume de porter leur siège sur leurs épaules. » A la fin du voyage, sa santé l'oblige à se faire porter en litière

par des nègres. Il rencontre en cet équipage un chevalier normand qui retournait au pays et qui lui demande quelles nouvelles il doit rapporter : « Tu diras, répond Robert, que tu as vu le duc de Normandie allant en paradis porté par des diables. » En arrivant à Jérusalem, il trouve aux portes une foule de pèlerins qui ne pouvaient entrer faute de pouvoir payer le « besant d'or » exigé par les Arabes maîtres de la ville. Il paie pour tout le monde, passe huit jours au Saint-Sépulcre et meurt au retour à Nicée où il fut enseveli (1035).

Déjà à cette date les Normands avaient pris pied dans le sud de l'Italie. Ce pays appartenait à l'empire grec, mais les Lombards y avaient conservé plusieurs principautés, les Sarrasins pillaient les uns comme les autres, et il résultait de ce chaos de peuples, de langues et de dominations, une anarchie favorable aux audacieux coups de main. Les pèlerins passaient souvent par là, car les ports de Naples, d'Amalfi, de Bari, étaient en relations suivies avec le Levant. Les Normands particulièrement prenaient ce chemin pour vénérer au passage le fameux sanctuaire du Mont Cassin, et surtout celui du Mont Gargano, dédié à saint Michel, et qui avait des liens spirituels depuis plusieurs siècles avec le fameux monastère normand placé sous la même invocation.

Une quarantaine d'entre eux, revenant de Palestine, se trouvaient à Palerme à un moment où la ville était attaquée par une flotte de 20.000 Sarrasins. Cette ville, devenue une sorte de Capoue, où la vie était facile et les habitants efféminés, n'o-

sait se défendre. Notre poignée de pèlerins, troquant le bourdon pour l'épée, ranimèrent le courage de la population, et mirent l'ennemi en fuite (1016). Ils refusèrent d'ailleurs toute récompense « n'ayant agi que pour l'amour de Dieu », mais, revenus dans leur patrie, ils vantèrent les charmes et la richesse du pays napolitain, et de nombreux aventuriers, guidés cette fois par un autre sentiment que l'amour de Dieu, passèrent les Alpes.

Les plus célèbres et les plus heureux furent les fils de Tancrède de Hauteville, pauvre gentilhomme du Cotentin, qui vont exploiter avec une merveilleuse habileté et une complète absence de scrupules les conflits et les jalousies de ceux qui auraient pu les arrêter. C'est ainsi qu'on les voit servir les Grecs contre les Sarrasins au siège de Syracuse, puis tomber sur les Grecs eux-mêmes qui leur ont refusé leur part du butin. Ils sont d'ailleurs irrésistibles. Guillaume Bras de Fer pourfend d'un coup d'épée le gouverneur de Syracuse, un autre assomme d'un coup de poing le cheval d'un parlementaire dont les explications lui paraissent trop longues. Avec 1.200 hommes, ils taillent en pièces 60.000 Grecs.

C'est alors qu'ils commencent à s'installer. Guillaume Bras de Fer devient duc de Pouille et il a une douzaine de comtes pour vassaux (1043). Les Grecs essayaient de s'en débarrasser par des massacres, mais il en arrivait d'autres constamment : c'était devenu une émigration en règle. Du reste les Normands usaient de terribles représailles. Un des fils de Tancrède ayant été assassiné dans une église, son meurtrier eut les membres sciés et fut ensuite enterré encore vivant.

Le plus remarquable des fils de Tancrède de Hauteville est *Robert Guiscard* ou l'Avisé qui devint à son tour duc de Pouille. Il commence en bandit de grand chemin et finit en souverain de haute allure. La princesse byzantine Anne Comnène nous en trace un portrait plutôt sympathique. Au physique, c'est un hercule blond, au teint coloré, aux yeux qui lancent des éclairs, les épaules larges à porter un monde, un type accompli de beauté virile. Avec cela, c'est l'esprit le plus souple, le plus délié, le plus prompt à saisir l'occasion favorable ou le plus habile à la faire naître. Le pape en fit l'expérience. Incommodé par ces terribles voisins qui étendaient chaque jour leur domination, le pape Léon IX excommunia les Normands et marcha contre eux en personne, à la tête d'une armée composée d'Italiens, d'Allemands et même de Grecs. Il fut battu et tomba entre les mains de Robert Guiscard (1053). Un tel captif était embarrassant. Guiscard lui demande sa bénédiction et lui offre ses services. Ce coup de théâtre le servit plus qu'une victoire. La papauté donna aux conquérants normands ce qui leur manquait, une consécration officielle. Le successeur de Léon IX, le pape Nicolas II, légitima définitivement leur situation (1059) : il reconnut Guiscard comme duc de Pouille, et lui conféra d'autant plus volontiers l'investiture de la Calabre et de la Sicile que le Saint-Siège n'avait sur elles aucun droit.

Robert Guiscard prend alors une attitude de croisé. Son frère Roger envahit la Sicile et bat à plates coutures les musulmans. En dix ans l'île est prise tout entière pendant que s'achève la pacification de l'Italie méridionale. Les Normands créent même une ma-

rine pour empêcher tout retour offensif des Grecs ou des Sarrasins. Le pape Grégoire VII, qui avait d'abord cherché à entraver les progrès de Robert Guiscard, finit par invoquer son appui contre l'empereur et par se réfugier dans ses Etats où il mourut à Salerne. La même année (1085) mourait Guiscard lui-même au milieu d'immenses projets. Il visait l'empire d'Orient. Il s'était déjà ménagé les voies en s'emparant de Corfou lorsqu'il fut arrêté par le seul obstacle qu'il n'eût pas prévu. Il avait soixante ans.

Son œuvre fut achevée par son frère Roger, le grand comte de Sicile, le dernier de la lignée envahissante de Tancrède de Hauteville. Roger et surtout son fils Roger II constituèrent solidement l'Etat des Deux-Siciles, qui prit le titre de royaume en 1130. Le roi y est le maître, comme le duc en Normandie. Tous les seigneurs relèvent de lui directement et ne relèvent que de lui. L'Eglise est complètement dans sa main. La tolérance religieuse est d'ailleurs parfaite. Les Sarrasins conservent leurs écoles, leurs mosquées, leurs lois. Les princes Normands parlent l'arabe comme le latin et le grec. Ils s'affinent, sans s'amollir, au contact de cette triple civilisation. Leur cour rivalise avec celles de Constantinople ou de Bagdad. La fameuse école de médecine de Salerne brille d'un éclat incomparable. Des palais enchantés, de merveilleuses églises s'élèvent à Palerme. La cathédrale de Messine, détruite par le tremblement de terre de 1908, datait des princes normands. Il en est de même de celle de Monréale, à Palerme, le joyau de la Sicile, qui remonte à 1174.

Et en même temps l'expansion continue. Bohémond, fils de Guiscard, encore plus habile et plus séduisant que son père, prend part à la première croisade et fonde la principauté d'Antioche; son cousin Tancrède plante le premier son étendard sur les remparts de Jérusalem et devient prince de Galilée. C'est le héros de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais dans la réalité c'est un héros peu sociable. Quand il fallut choisir un roi de Jérusalem, c'est à Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, que la couronne fut d'abord offerte, et c'est sur son refus qu'elle fut donnée à Godefroy de Bouillon. La Grèce d'autre part est entamée, Roger II a pour avant-postes Thèbes et Corinthe. Il ne laissa malheureusement qu'une fille qui porta son héritage à la maison de Souabe. Ce royaume des Deux-Siciles est une des floraisons les plus surprenantes que l'esprit d'aventures ait produites au moyen âge. Un historien très pondéré, Luchaire, a pu dire que « c'est le chef-d'œuvre du génie normand ».

VII

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

Guillaume le Conquérant. — Ses débuts. — Situation de l'Angleterre. — La bataille d'Hastings. — Le Couronnement.

Robert le Diable en partant pour la Terre Sainte avait fait reconnaître pour son successeur son jeune fils Guillaume, qui avait huit ans à la mort de son père. C'est l'illustre *Guillaume le Bâtard,* plus tard *Guillaume le Conquérant*. Sa mère était la gracieuse Arlette, dont Robert s'était épris, dit-on, en la voyant laver à la fontaine au pied du donjon de Falaise. Elle était fille d'un tanneur, elle-même épousera plus tard un comte de Conteville, près d'Honfleur. Solide, bien râblé, d'une force herculéenne quoique de taille moyenne, ventru et chauve de bonne heure, Guillaume avait de la majesté, mais une majesté hautaine et même farouche. Emporté, irritable, capable de tout dans ses accès de colère, il n'était pas d'humeur sanguinaire. Sa vie privée est plus exemplaire que celle des princes de son époque. Il épousa sa cousine, Mathilde de Flandre, un peu malgré tout le monde et la garda malgré le pape C'est du reste pour expier cette résistance que les deux époux firent plus tard

construire chacun une église à Caen, l'abbaye aux Hommes (Saint-Etienne) et l'abbaye aux Dames (la Trinité), où ils furent enterrés. Ce bâtard n'a laissé aucun enfant illégitime.

Les débuts de son règne furent critiques. Tous les barons, dont les instincts brutaux étaient à peine contenus par la poigne des ducs, s'en donnèrent à cœur joie. Sous prétexte de ne pas obéir à un bâtard, ils ne connaissent plus ni loi ni maître. C'est un vrai débordement de crimes et de révoltes. Le parent auquel le jeune duc avait été confié par son père est assassiné. Un autre qui le recueille est égorgé de nuit aux côtés mêmes de l'enfant. Pendant plusieurs années, le Bâtard erre de chaumière en château pour dépister ceux qui veulent s'en défaire. Le dernier rejeton de la féroce famille des Talvas de Bellême reprend le cours de ses abominations. Beaucoup d'évêques ne valent pas mieux, celui de Sées notamment, qui finit par être tué dans sa cathédrale au cours d'une sanglante bataille. La Normandie retourne à la barbarie.

Heureusement l'enfant grandit et le roi de France Henri Ier, dont la conduite avait d'abord été fort équivoque, se décide à remplir son devoir de suzerain, protecteur-né de ses vassaux mineurs. Une grande prise d'armes des barons du Bessin et du Cotentin aboutit à la bataille rangée du Val-des-Dunes, près de Caen (1047). On remarqua que certains vieux Normands chargèrent encore au cri de guerre païen : « *Thor aïe,* que Thor nous aide », au lieu de « *Dieix aïe*, que Dieu nous aide ». La bataille fut acharnée. Le roi de France fut jeté à bas de son cheval, et Guillaume couvrit de gloire ses dix-

neuf ans. Les vaincus durent demander grâce et tous ne l'obtinrent pas. Même ceux qui furent épargnés durent raser leurs châteaux forts. La Normandie recommença à respirer.

Tout péril n'était pourtant pas écarté. Les barons normands ne bougèrent plus, mais Guillaume dut se défendre contre ses voisins de Bretagne et d'Anjou. Alençon et Domfront furent prises et reprises. Les habitants d'Alençon l'avaient piqué dans son amour-propre. Pour lui rappeler son grand-père maternel, ils criaient : « La peau ! la peau ! Il faut battre le cuir. » Guillaume fit trancher pieds et mains aux prisonniers qu'il avait faits, et ses frondeurs lancèrent dans la place ces affreux débris. Il coupa court non moins vigoureusement aux intrigues de ses oncles dont l'un, l'archevêque de Rouen, Mauger, était un prélat indigne qu'il fallut plus tard déposer. L'autre résista longtemps dans son château d'Arques, près de Dieppe. Enfin il se trouva en lutte avec le roi de France lui-même.

Henri Iᵉʳ, bon soldat mais politique ondoyant, sentait le danger que faisait courir à sa dynastie le développement de la puissance normande. Les Normands, maîtres du débouché de la Seine, tenaient les Capétiens emprisonnés. L'alliance qui unissait depuis un siècle les deux dynasties se relâcha et bientôt se rompit tout à fait. Le roi de France commence par encourager sous main tous les mécontents de Normandie, ou par leur donner asile. Puis il forme contre Guillaume une véritable coalition à laquelle adhèrent tous les grands vassaux. La Normandie devait être attaquée par le nord et par le sud. Mais tandis que le roi Henri s'attardait à

Mantes, son frère Eudes se laissait surprendre à Mortemer sur les confins de la forêt de Lyons, et son armée de 40.000 hommes était détruite en une bataille de nuit (1055). Le roi n'insista pas et le duc, qui hésitait à combattre directement son suzerain, signa un arrangement avantageux. Une nouvelle prise d'armes ne fut pas plus heureuse pour les ennemis du duc de Normandie. Le roi et le comte d'Anjou, qui avaient pénétré jusque dans le pays d'Auge, furent battus sur les bords de la Dives à Varaville (1058). Ils furent surpris au passage de la rivière. La marée montante empêcha les deux moitiés de leur armée de se réunir, et celle qui était sur la rive droite fut anéantie jusqu'au dernier homme, sous les yeux de l'autre, impuissante à la secourir.

Cette fois Henri Ier se le tint pour dit. Il signa la paix et mourut peu après (1060). Guillaume n'essaya pas du reste d'abuser de la minorité du jeune Philippe Ier pour porter un coup fatal à la dynastie capétienne. Il respecta le lien féodal, voulant qu'il fût respecté par ses propres vassaux. Il se contenta de mettre la main sur le Maine (1063) à la mort de son vieil et redoutable ennemi, le comte d'Anjou, Geoffroy-Martel.

Dès ce moment, il avait de plus vastes desseins. Il visait une couronne royale, celle d'Angleterre. Les relations des Normands avec la grande île étaient très étroites, relations de famille et relations de commerce. Le roi Ethelred avait épousé une fille du duc Richard Ier, et exempté d'impôt les bateaux de Rouen qui apportaient à Londres les vins de France et certaines espèces de gros poissons. Ethel-

red, qui était saxon et qui avait fait faire un massacre général de Danois, le massacre de la Saint-Brice (1002), avait été détrôné par Kanut le Grand, roi de Danemark, mais ce dernier avait épousé, comme nous l'avons vu, Emma la Normande, veuve de son prédécesseur. Les enfants qu'elle avait eus de son premier mari avaient été envoyés à la cour des ducs Richard II et Robert le Diable, si bien que leur origine saxonne va fort s'effacer sous cette éducation normande. A la mort de Kanut le Grand (1036), le trône d'Angleterre passa à son fils Harold, qui n'était pas fils d'Emma, et le fils qu'il avait eu de celle-ci, Kanut le Fort ou Hardeknut, dut se contenter du Danemark.

Harold, qui craignait la compétition des fils d'Emma et d'Ethelred, essaya de les attirer en Angleterre. Un d'eux se laissa prendre à ses promesses, mais à peine débarqué il fut saisi, eut les yeux arrachés et en mourut. Harold survécut peu à ce crime. Kanut le Fort n'eut qu'à se présenter pour être reconnu à sa place : il fit jeter à la Tamise le corps de son demi-frère pour donner satisfaction à la rancune d'Emma. La dynastie danoise s'éteignit peu après avec lui (1043).

La dynastie saxonne reparut alors en la personne d'Édouard le Confesseur, dernier fils survivant d'Ethelred et d'Emma. Il était devenu un pur Normand. Il épousa pourtant la fille de Godwin, fils d'un simple bouvier devenu le chef de l'aristocratie anglo-saxonne, mais ce mariage ne pouvait avoir aucune conséquence pour l'avenir, car la charmante et douce Edith, que son père engendra, disent les vieilles chroniques, « comme l'épine engendre la

rose », ne fut la femme du roi que de nom. Toutes les sympathies du roi étaient pour les Normands, qui affluaient dans l'île et occupaient toutes les bonnes places, depuis le siège primatial de Cantorbéry jusqu'au commandement des villes fortes. On parlait français à la cour. Dans un voyage que Guillaume fit en Angleterre (1051), il se trouva partout comme chez lui.

L'aristocratie saxonne résolut de réagir. Godwin, qui avait dû s'exiler, reparut en maître, et ce fut aux Normands à quitter les lieux. Un archevêque saxon, Stigand, fut substitué de force à l'archevêque normand de Cantorbéry, et il en fut ainsi du haut en bas. Godwin devint un vrai maire du palais, mais il mourut subitement en 1053 et son fils Harold, très populaire, devint aux yeux de tous l'héritier probable du roi.

Guillaume, de son côté, se considérait comme l'héritier désigné depuis son voyage où le roi lui avait sans doute fait au moins quelque promesse vague. Il surveille les événements, et les événements vont travailler pour lui en mettant Harold à sa discrétion. Harold est jeté par une tempête sur les côtes du Ponthieu, dont le comte prétend le garder comme une simple épave. Guillaume intervient, menace, et fait enfin relâcher le prisonnier qui est amené et reçu à Rouen en grande pompe. Que venait faire Harold dans cette galère? Beaucoup d'historiens normands prétendent qu'il était chargé d'une mission auprès de Guillaume. C'est la version suivie dans la fameuse « Tapisserie de Bayeux », dite de la reine Mathilde, qui représente naïvement toute l'histoire de la conquête. Cette mission, étant

connues les mœurs du temps, eût été fort imprudente. Des chroniqueurs anglais parlent simplement d'une partie de pêche dont le vent aurait changé le sort.

En tout cas, Guillaume abuse de l'occasion. Il raconte à Harold que le roi Édouard l'a choisi pour successeur et feint de croire qu'Harold est disposé à se prêter à cette combinaison. Pour sceller leur amitié, les deux princes font ensemble une expédition contre le duc de Bretagne, Conan, et Harold s'y comporte vaillamment. Il sauve de sa main plusieurs Normands des sables mouvants du Couesnon. Au retour, au château de Bonneville, dans la vallée de la Touques, Harold dut jurer sur les reliques ce que son terrible hôte exigea de lui : la reconnaissance des droits de Guillaume et l'engagement d'épouser sa fille. On raconta même plus tard qu'il avait prêté serment sur deux petits reliquaires; mais on fit ensuite glisser le tapis et il aperçut un amoncellement de reliques cachées sous la table pour augmenter l'horreur du parjure.

Harold était à peine de retour en Angleterre que le roi Edouard mourut, très inquiet de l'avenir. Avant de mourir, il avait proclamé comme héritier Harold, pour complaire à l'opinion. Il avait bien un neveu, qui était le véritable héritier légitime, mais dont personne ne voulait. Harold fut aussitôt sacré (1066).

Guillaume entre en scène sans tarder. Un messager vient rappeler à Harold son serment, que celui-ci désavoue comme extorqué par force. Il refuse non seulement de rendre la couronne, mais

aussi d'épouser la fille de Guillaume, sachant qu'un mariage normand le rendrait impopulaire. Harold représente un mouvement « nationaliste » saxon. Guillaume a beau jeu pour crier au parjure, il prend la chrétienté à témoin de son bon droit, car, même à cette époque, l'opinion, du moins celle des souverains et de l'Eglise, est un appoint à ne pas négliger.

Le pape Alexandre II ne demandait qu'à être convaincu. Le Saint-Siège était mécontent de la royauté saxonne, qui ne payait plus ou payait mal le denier de Saint-Pierre. Le primat Stigand était en mauvais termes avec la papauté, le clergé monastique des îles avait des habitudes d'indépendance qui entravaïent les projets de réforme dont Rome sentait le besoin et préparait l'exécution. Non seulement le pape approuva les revendications de Guillaume mais il s'y associa, et lui envoya la bannière de Saint-Pierre comme gage du succès.

Les seigneurs normands réunis en assemblée générale à Lillebonne se montrèrent moins enthousiastes, mais ils accordèrent individuellement tout ce qu'ils avaient ensemble refusé. Guillaume, qui les connaissait, tenait à les emmener pour les occuper et empêcher toute guerre privée durant son absence. Chacun fournit des hommes, des vaisseaux, et dès le mois d'août, une nombreuse armée, dont les chefs ont leurs noms gravés sur une inscription moderne placée dans l'église de Dives, se réunit dans le port de cette ville. L'expédition alla se compléter dans l'estuaire de la Somme, à Saint-Valéry-sur-Somme, où des Picards, des Flamands se joignirent à elle. Outre ses propres



Fragment de la tapisserie de Bayeux (*Phot. Deslandes, à Bayeux*). — Abbaye aux Dames et abbaye aux Hommes à Caen. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)
Pl. V.

vassaux normands, Guillaume avait avec lui le comte de Boulogne, le duc de Bretagne, le vicomte de Thouars, le seigneur de Chaumont-en-Touraine, qui commandaient les principaux corps. Son frère, le belliqueux évêque de Bayeux, Odon, accompagnait l'expédition. Elle comprenait 14.000 cavaliers et 40 ou 50.000 hommes de pied.

Les vents contraires retinrent un mois Guillaume à Saint-Valéry. C'était un grave contre-temps, car Harold profita de ce répit pour se débarrasser d'une invasion du roi de Norvège associé à un de ses propres frères. Ils furent battus et tués l'un et l'autre, la veille même du jour où la grande flotte normande de 1.500 voiles prenait la mer (28 septembre). Néanmoins cette diversion avait rendu un grand service à Guillaume. Il put débarquer sans obstacle à Pevensey (Sussex) avant le retour de son adversaire. Habile à exploiter à son profit toutes les superstitions, il avait fait annoncer par son astrologue qu'une grande étoile chevelue qu'on voyait depuis quelques nuits, présageait un changement de roi. Cette étoile, c'est la comète de Halley. On la voit sur la « Tapisserie de Bayeux ». Un document contemporain, qu'on vient de retrouver dans les archives diocésaines de Viterbe (Italie), dit que « sa chevelure illuminait presque la moitié du firmament ». Elle a été moins brillante à sa dernière apparition en 1910. Guillaume tourna à son profit l'émoi populaire. De même, ayant glissé en débarquant, il tomba sur les mains : « Je prends possession de cette terre », s'écria-t-il avec une présence d'esprit renouvelée de plus d'un ancien.

Guillaume avait déjà occupé Hastings, lorsque

parut Harold. Son armée, bien qu'incomplète, était un peu supérieure à celle des Normands, mais ceux-ci avaient l'avantage pour la cavalerie. Les chevaux avaient été débarqués à marée basse, une fois les bateaux de transport échoués sur le sable.

Harold comprit l'imprudence d'une bataille en rase campagne et se fortifia sur une colline, la colline de Senlac, petit contrefort des South-Downs. Ses fantassins armés de javelots et de lourdes haches pouvaient attendre impunément le choc derrière un gros rempart de palissades. Sa droite était protégée par des marécages. Guillaume somma une dernière fois Harold d'abdiquer; il refusa bien qu'excommunié par le pape. Ses conseillers lui proposèrent d'ajourner le combat et d'affamer les Normands en dévastant le pays autour d'eux, il refusa de même. Le sort en était jeté. La veille de la bataille, les Saxons passèrent la nuit en fête, tandis que les Normands, se considérant comme des soldats de l'Église chargés de punir un parjure, la passèrent en jeûne et en prière.

La bataille d'Hastings n'est pas un chef-d'œuvre de l'art. Les Saxons étaient massés sur leur colline en lignes très épaisses, couverts par leurs palissades et par la file ininterrompue de leurs boucliers. Leur cavalerie avait mis pied à terre, même le roi. Quand les Normands s'ébranlèrent, le ménestrel Taillefer entonna la Chanson de Roland, tout en lançant en l'air et rattrapant son épée comme font de leur canne nos modernes tambours-majors. Il fut le premier tué. Les arbalétriers essayèrent d'abord de forcer la ligne ennemie, sans aucun succès. L'infanterie ne réussit pas mieux, car les

terribles haches danoises dont se servaient les Saxons abattaient quiconque approchait. En outre une grêle de flèches décimait les assaillants qui ne pouvaient atteindre l'ennemi à couvert derrière son retranchement.

La cavalerie normande, disposée en coin, essaye à son tour de rompre le cordon infranchissable, mais la bravoure est égale des deux parts, les Saxons tiennent bon. Il y eut dans les rangs normands un instant de panique : Guillaume, disait-on, était tué. A force d'énergie, Guillaume rallia les fuyards et même l'incident tourna au profit des Normands, car un corps de Saxons qui s'étaient lancés à leur poursuite fut cerné et taillé en pièces. L'attaque du retranchement saxon reprit, toujours sans résultat. Les archers normands tiraient en l'air, pardessus la palissade, de manière que les traits retombassent sur ceux qui étaient derrière, mais les flèches ainsi reçues n'avaient guère de force. A la fin, Guillaume eut recours à une vieille ruse de guerre. Pour faire sortir les Saxons de leurs lignes, il simula une retraite. Les Saxons donnèrent dans le panneau, quittèrent leurs retranchements et descendirent la colline, leur lourde hache suspendue au cou.

Alors un corps de réserve, commandé par Eustache de Boulogne, tomba sur eux et les surprit en désordre. Ce fut une effroyable tuerie. Harold n'avait pas quitté son poste, mais les vides faits dans son armée permirent aux Normands de forcer enfin le retranchement qui les arrêtait depuis le matin. Harold et ses derniers compagnons se firent massacrer sans reculer d'une semelle. Harold fut tué

d'une flèche qui l'atteignit à l'œil droit et pénétra jusqu'au cerveau. Ses deux frères étaient tombés à ses côtés, l'un d'eux sous la massue de Guillaume, et le combat autour du cadavre du roi dura jusqu'à la nuit, si bien, dit un chroniqueur, que les combattants ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Pendant que les débris de l'armée saxonne se retiraient vers Londres, l'armée normande dressait la liste de ses morts et dépouillait les cadavres ennemis. Guillaume refusa à la mère d'Harold le corps de son fils mais permit, suivant une tradition, aux moines d'une abbaye fondée par le feu roi de lui donner la sépulture. Le corps, dépouillé et jeté parmi les autres, ne fut reconnu que par la belle Edith au Col de Cygne qu'Harold avait aimée avant d'être roi. Sur le terrain même de la bataille, Guillaume fonda une abbaye dont le maître autel occupait l'emplacement où l'étendard royal s'était dressé. Elle fut richement dotée. Les architectes ayant déclaré qu'on y manquerait d'eau : « Allez toujours, répliqua le Conquérant, il y aura plus de vin dans cette abbaye qu'il n'y a d'eau dans les plus riches de la chrétienté. »

Il restait à profiter de la victoire. Guillaume ne voulut rien risquer. La flotte saxonne était maîtresse de la mer, un échec eût pu être grave. Guillaume comptait sur les divisions des vaincus. Harold n'avait que des enfants en bas âge et ses frères étaient morts avec lui. Ses deux beaux-frères, puissants chefs du nord de l'Angleterre, avaient des prétentions et des partisans. Cependant le Grand Conseil National leur préféra le neveu d'Edouard le Confesseur, Edgar. Les beaux-frères d'Harold,

avec lesquels Guillaume était entré en négociations fallacieuses, rentrèrent dans leurs domaines, espérant naïvement que les Normands n'iraient pas les y chercher.

Alors Guillaume, qui avait occupé ce répit à prendre Douvres, marcha sur Londres sans se presser. Il reçut bientôt une délégation des bourgeois de la ville, qu'il accueillit avec une modération qui fit tomber les dernières velléités de résistance. Le roi, les évêques, firent leur soumission. Au moment de ceindre une couronne que nul ne lui refusait plus, Guillaume eut ou feignit d'avoir des hésitations. Il se fit en apparence forcer la main par le vœu de l'armée. Le sacre fut enfin décidé pour le jour de Noël. Avant d'entrer dans sa capitale Guillaume eut ainsi le temps de faire réparer le vieux château qu'on appelle la Tour de Londres. Le sacre eut lieu à Westminster, aux acclamations des deux peuples, car Guillaume avait observé les rites traditionnels et juré de maintenir les lois et usages du pays. Le bruit des acclamations fut tel que les gardes postés aux environs crurent d'abord à une révolte et se mirent à tout brûler et massacrer.

Somme toute, la population indigène se soumit facilement. Le peuple avait depuis longtemps l'habitude de recevoir des rois étrangers, et Guillaume n'était pas absolument un étranger. Il essaya même d'apprendre la langue des vaincus, sans y réussir. La victoire d'Hastings fut accueillie comme le jugement de Dieu. Les Anglo-Saxons tenaient surtout à leurs institutions locales et Guillaume s'était engagé à les respecter. L'édit ratifiant les privilèges de Londres est encore conservé dans les Archives de la Cité.

VIII

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Organisation de l'Angleterre. — Les dernières résistances. — Démêlés de Guillaume avec les siens. — Conséquences de la conquête. — Lutte contre le roi de France.

Quelques mois après la bataille d'Hastings, la soumission du nouveau royaume paraissait déjà assez assurée pour que Guillaume le Conquérant pût faire un voyage en Normandie. Ce voyage fut triomphal. Tout le duché était dans la joie, car toute la population bénéficiait de la conquête. Même ceux qui n'avaient pas pris part à l'expédition et qui ne prirent pas part à la curée étaient fiers de la gloire qui en rejaillissait sur le nom normand. Mais le profit matériel n'était pas moindre. Guillaume étala à tous les yeux son butin : étoffes brodées, vases d'or et d'argent, croix enrichies de pierreries. Les églises normandes reçurent de riches présents, soldats et moines de même. Il y eut pourtant quelques hommes scrupuleux qui refusèrent les dépouilles d'autrui : l'abbé de la Croix-Saint-Leufroy, par exemple. Les autres commencèrent par prendre, puis apaisèrent leur conscience en faisant pénitence. Les évêques fixèrent la pénitence à faire pour chaque homme tué « en dehors du champ de bataille ».

Du reste Guillaume s'était montré jusqu'ici relativement modéré. Mais pendant son absence, son frère, l'évêque de Bayeux, auquel il avait confié le gouvernement de l'Angleterre, provoqua un grand mécontentement qui se traduisit par plusieurs prises d'armes. Guillaume dut revenir et, en débarquant, leva le masque. Au lieu d'invoquer, comme il l'avait fait d'abord, son droit héréditaire, il déclara « qu'il avait acquis le royaume d'Angleterre par le tranchant du glaive ». Ce fut le signal d'un redoublement de pillages et de coups de force. Il ne faut pas croire cependant qu'il y ait eu expropriation générale de toute la race vaincue. Le roi proclama bien en principe que le sol entier, à l'exception des biens de l'Etat et de l'Eglise, était frappé de confiscation, mais ceci voulait dire simplement que les anciens propriétaires devaient recevoir du roi une nouvelle mise en possession, soit à titre gracieux soit moyennant redevance. En fait, la majorité des anciens propriétaires conserva ses biens.

Ceux qu'on dépouilla, ce furent ceux qui avaient pris part à la bataille d'Hastings et leurs héritiers, puis ceux qui prirent part aux révoltes ultérieures. Cela suffit d'ailleurs pour doter richement les moindres soldats de l'armée victorieuse. Le roi garda pour lui-même un nombre considérable de grands domaines, avec les forteresses et les forêts. Ceux qui l'avaient servi reçurent tous quelque terre : on parle de 60.000 fiefs ainsi distribués. Toutes les charges furent naturellement réservées aux Normands. Le clergé saxon fut complètement dépossédé; un concile prononça la dégradation en masse de tous les évêques saxons (1071).

Tout cela provoqua des soulèvements partiels, qui durèrent encore une dizaine d'années, mais il n'y eut jamais un mouvement général, un mouvement national. Ce sont des causes locales qui amènent des troubles dans telle ou telle contrée. La ville d'Exeter, que Guillaume dut assiéger et prendre en personne, réclamait surtout des franchises municipales ; elle voulait bien payer tribut, mais refusait le serment de fidélité. Quant au Northumberland, la partie la plus septentrionale de l'Angleterre, qui résista plus longtemps, c'est une région d'humeur indépendante, qui n'avait jamais obéi sans réserve aux rois saxons ou danois. Il fallut aussi venir à bout des deux beaux-frères d'Harold, aidés par le roi d'Écosse qui trouvait l'occasion bonne pour ravager le pays voisin. Les Danois eux-mêmes intervinrent en faveur des Saxons contre leurs frères normands, qui n'avaient plus, à vrai dire, grand'-chose de scandinave, car Guillaume ne sut jamais un mot de la langue de ses aïeux. Finalement les Normands demeurèrent les maîtres.

Il restait à organiser la conquête. Le nouveau roi respecta, pour la forme, les institutions saxonnes. Il conserva les assemblées de comtes et même la grande assemblée générale qui servait de conseil suprême au roi, mais il superposa à ces vieux rouages le régime féodal, tel qu'on l'entendait en Normandie, c'est-à-dire la suzeraineté directe et immédiate sur tous ses vassaux. Le roi est le chef, ses feudataires sont ses soldats. Les officiers du roi, ou shérifs, cumulent les pouvoirs politiques, judiciaires et financiers. Le roi d'Angleterre est dès le premier

jour ce que les rois Capétiens ne deviendront qu'après deux siècles. Il est le maître chez lui, et il est partout chez lui. Il garantit la paix publique, la sécurité, le travail. C'est ce que n'aiment pas en lui les nobles normands et il passera la fin de sa vie à lutter, non plus contre les vaincus, mais contre ses anciens compagnons de victoire.

Ils étaient insatiables. Ils ne pardonnaient pas à Guillaume de n'avoir pas dépouillé complètement les Saxons pour tout donner aux Normands. Ils lui pardonnèrent encore moins de n'avoir pas ratifié toutes les spoliations et usurpations faites individuellement. Guillaume, homme d'ordre et d'administration, fit dresser un cadastre général de son royaume. C'est ce qu'on appela le « Grand Livre du Jugement dernier », parce qu'il fixait et légitimait l'état de la propriété en 1085, une fois le bouleversement de la conquête accompli et terminé. Ce travail n'est nullement une œuvre de confiscation : propriétaires normands et saxons y figurent au même titre et sur le même pied. Il consacre beaucoup d'expropriations, il ne les consacre pas toutes et n'en permet plus de nouvelles. C'est de cela que se plaignent ceux des barons normands qui ne se trouvaient pas assez avantagés et à qui tout espoir était interdit d'arrondir leur domaine par la force.

Même parmi les siens, Guillaume trouva plus d'embarras que d'appui. Son demi-frère, l'évêque de Bayeux, Eudes ou Odon, soudard brutal et autoritaire, avait plusieurs fois remplacé Guillaume dans le gouvernement de l'Angleterre quand celui-ci était appelé sur le continent. Sa mauvaise administration

avait provoqué chaque fois des mécontentements et des révoltes. A la fin, son ambition ne connaît plus de bornes. Sous prétexte de faire une expédition en Italie afin de s'emparer de la tiare pontificale qu'un devin lui avait promise, il rassembla une armée. Le roi, qui se méfiait de ce turbulent personnage, convoqua une grande assemblée et prononça une violente diatribe contre lui. A la fin il commanda de l'arrêter, mais comme personne n'osait porter la main sur un évêque, frère du roi, il dut l'arrêter lui-même. Eudes fut enfermé dans la tour de Rouen (1082) et y resta jusqu'à la mort du Conquérant. Le pape Grégoire VII, qui n'était pas endurant, réclama en vain au nom des immunités ecclésiastiques, Guillaume déclara qu'il n'en avait pas à l'évêque, mais à l'administrateur qui avait mal rempli ses fonctions.

Guillaume n'eut pas davantage à se louer de son fils aîné, Robert Courte-Heuse ou Courte-Jambe. Ce Robert n'était pas un mauvais garçon, mais c'était un prodigue et une tête sans cervelle. Il aurait voulu être investi d'une part du pouvoir, gouverner au moins la Normandie. Son père ne voulut rien lui accorder, et comme il s'engageait simplement à subvenir à ses besoins tant qu'il se conduirait en fils soumis : « Je ne suis pas venu pour recevoir des leçons de morale, répondit le jeune homme, j'en ai été rassasié jusqu'au dégoût par mes précepteurs. » Il finit par se retirer chez le roi de France, Philippe Ier, où il vécut un peu en parasite, toujours besoigneux, endetté, et mêlé à toutes les intrigues contre son père.

En somme Guillaume ne trouva vraiment d'appui

que dans le clergé, et notamment auprès du célèbre Lanfranc. Lanfranc était un Lombard de grande science et de haute vertu qui, entré comme simple moine à l'abbaye du Bec, près de Brionne, en devint prieur et en fit un centre d'études très réputé. Il voulait moraliser le clergé absolument grossier et corrompu. Les évêques et abbés menacés dans leurs mauvaises habitudes intriguèrent contre lui, mais Guillaume fut frappé de son courage et de ses lumières et lui confia son « abbaye aux Hommes » où il obtint le même succès. C'est depuis cette époque que Caen est devenue la ville savante de la Normandie. Après la conquête, Guillaume appelle Lanfranc à l'archevêché primatial de Cantorbéry à la place du Saxon Stigand. Lanfranc préside à la dépossession du clergé saxon, mais tâche de le remplacer par un clergé normand plus digne de ses fonctions. Il y réussit, au moins relativement, et le pape Grégoire VII, tout en trouvant qu'il était trop soumis au pouvoir du roi et que le roi ne l'était pas assez à l'égard du Saint-Siège, rendit justice à leurs efforts.

La conquête de l'Angleterre par les Normands est un événement dont les conséquences furent longues et durables pour l'Angleterre comme pour la France et la Normandie. Pour le roi de France, c'était un grave danger qu'un de ses plus puissants vassaux devînt en même temps roi d'un pays voisin. Le duc de Normandie restait vassal du roi et lui prêtait hommage à titre de duc, mais comme roi d'Angleterre il était l'égal de son suzerain, ce qui ne pouvait que compliquer leurs relations réci-

proques. Il en résultera plusieurs siècles de guerres qui ont créé entre la France et l'Angleterre un état d'esprit hostile qui s'est perpétué à travers leur double histoire.

Pour l'Angleterre, après les épreuves de la conquête, elle gagna à ce changement de maîtres. Elle se trouva soustraite aux invasions des Danois, pacifiée par une main de fer, et rattachée à ce qu'on appelait alors « la chrétienté ». Elle va jouer un rôle dans les affaires du continent, et on put se demander à un moment donné si les Normands d'Angleterre n'allaient pas reconquérir la France. La langue anglaise se formera en même temps du mélange de l'idiome des vainqueurs avec celui des vaincus.

Le roi de France, Philippe Ier, qu'on se représente peut-être un peu trop volontiers comme une sorte de roi fainéant, avait vu dès le premier instant le danger de ce qui se préparait. Il était encore mineur en 1066 et le régent Baudouin de Flandre, beau-père de Guillaume, n'avait rien fait pour gêner son gendre. Guillaume, dit-on, avait offert de prêter hommage pour sa future conquête. Le roi avait refusé. Il y avait du reste entre eux un vieux litige. On se rappelle que le duc Robert le Diable s'était fait donner le Vexin français pour prix de ses services à l'avènement du roi Henri Ier. A la mort de Robert le Diable, Henri Ier avait repris ce pays, profitant des troubles qui avaient accompagné la minorité de Guillaume le Bâtard. Celui-ci n'avait pas protesté sur l'heure, mais, pour se venger de l'appui et de l'asile offerts par le roi à son fils rebelle, Robert Courte-Heuse, il réclama son bien.

Au moment d'entreprendre cette expédition qui devait être la dernière de sa vie agitée, il tomba malade à Rouen. Son obésité, devenue extrême, ne semblait plus lui permettre les longues chevauchées. Philippe, qui n'était guère moins corpulent, se moqua de lui : « Quand donc ce gros homme accouchera-t-il? » La plaisanterie était médiocre, Guillaume la trouva très mauvaise : « J'irai faire mes relevailles à Notre-Dame de Paris, répondit-il, avec 10.000 lances en guise de cierges. » A peine rétabli, il marcha sur Paris. Il en voulait surtout aux habitants de Mantes qui faisaient souvent des incursions sur ses terres, même jusque vers Evreux. Guillaume fit ravager les moissons, arracher les vignes, et força la ville.

Un incendie effroyable fut allumé, et Guillaume, fou de colère, galopait au milieu des flammes, lorsqu'une poutre enflammée qui tomba dans les jambes de son cheval le fit cabrer. Guillaume fut projeté sur le pommeau de la selle avec une telle violence qu'il fut mortellement blessé. On le rapporta à Rouen où il mourut six semaines plus tard (1087). Il n'avait que soixante ans. Sa femme, Mathilde, était morte avant lui, très attristée des démêlés entre son mari et son fils Robert, pour lequel elle avait un faible et auquel elle envoyait en cachette de l'argent. Son tombeau existe encore dans l'abbaye aux Dames, à Caen.

Le Conquérant laissait trois fils. L'aîné, *Robert Courte-Heuse*, devait hériter du duché de Normandie, domaine patrimonial de la famille; le second, Guillaume le Roux, devait recevoir la couronne d'Angleterre; au troisième, Henri Beauclerc, son

père fit donner une somme d'argent. Avant même son dernier soupir, le puissant duc s'était vu abandonné de tous. Aucun de ses enfants ne resta auprès de lui. A peine fut-il mort que la valetaille mit tout au pillage. Le corps dépouillé fut laissé sur le plancher. Enfin l'archevêque de Rouen décida qu'on l'enterrerait à Caen, dans l'église fondée par lui. On l'y transporta par eau. De pénibles incidents troublèrent encore la cérémonie. Un bourgeois de Caen réclama le prix du terrain qui n'avait jamais été payé, et il fallut lui donner satisfaction à l'instant même; en outre, la fosse étant trop étroite, le cercueil qu'on voulut y faire entrer de force se rompit, et l'odeur fut telle qu'il fallut abréger la cérémonie. Guillaume le Conquérant n'a même plus de tombeau : le premier fut violé et détruit dans les guerres de religion, un second eut le même sort à la Révolution.

De l'époque de Guillaume le Conquérant il nous reste de magnifiques modèles de l'architecture romane. Outre les églises de Saint-Étienne et de la Trinité, à Caen, dont nous avons déjà parlé, on peut citer le chœur de l'église de Pont-Audemer, l'abbaye de Jumièges dont la nef date de 1040 à 1067. Nous avons aussi du même temps des ruines de donjons rectangulaires ou carrés, munis de puissants contreforts. On peut citer notamment ceux de Falaise, d'Arques et de Domfront.

A la Normandie de cette époque se rattachent aussi quelques-uns des plus vieux monuments de notre littérature. Le poème sur la vie de saint Alexis, un des plus anciens textes de la langue d'oïl que nous possédions, est attribué à un chanoine de Rouen,

Thomas, né à Vernon, qui l'aurait composé entre 1040 et 1050. D'autre part la Chanson de Roland, telle que nous l'avons, est un peu postérieure à celle que chantait Taillefer à la bataille d'Hastings. On ne peut affirmer qu'elle soit normande, mais tout le donne à supposer. Elle semble dater de la fin du xi[e] siècle, vers 1080, et un manuscrit l'attribue à Turold ou Touroude, un nom encore répandu en Basse-Normandie.

Quant à la « tapisserie de Bayeux », c'est une broderie en couleur sur toile, avec inscriptions en latin, qui déroule, sur 70 mètres de long et 50 centimètres de large, 79 scènes de la conquête de l'Angleterre. Il est plus que douteux qu'elle soit l'œuvre de la reine Mathilde et de ses femmes, mais on admet communément qu'elle est bien du xi[e] siècle et qu'elle est contemporaine de l'événement qu'elle représente. Il semble qu'elle fut faite en Angleterre, pour le compte ou à l'intention de l'évêque de Bayeux, Eudes, frère du Conquérant, en vue d'orner sa cathédrale. C'est la plus ancienne œuvre d'art de ce genre que nous ayons, et elle a un intérêt historique unique au monde.

IX

LES FILS DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Robert Courte-Heuse. — Les Normands à la première Croisade. — Henri Beauclerc et Louis le Gros. — Fin de la dynastie normande.

Ce n'est pas sans raison que Guillaume le Conquérant se défiait des talents de son fils aîné. Il ne lui avait laissé que la Normandie, et c'était déjà trop. *Robert Courte-Heuse* avait pourtant certaines qualités. Il avait la bravoure et le désintéressement d'un chevalier de chanson de geste, bien qu'il n'eût pas l'extérieur d'un héros de roman. Il était incapable de rancune et de perfidie, ce qui le faisait passer à cette époque de violence et de crimes pour un caractère faible et inconsistant. Il ne manquait ni d'intelligence ni de facilité de parole, mais tout cela était gâté et annulé par une absence totale de dignité dans sa vie privée. C'était une sorte de bohème. Il fut toujours la proie de son entourage, et son entourage des deux sexes était déplorable. Il ne savait rien refuser à des gens qui ne se gênaient pas pour tout demander, et il vécut dans le dénuement alors que la Normandie était le plus riche Etat féodal de France. Les gens de rien

dont il faisait sa société allaient jusqu'à lui voler ses habits.

Il en arriva vite aux pires expédients. Il fut réduit à faire argent de tout, à vendre ses domaines, à aliéner ses droits. On vit l'anarchie refleurir de toutes parts. Les seigneurs de sac et de corde, comme les féroces Talvas de Bellême qui tyrannisaient le pays de Domfront depuis un siècle, reprirent le cours de leurs exploits. La Normandie, qui n'avait pas été fâchée tout d'abord d'être séparée de l'Angleterre, en vint à regretter d'être indépendante à ce prix-là. D'ailleurs Robert prit part à la première croisade et son absence acheva de ruiner son autorité.

Le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, paraissait tout désigné pour saisir la couronne ducale prête à tomber de la tête de son aîné. Déjà il s'était fait céder les comtés d'Aumale et d'Eu, et, pendant la première croisade, il avait gouverné la Normandie que Robert lui avait remise en gage pour une somme d'argent. Mais Guillaume le Roux avait eu la main lourde, il s'était fait détester de tout le monde, il avait eu des démêlés avec le célèbre abbé du Bec, saint Anselme. Au surplus, il mourut d'un accident de chasse en 1100, ce qui ouvrait une nouvelle succession.

Aux termes d'un accord conclu entre Guillaume le Roux et Robert Courte-Heuse au début de leur règne, celui des deux qui survivrait devait hériter de l'autre. Mais Robert n'était pas encore revenu de la croisade ; il s'attarda en Italie, où il se maria, et c'est le troisième et dernier fils du Conquérant, *Henri Beauclerc*, qui profitera des circonstances

pour mettre la main finalement sur tout l'héritage de son père, dont il n'avait rien recueilli au début. Il était d'ailleurs très supérieur à ses deux frères comme homme, comme politique et comme souverain. Il était plus instruit et curieux de choses littéraires que les princes de son temps, d'où le surnom de Beau Clerc (savant), qui lui fut donné. Suger, ministre de Louis le Gros, qui n'avait pas de raisons pour flatter l'adversaire de son maître, dit de lui : « Héros illustre dans la paix comme dans la guerre, génie admirable dont la gloire remplit l'univers presque entier. » Il n'en fallait pas tant pour triompher de Robert Courte-Heuse.

Henri commença par se faire reconnaître roi d'Angleterre, puis il s'empara progressivement de la Normandie. En peu de temps, Robert se vit réduit aux seules villes de Caen, Bayeux, Falaise et Rouen. Et comme il pressurait les bourgeois de ses dernières places, n'ayant plus qu'eux dont il pût tirer quelque chose, ils finirent par lui fermer les portes au nez. C'était le moment de lui donner le coup suprême. Le roi de France aurait pu être tenté d'intervenir en faveur du duc de Normandie, ne fût-ce que pour mettre un frein à l'ambition inquiétante du roi d'Angleterre, mais le roi de France à cette époque, c'était Philippe Ier, vieux et impotent; son fils Louis le Gros, qui gouvernait à sa place depuis quelques années, était engagé dans des luttes pénibles contre ses vassaux des environs de Paris. Il laissa faire.

Robert Courte-Heuse, à peu près abandonné de tous, fut battu et pris par son frère à Tinchebray (28 sept. 1106), près de la source du Noireau, entre

Vire et Flers. Il fut emmené en Angleterre et y demeura en captivité au château de Cardiff, dans le pays de Galles, jusqu'à sa mort, durant vingt-huit ans. On prétendit qu'il était enchaîné dans un noir cachot, les yeux crevés, mais son frère, interrogé sur ce fait par le pape, se justifia : « Je l'ai, dit-il, logé dans un de mes châteaux ; je lui ai fourni en abondance la nourriture, d'autres douceurs... » La Fontaine aurait traduit : « bon souper, bon gîte, et le reste ». On dit qu'il employa ses loisirs forcés à apprendre la langue du pays où il était confiné, et on lui attribue une élégie galloise sur un chêne qu'il avait sous les yeux.

Robert Courte-Heuse n'a jamais su tenir la place qui lui appartenait. Si les Normands jouent un grand rôle à la première croisade, ce n'est pas grâce à lui. Malgré sa bravoure personnelle, il fait petite figure à côté des chefs normands des Deux-Siciles, Bohémond et Tancrède. C'est Bohémond qui, dans les moments critiques, commande en chef. Il a le coup d'œil militaire, la décision prompte, la langue déliée. Il fait l'admiration d'Anne Comnène, parce qu'il est le plus bel homme de l'armée, et le désespoir de son père, l'empereur grec Alexis, parce qu'aucune embûche ne le prend au dépourvu. C'est un type à part parmi les croisés, homme de peu de foi dans tous les sens du mot. Quant à son cousin Tancrède, c'est un compagnon fort peu commode, querelleur, encombrant, qui a mauvaise tête sans avoir très bon cœur, et qui n'a peur de rien ni de personne.

C'est à Bohémond qu'est due la victoire de Dorylée, qui permit aux croisés de forcer l'entrée des

plateaux de l'Asie Mineure. Il avait appuyé le camp à un marais pour éviter toute surprise, choisi pour champ de bataille une plaine où les chevaliers pourraient se mouvoir librement, interdit les combats particuliers qui faisaient si souvent dégénérer les rencontres d'alors en une mêlée chaotique. C'est à lui de même que fut due la prise d'Antioche, dont le siège avait failli se terminer par une catastrophe. Mais il avait travaillé pour lui. Il garda la ville où sa descendance devait régner près de deux siècles, et n'alla pas plus loin. Il laissa à d'autres le soin de prendre le tombeau du Christ, but suprême de l'expédition. Robert Courte-Heuse avait été moins pratique. Il avait refusé le royaume de Jérusalem. Il n'avait rien gagné en Orient et avait perdu son duché. Le plus normand des deux avait été assurément celui qui ne l'était qu'à moitié.

Henri Beauclerc n'est pas, comme son aîné, un esprit chimérique et désordonné. Il eut vite fait, après avoir dépouillé son frère, de rendre à la Normandie la paix intérieure. Les seigneurs durent reprendre l'habitude de l'obéissance. Du reste, en Normandie comme ailleurs, la croisade avait entraîné au loin beaucoup des plus turbulents et il n'en revint qu'un petit nombre. On ne regretta pas les autres.

L'administration ferme et vigilante du nouveau souverain ne pouvait plaire aux barons habitués à ne faire que leur volonté. Sous prétexte de protester contre la réunion de la Normandie à l'Angleterre, qui choquait le sentiment populaire, ils soutinrent les droits de Guillaume Cliton, fils de Robert

Courte-Heuse, auquel Louis le Gros avait donné asile. Pendant vingt ans, tous les mécontents, tous les jaloux, se servent de ce prétendant comme d'une arme contre son oncle. Louis le Gros lui-même qui comprit, mais un peu tard, la faute qu'il avait commise en laissant écraser Robert Courte-Heuse, fut la cheville ouvrière de toutes les coalitions contre son trop puissant voisin et vassal.

La partie n'était pas égale. Le vassal était plus fort que le suzerain, bien que sa qualité de vassal fût pour lui une gêne. Henri Beauclerc était l'égal du roi de France en tant que roi d'Angleterre, mais il lui devait hommage comme duc de Normandie, et il était délicat pour lui de donner en spectacle à ses propres vassaux la rébellion d'un vassal contre son suzerain. Une première prise d'armes aboutit à un accord signé à Gisors par lequel Louis le Gros reconnaissait à Henri Beauclerc la suzeraineté sur le Maine et la Bretagne (1113). C'était un grave échec pour le roi de France.

Il essaya de prendre sa revanche quelques années plus tard sans plus de succès. Il se lança témérairement avec une poignée d'hommes en plein Vexin. Henri, qui avait réuni en secret une armée considérable, le rejoignit dans la plaine de Brémule (entre Ecouis et Fleury-sur-Andelle). Quelques hommes sages, comme Bouchard de Montmorency, déconseillaient la bataille, mais Louis le Gros, qu'on appelle aussi Louis le Batailleur, préféra suivre les avis de ceux qui pensaient comme lui. Il se jeta sur les Anglais à corps perdu. Il fut battu complètement, ce qui ne veut pas dire qu'il perdit grand monde. Il n'y eut que trois morts, car, dans ces

batailles féodales, entre chevaliers on ne se tuait guère. On préférait piller et ravager le « plat pays », c'est-à-dire la campagne. Louis le Gros avait, dit-on, été serré de près. « Le roi est pris », criait déjà un homme d'armes qui avait saisi la bride de son cheval. « Ne sais-tu pas, répliqua Louis le Gros, en l'assommant d'un coup de masse d'armes, qu'au jeu d'échecs on ne prend jamais le roi. » Quoi qu'il en soit, Louis le Gros s'enfuit jusqu'aux Andelys, ayant perdu sa bannière et son cheval de bataille (20 août 1119), et ayant failli se perdre lui-même dans les bois.

Un concile qui s'ouvrit peu après à Reims, sous la présidence du pape, facilita la paix. Louis, qui était en bons termes avec l'Eglise, se présenta au concile et prononça en personne un vif réquisitoire contre le roi d'Angleterre. Orderic Vital, historien anglo-normand, moine de Saint-Evroul (près d'Argentan), qui assistait à cette scène, constate que Louis le Gros était « un homme de belle stature, corpulent, pâle, et qui parlait bien ». L'assemblée l'acclama et ne laissa même pas l'archevêque de Rouen placer un mot pour disculper le roi d'Angleterre. Mais le pape ne voulut pas se compromettre. Il entra en négociations avec Henri Beauclerc et ils eurent une entrevue à Gisors. Le pape accueillit d'une oreille favorable les explications du roi d'Angleterre, et évita de se prononcer entre les deux adversaires. On alla jusqu'à prétendre qu'il s'était laissé gagner.

Louis le Gros comprit qu'il fallait traiter. Il n'obtint qu'une vaine satisfaction d'amour-propre : le fils aîné et héritier présomptif d'Henri Beauclerc

lui prêta hommage pour le duché de Normandie.

Quelques mois plus tard, Henri Beauclerc était frappé d'une catastrophe qui est restée célèbre : c'est le naufrage de la *Blanche Nef*. Il revenait en Angleterre avec sa famille et devait s'embarquer à Barfleur. Au moment du départ, le patron d'un bateau appelé la *Blanche Nef* réclama l'honneur de transporter le roi, rappelant que son propre père avait piloté le navire sur lequel Guillaume le Conquérant avait passé la Manche avant la bataille d'Hastings. Le roi ne voulant pas revenir sur le choix qu'il avait déjà fait, et ne voulant pas d'autre part désobliger ce brave homme, lui confia ses deux fils, sa fille et leur suite. Le temps était calme, et le roi qui partit le premier arriva sans encombre en Angleterre. Mais les jeunes princes, qui étaient en gaieté, avaient fait distribuer du vin à l'équipage. Les matelots voulurent rattraper le vaisseau du roi. Ils firent force de rames, longeant au clair de lune les rochers de la côte. Le navire mal dirigé donna sur un écueil, près de l'endroit où se dresse aujourd'hui le phare de Gatteville. En une minute il coula à pic. Du vaisseau du roi on entendit un grand cri, mais sans en soupçonner la cause. Tout l'équipage avec les passagers fut englouti : il y eut 300 victimes. Deux hommes seulement se raccrochèrent à la grande vergue, qui resta flottante sur l'eau. Le patron, dégrisé, reparut à la surface : « Qu'est devenu le fils du roi? » demanda-t-il. Apprenant que personne n'était sauvé, il se laissa couler volontairement. Des deux survivants, glacés par une nuit de décembre, un seul réchappa, un boucher de Rouen, nommé Bérold ou Béroud, que son justau-

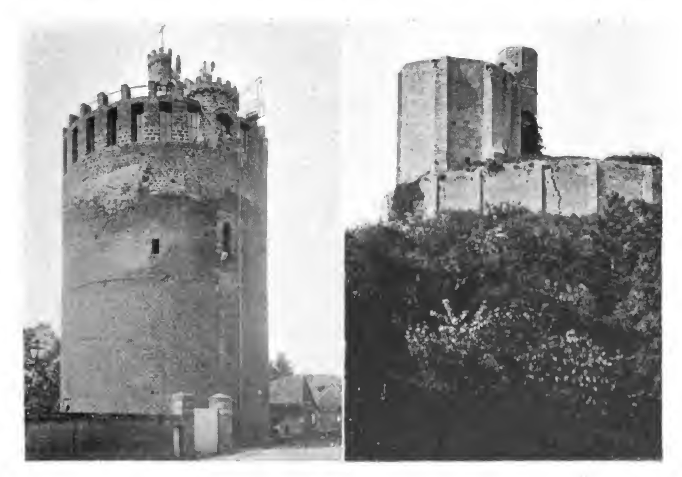
corps en peau de mouton préserva relativement du froid. C'est par lui qu'on connut les détails de l'événement.

Le roi Henri resta dès lors très abattu : on ne le vit plus jamais sourire. Sa femme, qui descendait des anciens rois saxons et qu'il avait épousée au début de son règne pour se concilier les bonnes grâces de la race vaincue, était morte. Elle s'appelait Edith, mais les Normands l'avaient appelée Mathilde, nom plus familier à leurs oreilles. De ce mariage il ne restait qu'une fille, appelée également Mathilde, et qui, dès l'âge de neuf ans, avait été mariée à l'empereur d'Allemagne Henri V : on l'appelait l'*emperesse* (l'impératrice). Henri Beauclerc se remaria mais n'eut pas d'enfant.

L'occasion parut bonne à Louis le Gros pour rentrer en campagne. Une partie importante de la féodalité normande et presque tous les chevaliers du Vexin se prononcèrent en faveur de Guillaume Cliton, mais les Anglais n'en voulaient pas. Le roi d'Angleterre retrouva du reste son activité. Il forma une ligue contre Louis le Gros, dans laquelle entra son gendre l'empereur Henri V. Puis, celui-ci étant mort (1125), il maria sa fille en secondes noces à l'héritier du comté d'Anjou, le jeune Geoffroy le Bel, plus connu sous le nom de Geoffroy Plantagenet à cause de la fleur de genêt qu'il aimait à porter à son chapeau. Mathilde avait été reconnue comme héritière de la Normandie et de l'Angleterre dans une grande assemblée de seigneurs tenue à Windsor.

Les chances de Guillaume Cliton tombaient à rien. Louis le Gros essaya de lui faire avoir le comté





Le château de Caen. — Le donjon de Domfront. — La Tour grise à Verneuil.
Le donjon de Gisors. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)

Pl. VI.

de Flandre, mais n'y réussit pas davantage. L'éternel prétendant finit par trouver la mort dans cette aventure (1128) et Louis le Gros se trouva désormais privé d'un moyen d'action commode, sinon très efficace. Le roi d'Angleterre et le roi de France moururent presque en même temps, Henri Beauclerc en 1135 et Louis le Gros en 1137, mais l'antagonisme entre les deux dynasties leur survécut, car ce n'était pas une question de personnes. Henri, bien que né et élevé en Angleterre et moins purement normand en apparence que ses prédécesseurs, a laissé beaucoup de traces de sa présence en Normandie. C'est lui, notamment, qui fonda Verneuil, et qui termina le château de Caen ainsi que beaucoup d'autres édifices commencés par son père Guillaume le Conquérant.

X

LES PLANTAGENETS

La succession d'Henri Beauclerc. — Les deux mariages et les deux maris d'Éléonore d'Aquitaine. — Louis le Jeune et Henri Plantagenet. — Une famille de révoltés.

Henri Beauclerc en mourant (1135) croyait avoir tranché toutes les difficultés concernant sa succession. Du mariage de sa fille, l'*emperesse* Mathilde, avec Geoffroy Plantagenet était né un fils qui s'appelle Henri comme son grand-père et qu'une assemblée de seigneurs avait reconnu comme héritier après sa mère, de sorte que la succession paraissait réglée pour deux générations. Néanmoins, quand Henri Beauclerc mourut, son neveu, Etienne de Blois, se fit proclamer et sacrer roi d'Angleterre avec l'approbation du pape. Mathilde essaya de défendre son droit et il en résulta une longue guerre intestine avec alternatives de succès et de revers. Geoffroy en profita pour mettre la main sur la Normandie qu'Etienne de Blois ne put songer à lui disputer. Pour consacrer sa conquête, il reçut solennellement la couronne ducale en la cathédrale de Rouen (19 janvier 1144). Peu après il la transmit, du consentement des Normands, à son fils *Henri Plantagenet* (1148). Lui-même mourut

(1151) laissant à son jeune héritier l'Anjou, le Maine et la Touraine. Ainsi s'échafaudait la puissance de cette famille des Plantagenets, qui allait mettre en mortel péril, durant un demi-siècle, celle du roi de France.

Un mariage allait achever de rendre la lutte inégale et en même temps inévitable entre les deux dynasties. Louis le Gros, quelques jours avant sa mort, avait cru faire un coup de maître en négociant le mariage de son fils Louis le Jeune avec l'héritière du duché d'Aquitaine, Eléonore ou Aliénor (1137). Malheureusement les deux époux n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Louis le Jeune était très pieux et finit par tomber dans une monacale dévotion. La reine, belle, lettrée, coquette et altière, ne ménageait ni ses scrupules ni sa jalousie. Ils se brouillèrent complètement au cours de la deuxième croisade que Louis le Jeune avait entreprise contre l'avis de son fidèle conseiller, l'abbé Suger. L'expédition (1147-1149) fut malheureuse, et Louis le Jeune y perdit le prestige que le souvenir de son père lui avait d'abord assuré. Lui-même, au début de son règne, n'avait pas été inhabile. Il avait même trouvé moyen de se faire céder Gisors et plusieurs places du Vexin au moment où Geoffroy Plantagenet s'emparait de la Normandie pour son fils. Mais désormais il ne fera plus guère que des fautes.

La première et la plus grave fut son divorce. Suger s'y était opposé de toutes ses forces, mais ce sage conseiller mourut en janvier 1151 et Louis le Jeune fut libre de suivre son désir. Le prétexte invoqué fut, comme toujours en pareil cas, une parenté.



La parenté était lointaine, même pour l'époque, et le mariage datait de quinze ans. Personne ne s'y trompa. Un concile réuni à Beaugency prononça néanmoins le divorce (mars 1152). Saint Bernard, le véritable chef de l'Eglise à ce moment, garda le silence, et le pape ferma les yeux. De ce mariage étaient nées deux filles mais aucun héritier mâle, ce qui fit aussi qu'on n'y regarda pas de trop près.

Ce qui était fâcheux, c'est qu'Eléonore, devenue libre à l'âge de vingt-neuf ans, n'allait pas manquer de prétendants. Le comte de Blois essaya de l'épouser de force au passage, le frère cadet d'Henri Plantagenet tenta de l'enlever. Elle n'eut pas même le temps d'aller de Beaugency à Bordeaux. A Poitiers, elle accorda sa main à Henri Plantagenet, déjà duc de Normandie, comte d'Anjou et de Touraine, prétendant à la couronne d'Angleterre. Son second mariage eut lieu six semaines après la rupture du premier. Elle apportait à son mari le duché d'Aquitaine et le comté de Poitou, c'est-à-dire tout le littoral de la Loire aux Pyrénées. Avec ce qu'il avait déjà, il était plus puissant, en France même, que le roi son suzerain.

Louis le Jeune avait essayé vainement de s'opposer à ce mariage. Il essaya ensuite d'en contester la validité, un vassal n'ayant pas le droit de se marier sans le consentement de son suzerain. Mais il ne s'agissait pas d'un vassal ordinaire. Il fallut en venir aux armes. Louis le Jeune forma une ligue où entrèrent tous ceux à qui la prépondérance des Plantagenets portait ombrage, y compris le propre

frère d'Henri Plantagenet, candidat malheureux à la main d'Eléonore, et Etienne de Blois, qui était toujours en lutte avec Mathilde et son fils. Cette ligue aurait pu écraser dans l'œuf la puissance des Plantagenets, mais Louis le Jeune se montra d'une mollesse désespérante. Tout son effort en deux ans se borna à prendre Vernon.

Pendant ce temps, Henri Plantagenet battait les autres coalisés, et concluait avec Etienne de Blois, qui avait perdu son fils unique, un traité par lequel il devait lui succéder (1153). Louis VII n'avait plus rien de mieux à faire que de signer la paix. Il restitua Vernon et se contenta de recevoir l'hommage de son rival pour le duché d'Aquitaine et le comté de Poitou. La même année (1154), Etienne de Blois mourut et Henri Plantagenet fut couronné roi d'Angleterre à Westminster. A vingt et un ans, il se trouvait le plus puissant prince de la chrétienté.

Henri II était à l'âge où tout réussit. Eléonore lui donna en six ans quatre fils et une fille, de sorte que l'avenir de la dynastie était assuré. Il déploya beaucoup d'activité et de volonté pour rétablir dans son royaume l'ordre et la prospérité que tant d'années de guerre civile avaient anéantis. Il débarrassa l'île des routiers qui y pullulaient, soumit les hauts barons qui se croyaient au-dessus des lois et rasa leurs forteresses. Mais le continent l'attirait davantage. Il restera toujours un angevin, préférant les bords de la Loire et de la Seine à ceux de la Tamise.

Louis le Jeune voyait le danger sans rien trouver d'efficace pour le conjurer. Au moment où son rival se faisait couronner roi d'Angleterre, il était en pèle-

rinage à Saint-Jacques de Compostelle. Il se crut très avisé en traitant avec Henri II au lieu de le combattre. Les deux rois eurent une entrevue près de Gisors (1158) et signèrent un accord matrimonial. Louis VII s'était remarié : il fut décidé qu'une fille née de ce second mariage épouserait le fils aîné d'Henri II. Le fiancé avait trois ans, la fiancée six mois. Louis donnait comme dot à ce bébé les forteresses de Gisors, de Neaufles et le Vexin, qu'il avait acquis au commencement de son règne. La Normandie redevenait complète. En attendant le mariage, ce territoire devait rester sous la garde des Templiers.

Henri II vint à Paris, où il fut reçu comme le meilleur des amis et emmena la petite princesse qui allait devenir entre ses mains un véritable otage. Comme satisfaction, Louis le Jeune se contenta de faire un pèlerinage au Mont Saint-Michel. Henri l'accompagna et le reconduisit jusqu'à Rouen où les deux rois se séparèrent après avoir échangé force prévenances et cadeaux.

Cette réconciliation dura peu. Henri II éleva des prétentions sur le comté de Toulouse à titre de duc d'Aquitaine. Louis le Jeune avait agi de même alors qu'il était le mari d'Eléonore, mais les rôles étaient renversés, et de plus le comte de Toulouse avait épousé sa sœur. Louis le Jeune accourut au secours de son beau-frère et se jeta dans la place même de Toulouse. Le roi d'Angleterre, probablement par scrupule de vassal, abandonna le siège, mais se rattrapa d'un autre côté. Il fit célébrer le mariage convenu entre la fille de Louis le Jeune et son propre fils. Les deux époux avaient neuf ans à eux deux.

Louis le Jeune dut accepter le fait accompli et Henri prit possession de Gisors et du Vexin normand, dot de la mariée.

On pouvait croire à cette date le triomphe du Plantagenet définitif. Mais l'homme privé fut moins heureux que l'homme public. C'est dans sa famille qu'il trouvera les pires obstacles. Eléonore se lasse de ses infidélités et soulèvera les fils contre leur père. D'autre part, ce prince lettré, qui parlait également bien le latin et le français, n'a jamais su un mot d'anglais, ce qui fait qu'il resta toujours un étranger aux yeux de ses sujets anglo-saxons. Ce qui est plus grave pour lui, c'est qu'il entre en lutte avec l'Église. Ses démêlés avec Thomas Becket, un ancien favori dont il avait fait un archevêque de Cantorbéry, vont le paralyser et sauver Louis le Jeune, qui eut au moins l'habileté de les exploiter.

Henri II avait voulu par les « statuts de Clarendon » mettre l'Eglise dans les mains du roi. Les membres du clergé perdaient le privilège d'être jugés par leurs propres tribunaux, les évêques étaient soumis aux mêmes obligations que les seigneurs laïques; le droit d'excommunication était subordonné au consentement du roi, les terres d'Eglise étaient assujetties à l'impôt royal. Thomas Becket protesta au nom de l'Eglise anglaise dont il était le primat et se réfugia en France (1164). Il se retira d'abord dans l'abbaye de Pontigny (Yonne), mais comme l'ordre de Cîteaux, dont dépendait cette abbaye, avait des maisons en Angleterre, les moines, craignant des représailles, prièrent cet hôte compromettant de quitter la place. Louis le Jeune lui

donna l'hospitalité dans sa bonne ville de Sens.

Une guerre en résulta, fort monotone et peu décisive. Louis le Jeune est toujours aussi incertain et Henri Plantagenet n'est plus libre de ses mouvements. Cependant c'est encore ce dernier qui gagne la partie. D'abord il trouva moyen de s'emparer de la Bretagne. Son frère cadet, Geoffroy, étant devenu comte de Nantes et étant mort sans enfants, Henri II s'empara de son héritage. Le comte de Bretagne, Conan, dut y consentir et même signer un accord par lequel sa fille devait épouser le plus jeune fils d'Henri II, qui s'appelait aussi Geoffroy. C'était la perspective de l'annexion de toute la Bretagne par les Plantagenets. Louis le Jeune essaya d'amener le pape à empêcher cette union sous prétexte de parenté entre les conjoints, mais le pape s'abstint d'intervenir, et Henri II, suivant sa tactique, brusqua le mariage, qui eut lieu en 1166 : les deux époux avaient huit et cinq ans. Peu de temps après Conan, devenu impopulaire, abdiqua, et Henri se trouva maître de toute la péninsule bretonne. Il possédait à ce moment quarante-sept de nos départements actuels.

A côté d'un pareil succès, les pillages réciproques des deux rois sur la frontière de l'Epte avaient peu d'intérêt. Quant à l'affaire Thomas Becket, elle traînait en longueur. Le pape ménageait le roi d'Angleterre et Louis le Jeune tâchait honnêtement de raccommoder les deux adversaires. Plusieurs entrevues eurent lieu par sa médiation et en sa présence, sans résultat. A la fin le roi et le primat firent mine de se réconcilier et Thomas Becket rentra en Angleterre (1170). Quelques mois plus tard, la querelle



Le château d'Arques. — Le château de Falaise. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)
Pl. VII.

était plus aiguë que jamais et Thomas Becket était assassiné, au pied de l'autel, par quatre chevaliers normands de la cour du roi. On accusa naturellement Henri II de ce crime. En réalité, il avait laissé échapper quelques paroles au moins imprudentes : « Personne ne me vengera donc de ce clerc ? » Quant aux meurtriers, leur mission officielle était de forcer l'archevêque à comparaître devant les juges royaux.

Ce meurtre fut une catastrophe pour Henri Plantagenet. Thomas Becket fut canonisé, toute l'Europe s'indigna contre le roi d'Angleterre. Il dut s'humilier, renoncer aux « statuts de Clarendon », faire amende honorable et recevoir le fouet en public sur le tombeau du « martyr ».

A ce prix il était réconcilié avec la papauté, mais c'est le moment où vont commencer les révoltes de ses fils. Elles étaient favorisées par le désir d'autonomie des diverses provinces qui constituaient son immense domaine, désir auquel il chercha à donner des satisfactions illusoires. Son fils aîné était Henri le Jeune que les historiens modernes surnomment Court-Mantel, par confusion avec son père qui avait, lors de son premier voyage en Angleterre, surpris les gens du pays par son manteau court à la mode continentale, alors qu'on portait le manteau long à la cour de Londres. Il lui avait fait prêter hommage au roi de France pour la Normandie et l'Anjou, ce qui semblait indiquer qu'il avait l'intention de lui laisser à sa majorité ces deux provinces. Peu après, durant sa lutte contre Thomas Becket, il l'avait même fait couronner roi d'Angleterre par l'archevêque d'York (1170).

A son second fils, Richard, le futur Richard Cœur de Lion, il avait de même fait prêter hommage pour le duché d'Aquitaine. Nous savons que le troisième, Geoffroy, avait épousé l'héritière de la Bretagne. Seul, le dernier n'avait rien reçu : c'est pourquoi on l'appelait Jean sans Terre. Etant donnée la jeunesse de ces différents princes, on ne s'était pas étonné tout d'abord de voir que leur père continuait à administrer seul et sans passer par leur intermédiaire les provinces qui leur étaient destinées. Mais il ne paraissait pas pressé de les mettre en possession. Ils se montrèrent plus pressés que lui.

C'est ce qui amena une nouvelle prise d'armes (1173). Les trois fils aînés et leur mère sont d'accord. Les trois fils se réfugient à la cour de Louis le Jeune. Eléonore, qui cherchait à en faire autant, fut surprise sous costume masculin et jetée en prison par son mari. Les fugitifs furent naturellement bien accueillis. L'aîné était du reste le gendre de Louis le Jeune, depuis son âge le plus tendre. Celui-ci le traita comme le roi légitime d'Angleterre, affectant de croire que son couronnement équivalait à une abdication de son père. Malheureusement Louis le Jeune est de plus en plus hésitant. Il se borne à assiéger Verneuil qu'il ne peut prendre (1173). L'année suivante, il échoue devant Rouen, et s'enfuit de nuit devant Henri II après avoir brûlé lui-même ses machines de siège.

Une fois de plus on procède à un replâtrage. Une première entrevue avait eu lieu sous un orme fameux, que huit hommes avaient peine à embrasser, situé dans une plaine entre Gisors et Trye-Château, à l'ombre épaisse duquel avaient cou-

tume de se rencontrer de temps immémorial les rois de France et les ducs de Normandie. Elle n'avait pas abouti, mais on s'entendit peu après. La paix fut signée à Montlouis, entre Tours et Amboise (30 sept. 1174). Les fils d'Henri II se réconcilièrent avec lui et durent se contenter de quelques châteaux. Les autres rebelles obtinrent leur pardon; seule Eléonore fut sacrifiée. Son second mari la laissa en prison et il est peu probable que le premier se soit donné beaucoup de peine pour l'en faire sortir.

Louis VII, vieilli et découragé, ne reprendra pas la lutte. Mais il avait eu enfin, d'un troisième mariage, un fils qui dès l'enfance promettait d'être un autre homme que son père. C'est Philippe surnommé Auguste parce qu'il était né dans le mois du même nom (août). A peine âgé de dix ans, comme on admirait devant lui le château de Gisors, où Henri II avait fait des travaux formidables dont les ruines sont encore parmi les plus belles de la Normandie et de la France : « Vous voilà en admiration devant cet amas de pierres, s'écria l'enfant. Je voudrais que ces moellons fussent en argent, en or, ou en diamant. » Et comme on s'étonnait, il s'expliqua : « Plus ce château sera précieux, plus j'aurai de plaisir à le posséder, quand il sera tombé entre mes mains. »

Louis le Jeune, atteint de paralysie, fit sacrer son fils un an avant sa mort. Henri le Jeune représenta son père à cette cérémonie comme duc de Normandie. Philippe Auguste, qui n'avait encore que quatorze ans, entendait régner réellement. Il épouse la nièce du comte de Flandre malgré sa mère dont

il confisque même le douaire. Henri II fut sollicité d'intervenir en faveur de la reine-mère qui s'était réfugiée en Normandie, mais il n'essaya pas de profiter de l'occasion. Il fit au contraire alliance avec son jeune suzerain et la paix était complète à la mort de Louis le Jeune (sept. 1180).

XI

PREMIÈRE ANNEXION DE LA NORMANDIE

Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. — La fin d'Henri Plantagenet. — A la troisième Croisade. — Jean sans Terre. — Confiscation de la Normandie.

Philippe Auguste n'a jamais été un paladin ni un esprit chevaleresque. Il n'avait rien d'un héros d'épopée. C'est un homme pratique, ami des réalités, pour qui la guerre n'est pas un sport mais un moyen. Il préfère les intrigues diplomatiques aux coups d'épée. Ses premières années sont absorbées par des luttes ingrates et obscures contre ses grands vassaux. Heureusement pour lui, Henri II ne s'en mêle pas. Néanmoins, une fois débarrassé des autres, Philippe Auguste, qui ne se piquait pas de reconnaissance quand son intérêt était en jeu, crut l'occasion favorable pour abattre une puissance qui était pour la sienne une menace et une humiliation. Il profita de la mésintelligence qui continuait à régner entre le père et les fils.

Au cours d'une guerre de dévastations réciproques qui avait éclaté en Limousin entre le roi d'Angleterre et son fils aîné, celui-ci mourut subitement sans enfants. Philippe Auguste réclama aussitôt Gisors et le Vexin. dot de sa sœur, femme du

défunt. En même temps, il exigeait la célébration du mariage convenu entre une autre de ses sœurs et Richard Cœur de Lion. En dépit de nombreuses entrevues, les deux rois ne purent s'entendre. Philippe Auguste y comptait bien. Il avait attiré à sa cour le troisième fils d'Henri II, Geoffroy, comte de Bretagne, qui réclamait l'Anjou. Ce jeune prince mourut d'un accident de tournoi, d'autres disent d'un accès de fièvre, et Philippe Auguste afficha la plus vive douleur. Il aura un fils posthume, Arthur de Bretagne.

Henri II n'avait plus que deux fils, Richard Cœur de Lion, déjà en possession de l'Aquitaine, et Jean sans Terre. Il se défiait beaucoup du premier et aimait beaucoup le second. Il proposa à Philippe Auguste un accord par lequel Jean sans Terre épouserait la sœur de Philippe Auguste, promise naguère à Richard, et recevrait l'Aquitaine, le Poitou et l'Anjou, de manière que son frère aîné n'hériterait que du royaume d'Angleterre et de la Normandie. Philippe Auguste s'empressa de faire connaître ce projet à Richard Cœur de Lion, dont la colère ne connut plus de bornes, et qui devint le meilleur ami du roi de France. Ils ne se quittent plus, mangent au même plat, couchent dans le même lit.

Naturellement Philippe Auguste réclame plus que jamais Gisors et le Vexin, mais une diversion se produit. Le sultan Saladin venait de reprendre Jérusalem aux chrétiens et le pape faisait partout prêcher la troisième croisade. Le roi d'Angleterre et le roi de France se rencontrèrent sous le fameux orme de Gisors, se donnèrent le baiser de paix et prirent la

croix. Au fond, ils n'avaient ni l'un ni l'autre envie de partir. Le roi d'Angleterre frisait la soixantaine et sa santé de fer était usée par les excès de toute sorte. Il était en proie à des crises de rhumatisme qui le clouaient souvent au lit. Quant au roi de France, il n'était pas de ceux qui lâchent la proie pour l'ombre. Richard seul, grand coureur d'aventures de tout genre, ne demandait qu'à se mettre en route, mais une révolte opportune et peut-être provoquée par son père le retient en Aquitaine.

Philippe en profite pour rentrer en campagne et tout l'ouest de la France se trouve remis à feu et à sang. Les instances du pape, les scrupules de certains vassaux, obligent pourtant Philippe Auguste à feindre des dispositions pacifiques. Une nouvelle entrevue a lieu sous le grand orme de Gisors. Elle n'aboutit pas et Philippe Auguste, qui était resté au soleil pendant que le roi d'Angleterre accaparait l'ombre, s'en vengea sur l'arbre historique qu'il fit abattre. On se réunit de nouveau à Bonmoulins (Orne) sur les confins du Perche et de la Normandie. Richard somme son père de le reconnaître devant tous comme son légitime héritier. Henri II ayant cherché quelque échappatoire, son fils s'agenouille devant le roi de France, lui prête hommage pour toutes les possessions continentales des Plantagenets, et part avec lui.

La guerre recommença de plus belle, en dépit des efforts du pape et des menaces d'excommunication adressées à Philippe Auguste. Ce dernier, moins respectueux que son père à l'égard de l'Eglise, répondit au légat : « On voit bien que le seigneur cardinal a flairé les sterlings du roi d'An-

gleterre. » La guerre eut lieu surtout dans le Maine. Henri II était né au Mans et son père y était enterré. Il avait promis aux bourgeois de ne pas les abandonner et s'était enfermé avec eux. Assiégé par Philippe Auguste et Richard, il fit mettre le feu à un faubourg qui couvrait la place. Mais le vent ayant tourné, les flammes envahirent la cité; la ville fut forcée et Henri II put à grand'-peine s'échapper. Il fut tellement serré de près dans sa fuite par son propre fils qu'un de ses fidèles, Guillaume le Maréchal, ne voulant pas porter la main sur le fils du roi, dut lui tuer son cheval pour arrêter sa poursuite (juin 1189).

Henri au lieu de regagner la Normandie se porta sur la Loire. Philippe Auguste ne le laisse pas respirer. Tours est pris d'assaut. Le roi d'Angleterre, obligé de traiter, eut une entrevue, près d'Azai-le-Rideau, avec le triomphant roi de France. Epuisé de maladie, il dut se mettre au lit en attendant Philippe Auguste. Richard Cœur de Lion prétendit que cette maladie était une feinte. Le malheureux roi dut se présenter quand même au rendez-vous, si défait que Philippe Auguste lui offrit de s'asseoir. Finalement il accepte tout ce qu'on lui impose : hommage pour tous ses fiefs du continent, renonciation à la suzeraineté de l'Auvergne et contribution de guerre. En outre, tous les barons de ses Etats d'Angleterre comme de France prêteraient dès ce moment serment de fidélité à Richard comme héritier désigné de toutes les possessions de la couronne. Enfin les deux rois s'engageaient à partir pour la Terre Sainte à la mi-carême de l'année suivante.

Par une clause supplémentaire, ils avaient promis





Le château de Gisors. — Le château Gaillard. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)
Pl. VIII.

de se communiquer la liste des seigneurs qui les avaient trahis. Rentré à Azai, Henri II reçut celle qui le concernait. En tête figurait le nom de son fils préféré, Jean sans Terre. Ce fut pour lui le coup mortel. Il n'en voulut pas entendre davantage. Pendant trois jours, il fut incapable de rien comprendre ni de prononcer un mot intelligible. On le transporta alors à Chinon et il fit mettre son lit dans la chapelle devant l'autel. Il balbutia quelques mots de confession, communia, mais tout à coup « un caillot de sang lui sortit du nez et de la bouche ». Il était mort (6 juillet 1189).

Pendant que la valetaille mettait tout au pillage, quelques dévoués serviteurs rendirent au roi les derniers devoirs et portèrent son corps le lendemain à la célèbre abbaye de Fontevrault. Richard Cœur de Lion, averti, vint voir le cadavre de son père et ne manifesta aucune émotion. Il prit soin seulement que les obsèques fussent « dignes d'un prince aussi puissant ». La pierre tombale d'Henri II Plantagenet est encore à Fontevrault et son cercueil de pierre y a été récemment retrouvé, avec ceux des autres membres de sa famille.

Richard Cœur de Lion recueillit tout l'héritage paternel sans obstacle. Il fut couronné duc de Normandie à Rouen, le 20 juillet, et roi d'Angleterre à Londres, le 3 septembre. Il avait des qualités brillantes qui avaient manqué à son père. Il était déjà célèbre par ses talents de troubadour et d'homme de guerre. Il avait des colères effroyables mais n'était pas incapable de générosité. Il traita bien ceux qui avaient servi son père contre lui, et

beaucoup moins bien ceux qui l'avaient servi contre son père, disant « qu'il n'aimait pas les traîtres ». Pour excuser sa propre conduite et celle de ses frères, il disait par allusion à son ancêtre Robert le Diable : « du diable nous descendons et au diable nous retournerons ».

Pour l'instant tout est à la paix et à la croisade. Jean sans Terre est comblé de cadeaux, Richard et Philippe Auguste échangent force serments de fidélité et de bonne amitié. Ils se rencontrent pour le départ à Vézelay et descendent ensemble la vallée de la Saône et du Rhône. Cependant ils se séparent pour la traversée : Richard s'embarque à Marseille, Philippe à Gênes. Ils se retrouvent en Sicile où ils passent l'hiver (1190-1191). Leur entente ne résiste pas à cette cohabitation dans l'oisiveté. Richard se brouille d'ailleurs avec tout le monde; il veut traiter Messine en ville conquise et refuse décidément d'épouser la sœur de Philippe Auguste, Alix, dont le mariage traînait depuis si longtemps. Du reste il avait une excuse : la pauvre princesse avait été déshonorée par son futur beau-père, Henri Plantagenet, qui l'avait en garde. Du moins elle devait être rendue à son frère avec la ville de Gisors.

Malgré ce rapatriage, il fut décidé qu'on ne ferait pas voile ensemble. Il y avait des rixes entre soldats des deux armées; Richard lui-même avait été humilié dans son orgueil au cours d'une joute pour rire avec Guillaume de Barres, le plus vigoureux des chevaliers français. Le but de l'expédition était Saint-Jean-d'Acre, assiégé depuis deux ans par les chrétiens d'Orient. Philippe y arriva le premier. Richard ne débarqua que trois semaines

après : il s'était amusé et attardé à prendre Chypre au passage. Les chrétiens ne s'entendaient guère, ils étaient jaloux les uns des autres. Heureusement les assiégés, non secourus, capitulèrent (13 juillet 1191).

Philippe Auguste en profita pour revenir, se disant malade. Il avait hâte de recueillir une partie de l'héritage du comte de Flandre, mort durant le siège. En outre, il pensait bien profiter de l'éloignement du roi d'Angleterre pour lui jouer quelque mauvais tour, en dépit du serment par lequel il s'engagea une fois de plus à respecter et défendre ses domaines durant toute la durée de la croisade. Il rentra en France par l'Italie, répandant les bruits les plus injurieux contre Richard. Au passage, à Milan, il vit l'empereur d'Allemagne Henri VI, et s'entendit avec lui contre l'absent.

Il accusait Richard de pactiser avec Saladin, d'avoir tenté de l'empoisonner, de faire assassiner les gens qui lui déplaisaient par les Assassins du Vieux de la Montagne, chef légendaire d'une confrérie de musulmans fanatiques. Il affecta de se faire garder nuit et jour contre ce danger mystérieux. Durant ce temps, Richard accomplissait de brillants et stériles exploits. Au reste, le contingent français que Philippe lui avait laissé le secondait aussi mal que possible. Apprenant ce qui se passe et ce qui se dit en Europe, Richard conclut une trêve avec Saladin et se décide à revenir sans avoir repris ni même visité Jérusalem. Craignant d'être arrêté au passage, il essaya de traverser l'Europe incognito. Il débarqua au fond de l'Adriatique, d'un bateau de pirates, mais fut reconnu

et arrêté sur les terres du duc d'Autriche, qu'il avait gravement offensé en jetant sa bannière dans le fossé, à Saint-Jean-d'Acre.

L'empereur le réclama, sous prétexte qu'un duc n'avait pas qualité pour garder prisonnier un roi. Le duc d'Autriche le livra, après avoir stipulé qu'il aurait sa part de la rançon. Richard fut enfermé dans un des châteaux forts du Danube, puis en Alsace, et l'empereur informa de cette bonne nouvelle son allié, le roi de France. Philippe Auguste envoya une ambassade à l'empereur pour demander qu'on lui livrât son rival, promettant de payer une rançon plus forte que celle qu'on pourrait tirer de Richard lui-même pour sa mise en liberté. L'empereur n'osa pas tout de même aller jusque-là, mais il fit traîner plus d'un an les négociations et la fixation de la rançon.

Ce délai fut mis à profit par Philippe Auguste. Il traite avec Jean sans Terre qui s'engage à lui céder la Haute-Normandie, sauf Rouen, plus quelques forteresses de la frontière. La vieille Eléonore d'Aquitaine, mise à la tête d'un gouvernement intérimaire, déjoua ce calcul. Du reste l'Europe s'intéressait au brillant héros de la croisade. L'empereur se sentit obligé de le relâcher. Outre sa rançon, Richard dut se reconnaître vassal de l'empereur, en retour de quoi celui-ci lui donna l'investiture nominale du royaume d'Arles où l'autorité impériale était nulle. Philippe, prévenu par l'empereur, écrivit à Jean sans Terre : « Prenez garde à vous, le diable est déchaîné. »

Richard arriva en Angleterre au mois de mars 1194

et passa tout de suite en Normandie. Jean sans Terre, aussi lâche que perfide, lui livra Evreux après avoir massacré la garnison française qu'il y avait lui-même introduite. Un combat assez vif eut lieu entre Richard et Philippe à Fréteval, non loin de Vendôme (3 juillet 1194). Le roi de France y perdit ses bagages, son trésor, et ses archives. L'armée anglaise était meilleure, car elle comptait des bandes de routiers brabançons ou autres, aventuriers de sac et de corde, mais pliés à une discipline que les armées féodales n'acceptaient pas. Le roi de France en avait aussi, mais, étant moins riche, il en avait moins. Le principal routier de Richard était Mercadier, qui devint seigneur dans le Périgord. Le Mercadier de Philippe s'appelait Cadoc, et devint seigneur de Gaillon, d'où il surveillera le Château-Gaillard.

La médiation du pape et du clergé avait amené un accord vers la fin de 1195, mais la guerre recommence quelques mois plus tard. Richard avait profité de cette courte trêve pour bâtir aux Andelys la fameuse forteresse du Château-Gaillard, qui barrait aux Français la vallée de la Seine et la route de Rouen. « Qu'elle est belle ma fille d'un an! » disait-il volontiers. La position était très forte par elle-même, sur un promontoire isolé, dominant d'une centaine de mètres à pic la rivière. D'énormes fossés, taillés dans le roc, une triple enceinte avec des murs de cinq mètres de large, et un donjon de vingt mètres de tour en faisaient une forteresse imprenable.

La reprise des hostilités fut peu favorable au roi de France. L'évêque de Beauvais, Philippe de

Dreux, un de ses plus fermes partisans et un des plus belliqueux prélats de l'époque, fut pris et mis aux fers, à Rouen d'abord, puis à Chinon. Aucune démarche ne put obtenir sa mise à rançon du vivant de Richard. D'autre part plusieurs grands vassaux du roi de France firent défection. La guerre revêt un caractère sauvage. Richard ayant fait crever les yeux à plusieurs prisonniers, Philippe Auguste agit de même pour n'être pas en reste. Dans un combat livré à Courcelles, près de Gisors, Philippe Auguste est mis en déroute et pourchassé jusque dans Gisors. Pour comble de malheur, un pont de l'Epte s'étant rompu, il tomba à l'eau. Une vingtaine de ses compagnons se noyèrent et lui-même attribua son salut à un miracle. Richard, dans son bulletin de victoire, se vante de l'avoir fait boire à la rivière. Une centaine de chevaliers français furent pris et Philippe Auguste n'osa même se réfugier dans le château, craignant d'y être enfermé. On montre encore à Gisors l'endroit où Philippe Auguste subit cette mésaventure (28 sept. 1198). Quelques semaines plus tard, il subissait encore un échec près de Vernon.

Il comprit qu'il fallait traiter. Il provoqua l'intervention du pape, qui était alors Innocent III. Le légat, dont le zèle avait été stimulé à prix d'or, s'il faut en croire un chroniqueur bien informé, mais du parti anglais, — le biographe de Guillaume le Maréchal, — eut une conférence avec Richard entre le Goulet et Vernon. Il invoqua le péril musulman et obtint péniblement une trêve de cinq ans. Les deux anciens camarades de lit eurent une entrevue qui ne brilla pas par la confiance. Philippe resta

à cheval sur le bord de la Seine, et Richard dans une barque, à bonne distance. Philippe Auguste ne gardait de toute la Normandie que Gisors, son fils Louis devait épouser Blanche de Castille, nièce de Richard, et lui-même devait aider Otton de Brunswick, qui lui était hostile, à se mettre en possession de l'empire d'Allemagne (janvier 1199).

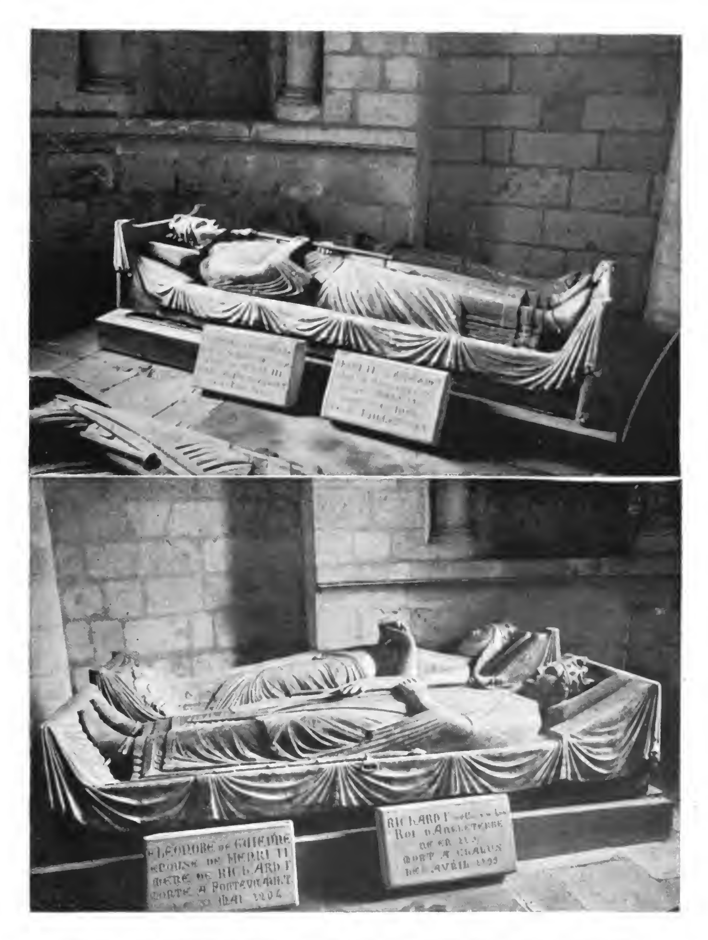
Ce traité était dur, mais la folie aventureuse de Richard allait ménager à Philippe Auguste une prompte revanche. Richard alla mettre le siège devant le château de Châlus, appartenant au vicomte de Limoges, qui refusait de lui livrer un trésor récemment découvert. Il fut grièvement blessé à l'épaule gauche d'un trait d'arbalète. Son lieutenant Mercadier emporta la place d'assaut et fit pendre tous les assiégés, sauf celui qui avait blessé le roi. Richard, se sentant frappé à mort, donna ordre qu'on remît en liberté ce pauvre diable avec une somme d'argent. Mais à peine eut-il rendu le dernier soupir que Mercadier fit écorcher vif et pendre ensuite ce malheureux. Ainsi périt en chef de bande, à quarante et un ans, ce prince en qui les qualités comme les défauts n'avaient rien d'ordinaire. Les troubadours, dont il avait cultivé la « gaie science », chantèrent ses louanges et il fut enterré à Fontevrault, aux pieds de son père, dont il avait empoisonné la vie et abrégé la vieillesse.

Jean sans Terre, le dernier des frères de Richard Cœur de Lion, lui succéda, mais son droit était douteux. En effet un de ses aînés, Geoffroy, avait laissé un fils, Arthur de Bretagne. D'après nos lois modernes, les titres d'Arthur à la succession eussent

été supérieurs à ceux de son oncle. A cette époque, les coutumes les plus opposées pouvaient être invoquées : c'est la force qui devait décider. Jean sans Terre ne manquait ni d'intelligence ni d'esprit, mais c'était un homme débauché, déloyal, cupide et lâche. Il se rendra impopulaire par sa lutte contre le clergé et la noblesse d'Angleterre. Son compétiteur n'est encore qu'un enfant dont les onze ans ne font peur à personne. Philippe Auguste va naturellement le soutenir. Il s'en sert contre Jean sans Terre comme il s'est servi naguère de Jean sans Terre contre Richard et de Richard contre Henri Plantagenet.

Il l'accompagne au Mans et à Tours, puis le ramène à Paris. Mais les guerres de cette époque sont rarement poussées à fond. Philippe Auguste, qui a de graves démêlés avec le pape à cause de son divorce avec Ingeburge, traite au Goulet (1200) et abandonne Arthur en échange du comté d'Evreux. Jean sans Terre vient même à Paris et est reçu avec magnificence. Jean sans Terre eut tort de s'y fier, car, peu de temps après, Philippe Auguste se réconciliait avec le pape, vu la mort d'Agnès de Méranie, qu'il avait épousée et gardée malgré toutes les excommunications. C'est le tour de Jean sans Terre d'avoir des embarras matrimoniaux. Il avait enlevé et épousé la fille du comte d'Angoulême, déjà fiancée à un Lusignan. Philippe, sévère pour autrui, lui reprocha sa conduite et reprit en main la cause d'Arthur de Bretagne.

Jean sans Terre, sommé de comparaître devant la cour du roi, ne s'y présenta pas et ne s'y fit pas représenter. La cour le déclara déchu de toutes ses terres



Tombeau de Henri II Plantagenet, et tombeau de Richard Cœur-de-Lion dans l'abbaye de Fontevrault.

Pl. IX.

du continent pour avoir manqué à ses devoirs de vassal. Les hostilités recommencent, mais pendant que Philippe envahit et occupe la Haute-Normandie, Arthur se fait battre et prendre sous les murs de Mirebeau, à l'entrée du Poitou. Son oncle l'enferma au château de Falaise. C'était un coup fâcheux pour Philippe Auguste; heureusement pour lui, les barons angevins et bretons, n'ayant pu obtenir la mise en liberté de leur jeune souverain, passèrent du côté du roi de France à qui revint partout l'avantage. Jean sans Terre recourut alors à un crime qui acheva de le perdre.

Il avait déjà songé à se débarrasser d'Arthur de Bretagne. Il avait voulu lui faire crever les yeux au château de Falaise, mais le gouverneur, apitoyé ou craignant de se compromettre, avait suspendu l'ordre d'exécution. Jean le fit alors transférer à Rouen, dans la grosse tour qui dominait la Seine, et personne ne le revit jamais. Il fut assassiné vers la fin de l'année 1203, mais on ne connaît ni la date ni les circonstances du crime. La tradition populaire veut que Jean sans Terre ait lui-même poignardé son neveu sur une barque et ait jeté son corps dans la Seine.

Le meurtre d'Arthur de Bretagne poussa les Bretons dans les bras du roi de France. Déjà l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, étaient dans les mêmes sentiments. La Normandie, jusque-là inébranlable dans sa fidélité aux Plantagenets, se montra chancelante. Il n'y a que la Guyenne qui restait hostile au roi de France, sans doute parce que la vieille reine Eléonore, encore vivante, symbolisait l'ancienne indépendance ducale, peut-être aussi

parce qu'un souverain éloigné comme l'était le roi d'Angleterre a des chances d'être moins gênant.

Jean sans Terre, cité à nouveau devant la cour des barons, qu'on commençait à appeler la Cour des Pairs, d'un nom emprunté aux romans sur Charlemagne, se garda de comparaître. Il se réfugia en Angleterre (déc. 1203). Il laissait la Normandie se débrouiller toute seule entre ses propres hésitations et l'attaque simultanée de toutes les populations voisines. La Cour des Pairs avait prononcé contre Jean sans Terre la peine de mort et la confiscation de toutes ses possessions. Il restait à donner à cet arrêt la consécration de la force.

Les Bretons, profitant de l'occasion pour se venger de toutes les humiliations que les ducs de Normandie leur avaient infligées, prirent les devants. Ils incendient le Mont Saint-Michel, saccagent Avranches et s'avancent jusqu'à Caen.

Philippe Auguste, pendant ce temps, avait réalisé un exploit réputé impossible. Il avait pris le Château-Gaillard. Ce fut un siège mémorable, un des grands événements militaires du siècle. Il fallut d'abord enlever les forts avancés, l'îlot fortifié et l'estacade qui barrait le fleuve, construire un pont de bateaux protégé par deux tours, s'emparer du Petit-Andely, dont les habitants se réfugièrent dans le Château-Gaillard lui-même. Ces préliminaires une fois terminés, il fallut s'attaquer à la forteresse. Elle était défendue par un vaillant chef, Robert de Lascy, et une garnison d'élite.

Philippe Auguste installa son camp sur la colline qui domine le Château-Gaillard et qui lui est rattachée par une sorte d'isthme coupé par un fossé.

Toutes communications de la forteresse avec l'extérieur furent ainsi interceptées, et la famine commença à s'y faire sentir. Le gouverneur mit dehors les bouches inutiles, cinq cents vieillards, femmes et enfants, que les Français refusèrent de laisser passer. Ces malheureux périrent presque tous de faim et de froid entre les lignes des assiégés et celles des assiégeants. Philippe Auguste laissa partir les derniers.

Pour en finir, on décida un assaut contre une des tours d'angle. Le fossé, creusé dans le roc, profond de huit mètres et large de dix, est comblé sous la protection de tours roulantes qui s'étaient avancées jusqu'au bord. Les fondations de la tour sont sapées, elle s'écroule. La première enceinte était forcée (fév. 1204). La seconde, tout aussi redoutable, fut escaladée par surprise. Un soldat parvint à s'introduire et à introduire ses compagnons par les latrines d'un bâtiment adossé au rempart. En vain les assiégés mettent le feu à ce bâtiment, l'incendie les contraint eux-mêmes à se réfugier dans la troisième enceinte, celle que dominait le donjon. Une brèche y fut également pratiquée et les assaillants y pénétrèrent avec tant d'impétuosité que les débris de la garnison n'eurent pas le temps de se réfugier dans le donjon. Ils furent tous massacrés avec leur chef (6 mars). Le siège avait duré huit mois.

C'était un succès décisif. L'armée royale rejoignit à Caen l'armée bretonne. Jean sans Terre ne bougea pas. Cette inertie décourage les dernières résistances. Les villes ne songent plus qu'à obtenir du roi confirmation de leurs privilèges, ou pour mieux dire des chartes qui réglaient leurs rapports avec

les ducs de Normandie. Philippe Auguste promet tout ce qu'on veut. Les routiers de Jean sans Terre passent au service de Philippe Auguste.

La ville de Rouen fit seule une résistance honorable. Elle avait reçu des ducs de magnifiques privilèges, dès le milieu du XIIe siècle, et son commerce avait lieu presque entièrement avec l'Angleterre, car la puissante corporation des « marchands de l'eau » ou armateurs parisiens lui fermait le bassin de la Seine. Après quarante jours de siège, les bourgeois demandèrent une trêve d'un mois, promettant de se rendre s'ils n'étaient pas secourus dans ce délai. Jean sans Terre, sans interrompre sa partie d'échecs, répondit à leurs envoyés qu'il ne pouvait rien faire pour eux. La vieille capitale normande ouvrit ses portes (24 juin 1204).

Ainsi, après trois siècles, la Normandie, moins les îles Normandes, revenait au roi de France. Elle y revenait sans répugnance, car la royauté anglaise était devenue à charge. Ce riche pays, ravagé par les guerres des Plantagenets et épuisé par les subsides trop répétés qu'on lui réclame pour les faire, n'arrivait même plus à se suffire. Philippe Auguste avait semé l'argent à pleines mains pour se concilier les personnages influents. Jean sans Terre n'avait pas osé se montrer parce qu'il avait des raisons de craindre toute espèce de défections et de trahisons. Au surplus, les Normands fixés en Angleterre commencent à se désintéresser du sort de leurs compatriotes restés dans la mère-patrie. Enfin, pour flatter l'amour-propre national des Normands, on prit soin de faire remarquer que la mère de Philippe Auguste descendait de Guillaume le Conquérant.

C'était une fort belle province et fort avancée à tous égards que Philippe Auguste venait d'acquérir. Elle venait de donner un des trouvères les plus célèbres du XIIe siècle, Wace, né à Jersey, élevé à Caen où il passa la plus grande partie de sa vie, protégé du roi Henri II. Son *Roman de Rou* (Rollon), paru vers 1170, raconte l'histoire des ducs de Normandie, en vers qui ne manquent pas de vigueur, par exemple dans les plaintes des paysans révoltés contre les seigneurs au début du règne du duc Richard II :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Tels membres avons comme ils ont,
Et aussi grand corps nous avons,
Et tout autant souffrir pouvons...

XII

LA NORMANDIE SE DÉTACHE DE L'ANGLETERRE

Consolidation de la conquête. — Dernières années de Philippe Auguste. — Saint Louis et Henri III. — Philippe le Bel et ses fils. — La Charte aux Normands.

Jean sans Terre qui n'avait pas su garder la Normandie n'était pas de taille à la reprendre. Du reste les Anglais se résignaient assez volontiers à la perte de leurs possessions françaises. Les Plantagenets les sacrifiaient en effet le plus souvent à leurs ambitions continentales, et, d'autre part, tant que les rois d'Angleterre seraient ducs de Normandie et d'Aquitaine, ils auraient la force de résister aux aspirations libérales de leurs sujets d'outre-mer. Tout ce que Jean sans Terre put faire, ce fut de conserver l'Aquitaine. Bien qu'Eléonore fût morte et enterrée à Fontevrault (1203), son ancien duché restait réfractaire à Philippe Auguste.

Cependant la puissance de Philippe Auguste lui créait des ennemis. Une ligue se forma contre lui : les comtes de Flandre et de Boulogne, l'empereur Otton de Brunswick et Jean sans Terre en étaient le noyau (1214). La France est attaquée au sud et au nord. Au sud, Jean sans Terre, débarqué à

la Rochelle, avait été bien accueilli et s'était avancé jusqu'à la Loire. Philippe Auguste, appelé à la frontière du nord, lui oppose son fils Louis le Lion, retranché à Chinon. Jean sans Terre passe la Loire et entre à Angers. Mais pendant qu'il assiégeait le château voisin de la Roche-au-Moine, il est surpris par Louis le Lion, la panique se met dans son armée, dont une grande partie est prise ou noyée dans sa fuite au passage de la Loire (2 juillet). Cette défaite sans combat ruinait le reste de prestige de Jean sans Terre.

Ses alliés ne furent d'ailleurs pas plus favorisés. Ils sont battus à Bouvines, en Flandre (27 juillet). Jean sans Terre fut trop heureux, grâce à la protection du pape Innocent III dont il s'était reconnu le vassal, de conserver l'Aquitaine et de rentrer sain et sauf en Angleterre à la suite de la trêve de Chinon. Mais, de retour dans son royaume, il subit de nouveaux déboires. Les barons et prélats lui imposent la *Grande Charte* (1215) qui limitait la puissance royale. Jean sans Terre l'avait signée la rage au cœur et essaya de la violer. Les seigneurs alors décidèrent de le détrôner et offrirent la couronne au fils de Philippe Auguste, Louis le Lion, dont la femme, Blanche de Castille, était nièce de Jean sans Terre.

Innocent III essaya de protéger Jean sans Terre. Il annula la Grande Charte comme extorquée par la force en même temps qu'attentatoire aux droits de la royauté et du Saint-Siège, il excommunia Louis le Lion et ses partisans. Philippe Auguste fit mine de désavouer son fils, mais il l'aida de tous ses moyens. Louis le Lion débarqua en Angleterre

(mai 1216), entra à Londres sans coup férir, mais la mort imprévue de Jean sans Terre compromit ses chances de succès. Jean sans Terre laissait un fils de neuf ans, Henri III, qui ne faisait peur à personne et à qui personne n'avait rien à reprocher. Il fut sacré et reconnu. Innocent III était mort au même moment ; le nouveau pape fit jurer la Grande Charte par Henri III, et Louis le Lion, abandonné, battu, n'eut plus qu'à rentrer en France. Les Plantagenets conservaient le trône d'Angleterre, mais très humiliés, à la fois sous la suzeraineté du pape et la tutelle des barons. En Normandie, on ne songeait déjà plus à les regretter.

Philippe Auguste fut pris de sa dernière maladie en Normandie même, au château de Pacy-sur-Eure. Il voulut regagner Paris, mais mourut en route, à Mantes (14 juillet 1222). Prince dévot, mais indépendant dans sa politique à l'égard du Saint-Siège, nullement sentimental, médiocrement instruit, car on voit par les lettres d'Innocent III qu'il ne savait pas le latin, laborieux et économe bien qu'adonné au plaisir, Philippe Auguste laissait une œuvre durable.

Son fils, Louis le Lion, commença par la consolider. Le roi d'Angleterre persistait à prendre le titre de « duc de Normandie ». Louis le Lion riposta en lui enlevant le Poitou et la Saintonge et en menaçant l'Aquitaine. Une guerre continentale en résulta, et aussi une guerre de corsaires, mais Louis le Lion se lança dans la croisade des Albigeois et y mourut (1226).

Pendant la minorité de Louis IX ou *saint Louis*,

Henri III se mêlera aux coalitions féodales qu'eut à déjouer la régente Blanche de Castille. A l'expiration des trêves signées précédemment, il fit une descente à Saint-Malo (1229), se croyant si sûr de reprendre les domaines de ses pères qu'il avait apporté dans ses bagages un manteau de cérémonie, une couronne et un sceptre pour figurer aux fêtes qui célébreraient son triomphe. Il n'en eut pas besoin. Au lieu de pénétrer en Normandie, il alla jusqu'à Bordeaux, puis revint à Nantes, après quoi il rentra dans son île pour se reposer des fatigues de la campagne. Le tout finit par une nouvelle trêve, durant laquelle la régente fit construire le célèbre château fort d'Angers, qui existe encore aujourd'hui.

Saint Louis devenu majeur eut encore à défendre les conquêtes de son aïeul contre un retour offensif d'Henri III. Cette nouvelle prise d'armes est due à la veuve de Jean sans Terre, l'altière Isabelle, qui s'était remariée avec le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, son premier fiancé, et qui était froissée de n'être pas traitée en reine par la cour de France. Elle entraîna son second mari et son fils Henri III à former une nouvelle ligue (1242). Henri III débarqua à Royan, rencontra saint Louis sur les bords de la Charente, non loin de Taillebourg. Menacé d'être cerné, il battit en retraite : c'est ce qu'on appelle improprement le combat du pont de Taillebourg. Le lendemain il fut mis en déroute près de Saintes. Les deux armées, encombrées de malades, en restèrent là : les Français vinrent se refaire à Tours, les Anglais à Bordeaux. Une trêve suspendit de nouveau les hostilités.

Cependant saint Louis voyait avec peine cette éternelle animosité entre la France et l'Angleterre. Il avait d'ailleurs de l'affection pour Henri III. Ils avaient épousé les deux sœurs et étaient aussi pieux l'un que l'autre. Saint Louis prit une résolution dont il y a peu d'exemples dans l'histoire. Il rendit spontanément au roi d'Angleterre une partie des provinces qui lui avaient été enlevées, au sud de la Charente notamment, à la condition que ce dernier renoncerait expressément à toute prétention sur la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Maine et le Poitou. C'est la paix de Paris (1258) jurée au Temple. Ce traité fut blâmé par les conseillers de saint Louis, mais il fut cependant ratifié et exécuté. Il avait au moins l'avantage de régulariser l'annexion des provinces conservées, comme la Normandie. Du reste, les Normands de France, dès ce moment, sont complètement détachés de leurs anciens compatriotes d'Angleterre. Bon nombre d'entre eux, chaque fois qu'éclatait une guerre entre les deux royaumes, faisaient la chasse aux navires anglais.

Saint Louis dispose dès lors d'une autorité morale indiscutée. On le prend pour arbitre dans les cas délicats. C'est ce qui arriva, entre autres, à propos des affaires de l'Angleterre. Les barons avaient imposé au roi Henri III les *Statuts d'Oxford*, qui renforçaient la Grande Charte (1258). Henri III ayant essayé de les violer, les barons et le roi recoururent à l'arbitrage de saint Louis. Celui-ci, en toute bonne foi, donna raison au roi et annula les concessions arrachées à son beau-frère. C'est ce qu'on appelle le « Dit d'Amiens » (1264).

Les barons n'acceptèrent pas cette décision, et la guerre civile recommença. Henri III battit et prit le chef de l'aristocratie anglaise, le comte de Leicester, fils de Simon de Montfort. Il ne put cependant revenir sur les concessions faites, et à sa mort (1272), les libertés anglaises étaient fondées. Saint Louis était mort peu de temps auparavant (1270) au cours de la huitième croisade, sous les murs de Tunis.

Son fils, Philippe le Hardi, ne se montre pas moins conciliant avec les Anglais. Par un accord signé à Amiens (1279), il laissait au nouveau roi d'Angleterre, Édouard Ier, le pays d'Agen, ce qui était du reste conforme au traité de saint Louis.

Sous Philippe le Bel, la Normandie et l'Angleterre font peu parler d'elles. Il y eut bien une guerre en Guyenne et sur mer, provoquée par les pirateries réciproques des Normands et des Anglais et par des rixes de matelots, mais elle fut peu sérieuse. Edouard Ier, embarrassé par les incursions des Gallois et des Ecossais, n'avait aucune intention belliqueuse. Philippe le Bel essaya de lui confisquer la Guyenne, mais les Flamands firent cause commune avec les Anglais, les démêlés de Philippe le Bel avec le pape Boniface VIII le paralysèrent, et finalement on en revint au *statu quo*. Seulement le fils d'Édouard Ier devait épouser une fille de Philippe le Bel, la belle et autoritaire Isabelle. Edouard Ier mourut en 1307, et le mariage eut lieu l'année suivante. C'est ce mariage qui explique les prétentions ultérieures des rois d'Angleterre à la couronne de France, prétentions qui amèneront la Guerre de Cent Ans.

La nouvelle reine d'Angleterre est en partie cause d'un scandale qui eut son épilogue au Château-Gaillard. C'est elle qui dénonça ses belles-sœurs, les héroïnes des tragiques aventures de la Tour de Nesles. La tradition et la légende ont brodé durant des siècles sur cette affaire restée très mystérieuse. Ce qu'on en sait en toute certitude se réduit à peu de chose. Philippe le Bel avait trois fils. L'aîné, Louis le Hutin, avait épousé Marguerite, fille du duc de Bourgogne; le second, Philippe le Long, avait épousé Jeanne, cousine de la précédente, et le troisième, Charles le Bel, avait épousé Blanche, sœur de Jeanne. Au commencement de 1314, toutes les trois furent arrêtées par ordre du roi; Marguerite et Blanche furent enfermées au Château-Gaillard, comme coupables d'une intrigue avec deux chevaliers, les frères d'Aunay; Jeanne fut simplement détenue au château de Dourdan, comme coupable uniquement de n'avoir pas dénoncé les deux autres.

La torture arracha aux deux gentilshommes des aveux qui ne prouvent peut-être pas grand'chose, et ils furent écartelés à Pontoise. Leurs complices ou confidents subalternes furent expédiés avec moins de formalités. La reine Isabelle, qui fit elle-même périr plus tard son mari dans des conditions atroces, était une délatrice sujette à caution. Quant aux fils de Philippe le Bel, on ne voit pas qu'ils aient essayé d'intervenir en aucune manière. Marguerite mourut au Château-Gaillard, au bout de peu de temps, ce qui donna à penser qu'on l'y avait aidée. Blanche y resta sept ans : elle en avait dix-huit au moment de son incarcération. Quand

son mari devint roi, il parvint à faire casser son mariage sous un prétexte canonique. Il prétendit qu'il avait eu pour marraine la mère de sa femme. Le pape, qui résidait alors à Avignon et qui n'avait rien à refuser au roi de France, n'y regarda pas de trop près et lui donna satisfaction. Blanche prit le voile dans l'abbaye de Maubuisson, où elle mourut peu après. La plus heureuse des trois, Jeanne, avait été mise définitivement hors de cause : Philippe V, son mari, la rappela et lui fit don de l'hôtel de Nesle sur le bord de la Seine, qu'elle habita une fois veuve jusqu'à sa mort. C'est le seul rôle que « la Tour de Nesles » ait joué dans ce drame ténébreux que l'imagination romantique d'Alexandre Dumas a popularisé.

Le mariage d'Isabelle avait été l'occasion de graves mécontentements. Le roi avait le droit de demander à ses vassaux un impôt exceptionnel, appelé l'aide féodale, pour le mariage de sa fille. Mais Philippe le Bel, besoigneux comme tous les souverains de son temps, avait essayé de percevoir cette aide féodale, même sur ceux qui n'étaient pas ses vassaux directs. Il y eut des réclamations, notamment en Normandie. « Des nobles et des non-nobles des diverses régions de Normandie, écrit le roi lui-même en septembre 1308, se sont présentés devant nous, révoquant en doute que nous eussions le droit de lever en Normandie le subside pour le mariage de notre fille à la fois sur nos vassaux et sur les hommes de nos vassaux. » On voit que les Normands tiennent à leurs privilèges et défendent leur droit.

Nous les retrouvons de même à la fin du règne,

dans le mouvement de protestation contre tout nouvel impôt (1316). Philippe le Bel renonça à ses projets fiscaux, et son fils, Louis le Hutin, dut accorder aux ligues seigneuriales qui s'étaient formées dans la plupart des provinces une satisfaction plus durable. Il leur octroya des garanties insérées dans des documents dont le plus célèbre est la *Charte aux Normands* de 1315.

Il n'y avait certainement pas dans toute l'ancienne France de province qui fût plus jalouse de ses franchises ni plus attachée à son originalité que la Normandie. Lors de l'annexion, Philippe-Auguste n'avait pas ménagé les promesses. Mais en réalité la royauté capétienne avait restreint singulièrement les privilèges qu'elle avait d'abord confirmés. Philippe Auguste lui-même, dès 1207, était venu à Rouen avec une armée, bien qu'il n'y eût aucune rébellion, et avait imposé aux habitants une contribution considérable. En matière de justice, contrairement aux promesses faites, on voyait les arrêts souverains de l'Echiquier de Normandie déférés à la Cour du roi, d'où sort à l'époque de Philippe le Bel le Parlement de Paris.

Pour apaiser le mécontentement, Philippe le Bel rendit, peu avant sa mort, une ordonnance (19 mai 1314), que Louis le Hutin complétera par une seconde ordonnance du 22 juillet 1315. Ce sont ces deux ordonnances dont l'ensemble est connu sous le nom de *Charte aux Normands*. Dans la première il n'est parlé que des barons et des prélats, dont les « humbles prières » ont ému le roi ; dans la seconde il est question du menu peuple et de la bourgeoisie. Les clauses principales concernent d'ailleurs pres-

que exclusivement les seigneurs, mais il y en a qui intéressent toute la province.

Le roi s'engage à rétablir la monnaie du temps de saint Louis. On sait que Philippe le Bel, qu'on a appelé souvent le « faux-monnayeur », avait pris de singulières libertés en cette matière. Le roi ne peut lever en Normandie de tailles ni de subventions extraordinaires « sauf le cas d'absolue nécessité ». Il ne peut ni retenir ni rappeler sous la bannière ses feudataires normands, une fois leur temps de service militaire accompli. Aucun homme libre ne sera mis à la question, c'est-à-dire à la torture, sauf présomption très forte de crime capital, et, même en ce cas, la torture ne pourra aller jusqu'au risque de la vie ou d'un membre. Les épaves appartiendront aux seigneurs côtiers. L'Echiquier de Rouen sera une vraie cour souveraine, dont les arrêts seront sans appel. Cette vieille institution, plus ancienne que Guillaume le Conquérant, était une cour des comptes en même temps qu'une cour de justice, et son nom vient, dit-on, de ce que le tapis de la table représentait un échiquier, dont on se servait pour les calculs.

Tout cela constituait une consécration des vieilles libertés de la Normandie et des anciens privilèges des barons. On célébra ce succès à Rouen par une grande fête, où les officiers du roi jurèrent sur l'Evangile fidélité à la nouvelle charte, qui fut solennellement déposée au trésor de la cathédrale. Jusqu'à la Révolution, les Normands ont considéré ce document comme la base et le symbole de leur individualité provinciale.

Mais il faut bien avouer que la *Charte aux Nor-*

mands, comme celles qui furent à la même date accordées aux Bourguignons, aux Picards, aux Champenois, n'a jamais été observée. Sous Philippe de Valois, une vingtaine d'années plus tard, les Etats de Normandie s'en plaignent et obtiennent une confirmation qui elle-même ne servit pas à grand'-chose. Des confirmations ultérieures sous Charles VI, Louis XI, Charles VII, Henri III, n'auront pas plus d'efficacité. D'ailleurs le roi avait inséré dans le texte quelques réserves qui lui permettaient de n'en faire qu'à sa guise, comme celle que nous avons mentionnée, « sauf le cas d'absolue nécessité ». Dès 1316, un an après la promulgation de sa propre ordonnance, Louis le Hutin fait juger par le Parlement de Paris deux seigneurs qui avaient insulté le maire de Rouen dans l'exercice de ses fonctions. Il avait raison en l'espèce, mais ce n'en était pas moins une atteinte aux droits de la Cour de l'Echiquier. Les exemples de telles interventions abondent. Il est du reste à remarquer que le plus souvent la royauté intervient en faveur d'hommes du peuple ou de bourgeois maltraités ou séquestrés par des seigneurs que l'Echiquier aurait absous. La royauté a l'habileté de se poser en protectrice du peuple contre la féodalité, et c'est ainsi qu'elle se concilie la sympathie des classes populaires au moment même où elle foule aux pieds ses engagements.

Le XIIIe siècle est intéressant au point de vue littéraire, mais la Normandie n'y tient pas une grande place. Villehardouin, Joinville sont des Champenois. Cependant un trouvère inconnu, qui ne peut être qu'un Normand de France ou d'Angleterre, nous

Pl. X.

Portail de la Cathédrale de Bayeux. — Portail des libraires à la Cathédrale de Rouen. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)

a laissé une « Vie de Guillaume le Maréchal », qui est aussi précieuse pour l'histoire que pour la littérature. Ce vaste poème de 19,000 vers, dont personne n'avait parlé, a été retrouvé récemment en Angleterre. Il a l'accent de la vérité et une [illegible] vigoureuse qui est rare à cette époque. Guillaume le Maréchal, seigneur poitevin, a joué un rôle considérable durant un demi-siècle, d'Henri II Plantagenet à Henri III. Il mourut à quatre-vingts ans, comte de Pembroke et régent d'Angleterre, au début du règne de ce dernier (1219). Le poème a [illegible] peu de temps après sa mort, [illegible]. [illegible] part il ne faut pas [illegible] qu'a été [illegible] tiques des [illegible] Table Ronde, [illegible] Pays de [illegible] ordinaire [illegible] Tristan et Iseult, [illegible] Graal, [illegible]

En [illegible] du [illegible]

a laissé une « Vie de Guillaume le Maréchal », qui est aussi précieuse pour l'histoire que pour la littérature. Ce vaste poème de 19.000 vers, dont personne n'avait parlé, a été retrouvé récemment en Angleterre. Il a l'accent de la vérité et une sobriété vigoureuse qui est rare à cette époque. Guillaume le Maréchal, seigneur poitevin, a joué un rôle considérable durant un demi-siècle, d'Henri II Plantagenet à Henri III. Il mourut à quatre-vingts ans, comte de Pembroke et régent d'Angleterre, au début du règne de ce dernier (1219). Le poème a dû être écrit peu de temps après sa mort, vers 1225. D'autre part il ne faut pas oublier que c'est par les Normands qu'a été connu en Europe le cycle des légendes celtiques des héros de la *Table Ronde*, rapportées du Pays de Galles, et qui ont eu une fortune si extraordinaire et si prolongée (*Tristan et Iseult,* le *Saint-Graal, Perceval* ou *Parsifal*, etc.).

En architecture, le XIIIe siècle marque le triomphe du gothique. Nulle part il ne s'est épanoui plus largement qu'en Normandie. La simple liste des principaux monuments de cette époque est éloquente. La cathédrale de Lisieux, le chœur de celle de Bayeux sont de ce siècle; la cathédrale de Coutances a été construite de 1251 à 1274; celle de Sées est commencée; l'église d'Eu, celles du Petit-Andely et de Fécamp, Saint-Jacques de Dieppe, l'abbaye de Saint-Wandrille, et tant d'autres, sortent du sol à l'appel d'architectes de génie dont nul ne sait les noms. La cathédrale de Rouen, qu'un incendie avait détruite le jour de Pâques 1200, était presque rebâtie en 1300, et nous croyons connaître le nom du premier « maître de l'œuvre », Jean d'Andeli.

« De telles œuvres, écrit M. Hanotaux, indiquent dans les générations qui les ont élevées la portée d'esprit, le sérieux, le souci de l'achevé et du durable qui caractérisent les grandes civilisations. » Par là encore, la Normandie est le « pays de sapience » entre tous. L'école normande revendique même l'honneur d'avoir inventé la « croisée d'ogives », c'est-à-dire le système d'arcs diagonaux s'entre-croisant à la clef de voûte, qui est l'élément fondamental du style gothique. A l'appui de cette prétention, on cite la cathédrale anglaise de Durham, commencée dès la fin du XIe siècle par des artistes anglo-normands, et qui est déjà de structure gothique.

XIII

CAUSES ET DÉBUT DE LA GUERRE DE CENT ANS

Prétentions du roi d'Angleterre au trône de France. — Philippe de Valois et Édouard III. — Crécy. — Jean le Bon et le Prince Noir. — Charles le Mauvais. — La paix de Brétigny.

Les Capétiens de la ligne directe s'éteignent avec Philippe le Bel et ses trois fils. Aucun de ces derniers n'avait laissé d'héritier mâle, et c'est à cette occasion que s'établit la règle qu'on appelle « la loi salique », en vertu de laquelle les femmes ne succèdent pas au trône de France. Seulement une question subsidiaire se pose à la mort de Charles le Bel. Les femmes peuvent-elles transmettre à leurs héritiers mâles le droit qui ne leur est pas reconnu à elles-mêmes? Si la question était résolue par l'affirmative, l'héritier légitime du trône de France se trouvait être le roi d'Angleterre, *Édouard III,* petit-fils de Philippe le Bel par sa mère. Une assemblée de barons décida le contraire. C'est *Philippe VI de Valois,* neveu de Philippe le Bel et petit-fils de Philippe le Hardi, qui fut choisi et couronné à Reims.

Le roi d'Angleterre se fit beaucoup prier pour reconnaître le fait accompli. Il fallut plusieurs som-

mations pour le décider à prêter hommage au nouveau roi de France comme duc de Guyenne. Encore ne voulut-il prêter que l'hommage simple, c'est-à-dire en parole, et c'est seulement par lettre, après un an de réflexion, qu'il voulut bien admettre que l'hommage ainsi prêté serait considéré comme hommage lige, lequel comportait l'agenouillement avec les mains du vassal dans celles du suzerain. Cette conduite dénotait un esprit d'hostilité qui n'attendait qu'une occasion pour se montrer.

Cette occasion ne se fit pas attendre. Un prince du sang, Robert d'Artois, jugé et condamné par le Parlement pour faux et assassinat, s'était réfugié en Angleterre. Il poussait Édouard III à faire valoir ses droits à la couronne de France. D'autre part les Flamands, en révolte contre leur comte et contre le roi de France, étaient tout prêts à reconnaître Edouard III comme roi de France, ce qui aurait légitimé leur insurrection. Edouard fit le pas décisif (1340). Il prit le titre et les armes de roi de France.

A ce moment, les Normands avaient si peu envie de redevenir sujets du roi d'Angleterre, qu'ils conçurent un projet digne de leurs ancêtres. Philippe de Valois, pour flatter les goûts d'indépendance de cette vieille province d'humeur parfois difficile, avait donné le duché de Normandie à son fils aîné Jean, le futur roi Jean le Bon. Le titre de duc de Normandie n'avait été porté par personne depuis plus d'un siècle. Ce pays n'avait jamais été plus prospère, grâce à la paix qui, somme toute, n'avait pas été gravement troublée depuis Philippe Auguste. De grands défrichements avaient eu lieu.

De nouvelles paroisses avaient été créées, des routes construites. Les paysans étaient des hommes libres, astreints à des obligations et à des redevances, assez lourdes assurément, mais régulières. Dès le XIIe siècle, il n'y avait plus de serfs en Normandie. Les fermes ne différaient pas autant qu'on pourrait le croire de celles d'aujourd'hui. Déjà on labourait avec des chevaux aussi souvent qu'avec des bœufs. La charrue de bois, le fléau, le van, avaient dès lors la forme traditionnelle. On cultivait la vigne en beaucoup d'endroits. On n'appréciait pas encore le cidre, bien que le pommier à cidre fût introduit en Basse-Normandie depuis le XIIe siècle. Le bétail était abondant, car l'élevage était favorisé par les droits de vaine pâture alors très étendus.

Les Normands se trouvaient donc bien d'être devenus Français, et ne demandaient qu'à le rester. Chaque fois qu'une guerre éclatait entre les deux pays, leurs corsaires, ceux de Dieppe particulièrement, couraient la Manche et faisaient même des descentes sur la côte anglaise. Cette fois, leur ambition est plus grande. Ils proposèrent à Philippe de Valois de recommencer la conquête de l'Angleterre, à leurs frais, sous la conduite de son fils, leur nouveau duc. Le projet avait été préparé en grand détail à une réunion des Etats du duché à Rouen, au printemps de 1339, et il fut soumis au roi à Vincennes par une députation dûment accréditée. Le plan de conquête se doublait d'un plan d'expropriation. Les domaines royaux étaient réservés au chef de l'expédition, les domaines des barons anglais passeraient aux barons normands, les terres

des roturiers appartiendraient aux villes normandes, les biens des églises seraient adjugés au clergé normand. Philippe de Valois approuva cette espèce de contrat qui fut rapporté et mis en dépôt à Caen.

Les armements commencèrent avec activité, mais servirent à tout autre chose. Edouard III ayant lui-même passé la Manche avec 250 navires, les Français lui livrèrent bataille dans la baie de l'Écluse, à la frontière de la Belgique et de la Hollande actuelle, avec 202 bâtiments, dont 160 avaient été fournis par les dix-sept principaux ports normands de l'époque. Ce fut un désastre. Les deux amiraux français, Quiéret et Béhuchet, méprisèrent les sages avis du Génois Barbavera, un vieux loup de mer alors au service de la France, qui les abandonna à leur malheureux sort et prit le large avec ses quatre galères. Tous deux étaient braves, mais peu expérimentés, surtout Béhuchet, ancien trésorier improvisé marin. Ils s'entassèrent dans un cul-de-sac, où ils ne purent manœuvrer et d'où ils ne purent s'échapper. Les Français perdirent 20.000 hommes, les Anglais la moitié seulement. Quiéret périt dans la bataille, Béhuchet fut pendu par l'ennemi pour avoir, dit-on, riposté par un soufflet aux brocards du roi d'Angleterre (1340).

Edouard III ne tira pas grand profit de ce succès, sauf que les îles normandes, dont la conquête avait été commencée, furent évacuées. On signa une trêve, qui dura peu, car les deux rois intervinrent bientôt en Bretagne, soutenant chacun un candidat à la succession de ce duché. C'est à ce moment qu'est institué l'impôt sur le sel, la gabelle, ce qui fit dire à Edouard III que Philippe de Valois était

bien « le vrai roi *salique* ». Néanmoins la guerre ne redevint sérieuse qu'avec une nouvelle descente d'Edouard III. Parti pour Bordeaux, il aborda, poussé par le vent et par les conseils de Geoffroy d'Harcourt, à Saint-Vaast-la-Hougue. Ce Geoffroy ou Godefroy d'Harcourt, sire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, près de Valognes, était un Normand de haut lignage. Les d'Harcourt descendaient de Bernard le Danois, compagnon de Rollon. Lui-même avait fait partie de la députation envoyée à Vincennes. Mais violent, aventureux, impatient de toute contrainte, il avait été depuis poursuivi pour avoir fait une guerre privée à un de ses voisins malgré la défense formelle du roi. On lui prêtait en outre l'ambition de vouloir se faire duc de Normandie, sous la suzeraineté du roi d'Angleterre. Trois de ses complices furent décapités sans jugement et ses biens furent confisqués. Il se réfugia auprès d'Edouard III qui le reçut à merveille.

Il sert de guide à l'armée anglaise à travers son pays, qui est abominablement dévasté. Valognes, Carentan, Saint-Lô sont brûlés. La richesse et la grandeur des villes émerveillaient le roi. Ses rapports officiels, écrits en français, ne tarissent pas sur ce point. « Saint-Lô, dit-il, est plus grosse ville que Nicole ». Il s'agit de Lincoln : on voit que le roi d'Angleterre connaît encore si mal la langue et la géographie de son royaume qu'il estropie le nom d'une de ses principales villes.

L'armée anglaise arriva (18 juillet 1346) devant Caen, alors aussi grande que Londres. C'était une ville « pleine de très grande richesse, de draperie

et de toutes marchandises, de riches bourgeois et de nobles dames et de moult belles églises ». Elle était défendue par le château, mais n'avait pas d'enceinte. Edouard III lui proposa des conditions avantageuses, mais les habitants ne voulurent rien entendre. Malgré la communauté de langue qui existait encore entre les descendants du Conquérant et les Normands de la vieille province, aucune sympathie ne se réveilla. L'assaut dura toute la journée et fut terrible. Le pillage ne le fut pas moins. Le roi, qui rendit une visite solennelle au tombeau de Guillaume le Conquérant, se serait peut-être montré moins inflexible, mais on trouva dans les Archives de la ville l'original du projet d'invasion et de partage de l'Angleterre rédigé quelques années auparavant. La fureur des Anglais ne connut plus de bornes. Des milliers de cadavres ensanglantèrent les rues. Un immense butin fut envoyé en Angleterre, dont 40.000 pièces de drap. En outre, on fit lire dans toutes les paroisses d'Angleterre le plan d'invasion, et même, comme les gens du peuple ne savaient pas le français, on prit soin de le leur traduire pour exciter leur haine contre la France.

Sans s'arrêter à prendre le château de Caen, Edouard III continua sa marche vers la Seine, dans l'intention de la franchir au plus vite pour se rapprocher de ses alliés flamands. Mais les ponts sont coupés et il remonte la rive gauche d'Elbeuf à Poissy sans trouver un endroit favorable. Finalement il fit réparer le pont de Poissy et passa dessus pendant que Philippe de Valois battait la campagne de Paris à Rouen sans but et sans résultat. Edouard n'était pas hors de danger. Philippe VI pouvait

l'acculer entre la mer et l'embouchure de la Somme. Édouard III est serré de près à Amiens, mais il traverse l'estuaire en face du Crotoy, à marée basse, au gué de Blanchetache, insuffisamment gardé, et a le temps d'aller se poster sur la colline de Crécy. Il était chez lui, car le Ponthieu lui appartenait du chef de sa mère.

L'armée française, beaucoup plus nombreuse, n'arriva que vers la fin de l'après-midi en vue des Anglais. Elle venait d'Abbeville, les chevaux et les hommes étaient fatigués par une étape de six lieues, le temps était lourd et orageux (26 août 1346). La prudence commandait de remettre la bataille au lendemain, et Philippe de Valois était d'abord de cet avis. Mais la folle bravoure des seigneurs des premiers rangs et la fureur qui saisit le roi en apercevant les Anglais firent engager le combat en désordre. Les arbalétriers génois cédés par le prince de Monaco, qui formaient l'avant-garde, furent paralysés par une grosse averse qui mouilla et détendit les cordes de leurs arbalètes. Au contraire les archers anglais, qui avaient tenu leurs arcs à l'abri, tiraient d'en haut à coup sûr dans cette masse confuse. Les Génois veulent battre en retraite. Alors les chevaliers français se jettent sur cette « ribaudaille » pour se frayer le passage, les Génois se défendent, les chevaux se cabrent, tombent dans des chausse-trapes creusées par l'ennemi. Les coutiliers anglais se glissent dans la mêlée, éventrent les chevaux, égorgent les chevaliers presque sans défense. Quelques canons anglais, les premiers qu'on eût vus sur un champ de bataille, font peu de mal, mais beaucoup de bruit et de fumée qui

achèvent de porter le désarroi dans les rangs des Français.

Cependant les plus déterminés arrivèrent jusqu'aux lignes ennemies, mais sans pouvoir les rompre. C'était le jeune prince de Galles, plus tard si célèbre sous le nom de *Prince Noir*, alors âgé de seize ans, qui commandait le premier corps anglais. Il fut à un moment si menacé qu'on alla demander du secours à son père, qui surveillait la bataille de la butte d'un moulin placé au sommet de la colline. Édouard III le laissa se débrouiller, voulant que l'enfant « gagnât ses éperons ». Du reste la nuit était venue et la déroute commença. Philippe de Valois qui s'était bravement battu fut entraîné presque de force du champ de bataille. Beaucoup d'autres se firent tuer héroïquement, mais vainement, comme le vieux roi de Bohême, Jean de Luxembourg, qui était aveugle, et qui demanda en grâce à ses chevaliers de le conduire si loin qu'il pût « férir » un coup d'épée. Ils lièrent leurs chevaux au sien, chargèrent ensemble et on les retrouva tous morts en un monceau. Les vainqueurs perdirent peu de monde, les Français 12 à 1.500 chevaliers et plus de 2.000 hommes de pied. Ils en perdirent quatre fois plus le lendemain, car deux corps composés en majeure partie de milices de Rouen, et qui ignoraient ce qui s'était passé, tombèrent dans l'armée anglaise et furent taillés en pièces, ainsi qu'un nombre considérable de fuyards perdus dans la campagne.

La perte de Calais fut la conséquence de la défaite de Crécy. Le roi d'Angleterre épargna les habitants, mais les chassa et les remplaça par des

insulaires. Il avait désormais un point de débarquement en France, à portée de son royaume. Les bourgeois de Calais s'étaient mieux défendus que Philippe VI n'avait su les secourir, et, sans l'intercession de la reine d'Angleterre, six d'entre eux, dont Eustache de Saint-Pierre, auraient été bel et bien pendus en représaille des pertes qu'ils avaient infligées à l'armée anglaise.

Les deux peuples étaient d'ailleurs épuisés. La peste noire commençait à se faire sentir en France. Une trêve fut signée par la médiation du pape. Le fléau, venu d'Asie par l'Égypte, Gênes, Florence, Marseille et Avignon, prit de telles proportions qu'on ne pouvait plus songer à autre chose. Il sévit jusqu'en Angleterre. En France, la moitié de la population périt. On parle de 100.000 victimes à Rouen, en dix-huit mois. Il fallut partout agrandir les cimetières. Philippe de Valois mourut peu après la cessation de l'épidémie (1350).

La Normandie avait obtenu de lui confirmation de ses privilèges. Une première fois, au commencement de la guerre, les Normands réunis à Pont-Audemer avaient refusé de payer un impôt extraordinaire en invoquant la Charte aux Normands (1337). Finalement ils accordèrent un don gracieux, c'est-à-dire volontaire, au moins en apparence. Deux ans plus tard, ils résistèrent de même à pareille demande. Leur duc, Jean le Bon, fils du roi, essaya en vain de rompre leur union en exemptant de la taxe les terres du clergé et de la noblesse. Les trois ordres restèrent d'accord. C'est alors qu'ils proposèrent de faire la conquête de l'Angleterre à leurs frais, mais aussi à leur profit, moyennant quoi, il

était entendu que le roi, en dehors de l'arrière-ban levé seulement en cas d'invasion, ne pourrait percevoir aucune imposition en Normandie qu'avec le consentement des prélats, seigneurs et bonnes villes. Les Normands acquéraient des libertés analogues à celles que les Anglo-Normands avaient obtenues de leurs souverains, seulement la Grande Charte était valable pour tout le royaume, ce qui lui donnait plus de chances d'être respectée, tandis que la Charte aux Normands, n'intéressant qu'une province, fut toujours impossible à faire observer.

Jean le Bon, encore plus chevaleresque et plus incapable que son père, lui succéda. C'était un homme d'armes accompli, mais lent à comprendre et encore plus à suivre les bons conseils. Il aimait le luxe, les fêtes, et créa l'ordre de l'Etoile à l'imitation de l'ordre de la Jarretière que venait de fonder Edouard III. Malheureusement la guerre recommença par suite des intrigues de *Charles le Mauvais*, roi de Navarre.

Ce personnage était petit-fils de Louis le Hutin par sa mère Jeanne, et arrière-petit-fils de Philippe le Hardi par son père, Philippe d'Evreux. Il n'était pas né à l'avènement de Philippe de Valois, sans quoi ses droits eussent primé ceux dont se réclamait Edouard III. Il se croyait donc des titres à la couronne. Il possédait le royaume de Navarre et un grand nombre de fiefs en Normandie, dont le principal était le comté d'Evreux où il était né. Ses possessions s'avançaient même jusqu'à Meulan et Mantes, sur la route directe de Paris. De petite

taille, mais d'esprit vif et pénétrant, il ne ressemblait guère à Jean le Bon dont il avait épousé la fille. Il était doué d'une éloquente facilité et d'une affabilité rare qui, dit un contemporain, « le distinguait de tous les autres princes ».

Jaloux du connétable de la Cerda, favori du roi, il s'en débarrassa par un assassinat commis à Laigle, auquel prirent part plusieurs seigneurs normands dont Geoffroy d'Harcourt et son neveu Jean (1354). Le roi jura de venger son connétable, mais pendant que l'affaire était instruite par la Cour des Pairs, Charles le Mauvais liait partie avec le roi d'Angleterre auquel il offrait d'ouvrir la Normandie et la route de Paris. Pour conjurer ce péril, Jean le Bon fit la paix avec Charles le Mauvais, qui reçut de nouveaux domaines en Normandie avec tous les droits d'un duc, y compris celui de « tenir échiquier », c'est-à-dire cour souveraine, deux fois par an. Charles le Mauvais vint à Paris recevoir hautainement son pardon.

Ce n'était que partie remise, car la guerre avait recommencé avec l'Angleterre, et le Prince Noir dévastait horriblement l'Armagnac et le Bas-Languedoc pendant que Jean le Bon se débattait avec les Etats Généraux pour en obtenir un subside. C'est à cette date (décembre 1355) que Jean le Bon donna à son fils Charles le duché de Normandie en apanage, comme il l'avait eu lui-même du vivant de son père. Les Normands n'en résistent pas moins aux levées de taxes et notamment à la gabelle, au nom de leurs privilèges, et les d'Harcourt sont à la tête de l'opposition. Derrière eux, on sentait la connivence de Charles le Mauvais, qui espérait

bien mettre la main sur le duché dont il possédait déjà une notable partie.

Jean le Bon crut couper court à toutes difficultés par un coup de force. Un jour que le dauphin offrait à Rouen un grand banquet au roi de Navarre et aux principaux seigneurs normands, Jean le Bon arrive d'Orléans à franc étrier, pénètre dans la salle, empoigne ceux qui lui déplaisent, et fait exécuter incontinent sous ses yeux plusieurs d'entre eux, dont le comte Jean d'Harcourt (5 avril 1356). Le roi de Navarre, qu'on ne pouvait traiter aussi cavalièrement, fut enfermé au Château-Gaillard, d'où il sera transféré à la tour du Louvre et finalement dans la forteresse d'Arleux, près de Douai.

Cette justice sommaire eut pour plus clair résultat de jeter les partisans du Navarrais dans les bras de l'Angleterre. Son frère, Philippe d'Evreux, retira son hommage au roi de France et Geoffroy d'Harcourt, qui avait eu la prudence de ne pas assister au banquet de Rouen, se remit au service d'Edouard III. Une armée anglaise débarqua en Normandie et s'avança jusqu'à Verneuil. Les Français de leur côté avaient occupé Evreux, la capitale des possessions de Charles le Mauvais en Normandie. Les deux armées se trouvèrent en présence près de Laigle, mais ne livrèrent pas bataille. Geoffroy d'Harcourt, peu après, fut tué dans une surprise au gué de Saint-Clément, sur la Vire, près de Mortain.

C'est sur un autre terrain que la bataille décisive se livra. Le Prince Noir avait débarqué en Guyenne et marchait vers la Normandie pour opérer sa jonction avec l'autre armée anglaise. Il ne put franchir la Loire faute de gué ou de pont à sa disposition, et

rétrograda vers le Midi en apprenant que Jean le Bon accourait avec une grosse armée. Il fut même gagné de vitesse, car Jean le Bon arriva à Poitiers alors que les Anglais étaient encore à Châtellerault. La rencontre eut lieu à Maupertuis, à quelques kilomètres de Poitiers. Les Anglais, beaucoup moins nombreux que leurs adversaires, firent comme à Crécy. Ils se retranchèrent sur le rebord d'un plateau dont la rampe d'accès était coupée de haies et de fossés. Ils occupèrent aussi une colline qui dominait leur position. Il eût été sage et facile de les cerner et de les affamer. Le maréchal de Clermont qui le proposa, fut traité de lâche et se fit tuer au premier choc pour prouver son courage.

Cette fois encore les archers anglais eurent le principal honneur de la journée. Cachés derrière les haies, ils firent du premier corps français une véritable boucherie. Le second se déroba. Le troisième, commandé par Jean le Bon en personne, fut tourné et rompu par une charge du captal de Buch, chef de bande gascon, un des meilleurs de l'époque. Jean le Bon avait eu la fâcheuse idée de faire mettre pied à terre à ses chevaliers. Lui-même fut pris après une belle résistance (18 septembre 1356). Le prince de Galles affecta de le traiter en roi et en héros, et l'emmena à Bordeaux où ils passèrent l'hiver. Au printemps, après avoir signé une trêve de deux ans, Jean le Bon fut conduit à Londres où il entra en grande pompe et vécut dans une joyeuse captivité.

Durant ce temps, le dauphin avait maille à partir avec les États-Généraux inspirés par le prévôt des marchands de Paris, Étienne Marcel, qui finirent

par lui imposer la mise en liberté de Charles le Mauvais (novembre 1357). Celui-ci vint aussitôt à Paris, harangua les bourgeois au Pré aux Clercs, avec tant de succès qu'ils en oublièrent l'heure de dîner. De là, il vient à Rouen, où son éloquence ne triomphe pas moins. Il fait dépendre, enterrer et réhabiliter les victimes de la justice sommaire de Jean le Bon, dont les cadavres nus étaient restés attachés au gibet depuis près de deux ans. Le soir, il offrit un dîner aux bourgeois de Rouen et fit asseoir à sa table le maire, un marchand de vin de petite condition. Charles le Mauvais savait plaire à tout le monde et se plaisait à plaire.

Tout cela n'améliorait pas la situation. Les bandes de routiers vivaient sur le paysan : celle de Robert Knolles, un ancien tisserand d'origine allemande, armé chevalier pour avoir pillé Auxerre, rançonnait à demeure la Normandie, et Jean le Bon menait grand train à Londres aux frais du royaume qu'il n'avait su ni défendre ni gouverner. Une grande révolte de paysans, la Jacquerie, ne fit qu'achever la ruine du pays. Charles le Mauvais fut le premier à courir sus à ces malheureux dont 20.000 furent massacrés. D'autre part, Etienne Marcel est assassiné sous prétexte qu'il veut livrer Paris au roi de Navarre.

Le dauphin Charles, qui commence à mériter son nom de Charles le Sage, met un peu d'ordre dans ce chaos. La résistance locale s'organise à défaut de mieux. En Normandie particulièrement chacun paie de sa personne. Les Anglais sont chassés de Saint-Valéry par une armée formée de milices des bonnes villes. Il en est venu de loin. Les

bourgeois de Rouen, conduits par le capitaine de la ville, Jacques le Lieur, attaquent la garnison anglaise à la sortie de la ville et lui tuent 300 hommes. De même, au siège de Longueville, possession de Charles le Mauvais, figurent des bourgeois de Rouen, formant « la plus belle compagnie qui depuis cent ans fût sortie de Rouen ». Les Caennais procèdent de même à la pacification de leur région. En deux ans, le pays était aux trois quarts délivré des malandrins anglo-navarrais. Il en fut de même dans presque tout le bassin parisien, et cette résistance spontanée de la population est symbolisée par le souvenir du Grand-Ferré, paysan de Longueil, non loin de Creil.

Ces succès de détail permirent au dauphin de repousser une paix désastreuse que le roi Jean avait acceptée à Londres, et qui cédait à l'Angleterre en pleine souveraineté tous les domaines des Plantagenets, c'est-à-dire plus de la moitié de la France. Le dauphin commença par diviser ses ennemis. Il traita d'abord avec Charles le Mauvais, et, bien que la réconciliation fût peu sincère, elle simplifiait la situation. Édouard III débarqua à Calais et se dirigea vers Reims où il voulait se faire sacrer. Mais on fit le vide devant lui. Ne pouvant prendre Reims, Édouard III passa l'hiver dans la haute Bourgogne, puis revint sur Paris. On lui opposa la même tactique. Le plat pays était désert et les forteresses bien défendues. Finalement il battit en retraite à travers la Beauce, par un temps exécrable. Une tempête de grêle acheva de désemparer son armée et il fit vœu à Notre-Dame de Chartres de traiter. Il apprit d'ailleurs au même mo-

ment qu'une flotte de Normands et de Picards avait fait une descente en Angleterre et ravagé impunément huit lieues de pays.

L'abbé de Cluny, légat du pape, servit d'intermédiaire. Les négociations eurent lieu au hameau de Brétigny, à deux lieues de Chartres, et aboutirent promptement (1360). Le roi d'Angleterre renonçait à ses prétentions sur la couronne de France et le duché de Normandie, mais était délié de toute vassalité pour ses possessions d'Aquitaine comprenant la Guyenne, la Gascogne, le Poitou et la Saintonge. En outre, les îles normandes lui étaient régulièrement cédées et il gardait Calais. La rançon du roi Jean était fixée à trois millions d'écus d'or, somme énorme pour l'époque, qu'on peut évaluer à une quarantaine de millions de francs. A ce prix Jean le Bon rentra en France.

Il y avait beaucoup à y faire. « Je ne pouvais croire, dit Pétrarque à ce moment, que ce fût la même France si belle et si florissante quelques années avant. On ne voyait plus qu'une solitude affreuse, un dénuement absolu, des terres en friche, des maisons en ruine. Les environs mêmes de Paris offraient partout des signes de désolation et d'incendie. Les rues étaient désertes, l'herbe envahissait les routes, ce n'était qu'une vaste solitude. »

Le plus pressé était de se débarrasser des grandes compagnies. Tant que ces bandes de routiers resteraient dans le pays, la paix ne serait qu'un vain mot. Cette fois encore, la Normandie fut délivrée une des premières. C'est l'affaire de du Guesclin, nommé par le dauphin Charles, qui a la Normandie en apanage, capitaine aux bailliages de

Caen et du Cotentin. Refoulées mais non détruites, les grandes compagnies se portèrent vers la Bourgogne et le Languedoc, d'où on essaya vainement de les entraîner à une croisade. Quant au roi Jean, apprenant qu'un de ses fils, laissé en otage, avait manqué à sa parole, et n'arrivant pas d'autre part à payer sa rançon aux dates convenues, il retourna en Angleterre où il mourut (1364). L'Angleterre lui rendit les plus grands honneurs; elle lui devait bien cela

XIV

VICISSITUDES DE LA GUERRE DE CENT ANS

Charles V et du Guesclin. — La revanche. — Charles VI. — Retour offensif des Anglais. — La Normandie reperdue.

Le nouveau roi de France n'avait rien d'un chevalier. Il était de faible santé et on accusait Charles le Mauvais de l'avoir empoisonné dans sa jeunesse. Il était pâle, fiévreux, sujet aux névralgies, avait la main droite enflée et incapable de porter la lourde épée de l'époque. Son front, grand et large, est celui d'un homme d'étude, et Charles V est en effet un intellectuel. Son surnom de *Sage* veut dire Savant. Il sait le latin, lit la Bible une fois par an, rassemble une bibliothèque au Louvre, et fait traduire plusieurs ouvrages anciens par un de ses familiers, Nicolas Oresme, qui était de Caen et qui mourut évêque de Lisieux. C'est un roi de cabinet, très pieux, et en même temps très réfléchi et très pratique. Il va réparer, sans risquer de grandes batailles et sans prendre part personnellement à aucune, les pertes causées par les deux rompeurs de lances qui l'avaient précédé sur le trône.

Il a, il est vrai, un vaillant homme à sa disposition, *Bertrand du Guesclin*. C'est un Breton

qui ne paie pas de mine, qui ne considère pas la guerre comme un tournoi, qui ne se bat pas pour le plaisir, qui connaît toutes les ruses du métier, qui préfère les coups de main et les surprises aux brillantes et hasardeuses rencontres. Il mène la vie des chefs de bandes, mais ne change pas de parti selon son intérêt, comme la plupart d'entre eux. Il déteste les Anglais et encore plus les Français qui pactisent avec l'ennemi. Il a les muscles du chevalier avec l'esprit pratique du paysan. Déjà connu à l'avènement de Charles V, surtout en Normandie où on l'a vu à l'œuvre, il va inaugurer le nouveau règne par sa plus belle victoire.

Charles le Mauvais avait rompu une fois de plus avec le roi de France peu avant la mort de Jean le Bon. Il fallait tâcher de le mettre hors d'état de nuire. Ses forteresses de Mantes et de Meulan étaient une menace perpétuelle pour Paris. Ses possessions en Normandie empêchaient toute pacification durable de cette province. Du Guesclin enlève par surprise Mantes et Meulan. Charles le Mauvais, retenu en Navarre, envoie une armée de Navarrais et de Gascons commandée par le captal de Buch, un adversaire nullement à dédaigner. Le captal débarque à Cherbourg, arrive à Evreux sans encombre, et se dirige vers Paris par la route de Vernon, pendant que du Guesclin, parti de Rouen, passe la Seine à Pont-de-l'Arche et remonte la vallée de l'Eure. C'est sur les bords de cette rivière que les deux troupes se rencontrent, à Cocherel. Elles sont à peu près d'égale force. Le captal n'a guère que 1.200 combattants, du Guesclin en a 1.500 environ, mais des deux parts, c'est une élite.

Le captal occupe la hauteur boisée qui domine la vallée sur la rive gauche de l'Eure, dans une position analogue à celle de Crécy et de Poitiers. Du Guesclin n'est pas homme à renouveler la faute de Philippe de Valois ou de Jean le Bon. Au lieu de se lancer follement à l'assaut, il esquisse une attaque et simule une fuite, pour attirer l'ennemi dans la plaine. Le captal ne s'y laisse pas prendre, mais on ne l'écoute pas, et un corps anglais qui servait sous ses ordres se précipite à la poursuite des Français. Du Guesclin l'attendait là. Une réserve de 200 cavaliers tourne l'ennemi qui est rompu. Tout ce qui ne peut fuir à travers bois est tué ou pris. Le captal, cerné par une troupe d'hommes déterminés, est fait prisonnier (16 mai 1364). Un monument commémore cette victoire, modeste par le nombre des combattants, mais importante par ses conséquences.

Charles le Mauvais traita l'année suivante. Il s'en tira à bon compte, cette fois encore, car du Guesclin avait été pris dans l'intervalle à la bataille d'Auray en Bretagne et c'est le prétendant anglais qui restait maître de ce duché disputé depuis plus de vingt ans. Charles le Mauvais céda Mantes, Meulan et Longueville en échange de Montpellier (1365). On n'était pas débarrassé de lui, mais on l'avait un peu éloigné. Du Guesclin devint maréchal de Normandie et comte de Longueville. La France respira, et la Normandie tout particulièrement, car du Guesclin entraîna les grandes compagnies en Espagne.

Charles V prépare dès lors sa revanche de Brétigny. Il ne néglige rien, ni la flotte ni l'armée. Il

existait déjà à Rouen un arsenal appelé le *Clos des Galées*, sur la rive gauche du fleuve. Il s'occupa de le développer. Le directeur des constructions navales, qu'on appelle le maître du Clos des Galées (galères), est investi d'une autorité très étendue. Chantiers de construction et magasins d'approvisionnement prennent une insolite activité. L'amiral Jean de Vienne, le neveu du défenseur de Calais, arrivera à lancer en un an à Rouen dix grands bateaux, des bateaux de 300 tonneaux, imités des galères castillanes qui étaient venues comme alliées jusqu'à la Rochelle. D'autre part les forteresses sont remises en état, pourvues de canons et soigneusement inspectées chaque année.

Tout cela va bientôt servir, car Charles V, en acceptant un appel fait par les seigneurs du Midi contre les impôts prélevés par le Prince Noir, rompait la paix de Brétigny, qui ôtait expressément au roi de France toute suzeraineté sur les possessions françaises du roi d'Angleterre. Charles V inaugure la tactique qui lui réussira jusqu'au bout. Il saisit les provinces d'Edouard III mais ne risque aucune bataille rangée. Quand une armée anglaise envahit la France, on la laisse passer, mais elle ne trouve rien sur sa route et fond à vue d'œil par les privations et les maladies. Du Guesclin, nommé connétable, ne laisse rien au hasard. « Mieux vaut pays pillé, disait-il, que terre perdue », ce qui ne l'empêchait pas de profiter des bonnes occasions. Ainsi une colonne anglaise est surprise et taillée en pièces à Pontvallin (4 déc. 1370), près de la Flèche, par un temps affreux. Il en est de même sous les murs de la Rochelle où le captal de Buch

est battu et pris (1372). Le Prince Noir, malade depuis une campagne qu'il a faite en Espagne contre du Guesclin, met en vain Limoges à feu et à sang. C'est son suprême exploit, et il n'en tire ni honneur ni profit. Il retourne achever de mourir en Angleterre pendant que les dernières villes anglaises ouvrent leurs portes au roi de France.

Du côté de la Normandie le principal épisode est le siège et la prise du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, qui était la base d'opération des Anglais en Basse-Normandie. Ils couraient de là le pays jusqu'à Bayeux, ravageant les moissons, rançonnant les paysans. L'amiral Jean de Vienne fut chargé du siège (1374) et les Etats de Normandie consentirent tous les sacrifices qu'on leur demanda pour en finir. On y déploya un luxe d'artillerie sans précédent. Girard de Figeac la commandait. On se servait de boulets de pierre. On fondit à Caen, en partie avec du fer du pays d'Auge, plusieurs gros canons capables de lancer des boulets de cent livres. D'autres s'y ajoutèrent et cet arsenal improvisé sous la halle de Caen fournit au total trente-deux bouches à feu qui firent merveille. Une tour fut éventrée et la place capitula (1375).

Une tentative sur les îles normandes avait moins bien réussi. Du Guesclin avait envahi Jersey, mais il ne put prendre Gorey, défendu par le château qu'on appelait alors le Fort César et qui se nomme depuis Mont-Orgueil.

Une trêve de deux ans fut signée au même moment. Quand elle expira, le Prince Noir et Edouard III étaient morts. Charles V se mit en devoir de profiter de la minorité de Richard II. Une flotte

normande, armée à Rouen et à Honfleur, ravage les côtes de l'Angleterre, et d'autre part Charles le Mauvais qui a recommencé ses intrigues est enfin dépouillé de ses domaines normands. Toutes ses places sont occupées sans résistance, car ses trahisons lui ont aliéné toutes les sympathies et il est lui-même menacé en Navarre par le roi de Castille, allié de la France. Il ne lui resta que Cherbourg, qu'il livra aux Anglais. Il ne sera plus question de lui. Il avait fini par être pris à ses propres pièges. A la mort de du Guesclin et de Charles V (1380), les Anglais ne possédaient plus que quelques places isolées comme Calais, Cherbourg, Bordeaux, Bayonne. Le traité de Brétigny était annulé, mais aucun n'avait été signé à sa place.

Charles V se rappela qu'il avait eu comme apanage le duché de Normandie et que des volontaires rouennais avaient contribué à la victoire de Cocherel : il voulut que son cœur fût déposé à la cathédrale de Rouen.

Les débuts du règne de Charles VI furent troublés par des émeutes où la Normandie joue son rôle. Charles V en mourant avait aboli les aides, c'est-à-dire les impôts prélevés sans consentement des Etats Généraux. Cette suppression fut d'abord ratifiée, mais quelques mois plus tard les oncles du roi, qui gouvernaient en son nom et qui avaient dilapidé les économies de Charles V, voulurent rétablir de nouveaux impôts. Des révoltes en résultèrent, à l'exemple de celles qui au même moment avaient éclaté en Angleterre contre le jeune roi Richard II. En Normandie c'est Rouen qui fut le

théâtre des principaux troubles. L'impôt avait été payé péniblement en 1381; l'année suivante, on prétendit l'augmenter. Cette fois ce fut une émeute, presque une révolution; c'est ce qu'on appelle la révolte de *la Harelle.* Le populaire choisit pour chef un gros drapier, gros dans tous les sens du mot, Jean le Cras, qui fut installé sur un trône au marché, salué comme roi et obligé de proclamer l'abolition des aides. Durant trois jours on courut sus aux officiers du fisc, aux Juifs, aux bourgeois, aux gens d'Eglise. Les prisons furent ouvertes, ce qui renforça les émeutiers. Des assemblées quotidiennes se tenaient en plein air à la Croix de Saint-Ouen. Finalement on tira de la cathédrale l'exemplaire authentique de la Charte aux Normands, lecture en fut donnée en public, et tout le monde en jura le maintien (26 février 1382).

C'est le moment où la révolte des Maillotins retenait le roi et ses oncles à Paris. Quand elle eut été réprimée, le jeune roi et sa suite partirent pour Rouen. Les gens de Rouen, peu rassurés sur les conséquences de leur équipée, avaient envoyé une première députation, à laquelle on avait répondu que le roi irait à Rouen et saurait « qui avait mangé le lard ». Une seconde, composée de notables, rencontra le roi à Pont-de-l'Arche. Elle n'obtint rien. Avant même l'arrivée du roi, une demi-douzaine de rebelles sont décapités, douze sont jetés en prison, toutes les armes sont déposées au château, les cloches, emblèmes des libertés communales, sont enlevées du beffroi, les vantaux de la porte Martinville renversés à terre. En vain la population se précipite au-devant du souverain, en habits de fête et avec

force acclamations, Charles VI entre dans la ville par la porte abattue, où se balançaient les têtes des six victimes, les privilèges de la ville sont abolis, et elle paie une énorme amende, sans préjudice des impôts courants. Après quoi, en l'honneur de la semaine sainte, le roi accorde à tous les habitants un pardon général, à la suite duquel on en décapita encore une demi-douzaine. Il en fut un peu de même dans toute la France. Les Parisiens et les Flamands furent encore plus mal traités.

La guerre avec l'Angleterre avait recommencé, mais mollement menée de part et d'autre. En France la grande idée fut pendant plusieurs années de faire une descente en Angleterre et des préparatifs immenses eurent lieu à plusieurs reprises. C'est le port de l'Ecluse qui était le point de concentration et de départ. La principale tentative fut faite en 1387. Pendant huit mois on ne pensa pas à autre chose. Une flotte de 1.400 vaisseaux, la plus grosse qu'on eût jamais vue, était réunie. Elle devait transporter 8.000 hommes d'armes et 60.000 hommes de pied. Une ville de bois, en pièces démontées, avait été embarquée. Mais l'hésitation du roi, les jalousies entre ses oncles, retardèrent le départ. L'année suivante, les agissements du duc de Bretagne provoquèrent un nouvel ajournement, qui fut définitif. Les Normands, qui avaient contribué pour un tiers à ce formidable armement, l'utilisèrent en partie pour la guerre de course : il y eut même un combat naval en rade d'Honfleur où une flotte anglaise fut détruite.

Tout cela ne menait à rien, qu'à des dépenses énormes autant que stériles. On en revint au régime

des trêves indéfiniment renouvelées. D'ailleurs la folie de Charles VI (1392) et le mariage de sa fille avec le roi d'Angleterre (1398) augmentaient les chances de paix. Même le renversement de Richard II et son remplacement par Henri IV de Lancastre ne ralluma pas les hostilités (1399). Les dernières difficultés pendantes concernaient la succession de Charles le Mauvais. Il était mort (1387) dans des circonstances affreuses. Devenu vieux et glacé il se faisait chaque nuit envelopper d'un drap imbibé d'eau-de-vie qu'on lui cousait autour du corps, afin de le réchauffer. Un soir, le serviteur chargé de ce soin, au lieu de couper le fil, approcha une chandelle pour le brûler : tout prit feu, le malheureux roi flamba comme un punch. Son fils, après de longues négociations, renonça définitivement aux anciennes possessions de son père en Normandie, moyennant le duché de Nemours (1404).

Malheureusement les discordes sont de plus en plus aiguës entre les princes du sang qui se disputent le gouvernement durant les accès de folie du roi. L'assassinat du duc d'Orléans, frère de Charles VI, par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, déchira le royaume entre *Armagnacs* et *Bourguignons*. Les deux partis sollicitent l'alliance du roi d'Angleterre, qui favorise l'un ou l'autre suivant les circonstances. Paris est en proie aux horreurs des Cabochiens, puis aux horreurs de la répression. La paix avec l'Angleterre fut cependant maintenue tant bien que mal jusqu'à la mort du roi Henri IV (1413). Mais son fils Henri V, plus ambitieux, plus résolu, plus belliqueux, voulut profiter de l'occasion.

Il débarque à l'embouchure de la Seine, à l'abri de la pointe de la Hève, à l'endroit qu'on appelait le Chef-de-Caux, escale qui remontait vraisemblablement à l'époque romaine. Le Havre n'existait pas; c'est Harfleur qui était alors le port de l'estuaire et la clé maritime de la Normandie. La ville n'avait pas de vaisseaux, était peu en état de défense, elle fut investie le 19 août 1415. Au bout d'un mois, n'ayant pas reçu de secours et n'en ayant pas à espérer, elle se rendit (22 sept.). La plupart des habitants furent expulsés et remplacés par des Anglais. C'est un second Calais que l'Angleterre avait en France. Henri V y laissa une forte garnison, puis se mit en route pour gagner Calais à travers le Pays de Caux et la Picardie.

Une grosse armée féodale s'était enfin réunie à Rouen, sous la conduite du connétable d'Albret, un des chefs du parti Armagnac. Le duc de Bourgogne resta à l'écart : il avait traité secrètement avec le roi d'Angleterre. Henri V n'ayant pu franchir la Somme au gué de Blanchetache, mieux gardé que sous Philippe de Valois, la passa sur une chaussée abandonnée aux environs de Nesle, entre Ham et Péronne, et se dirigea vers le nord à marches forcées, sous une pluie battante. Il rencontra l'armée française près d'Azincourt. Elle se montra aussi incapable de manœuvrer qu'à Créy et à Poitiers, et le résultat fut le même (15 nov. 1415).

L'année suivante se passe en vaines négociations, mais en 1417 Henri V reprend l'offensive. Pendant que Jean sans Peur rentre dans Paris et fait un massacre d'Armagnacs, le roi d'Angleterre débarque (1er août) à l'embouchure de la Touques, sur

la plage de Trouville, et commence la conquête méthodique de la Basse-Normandie. L'armée anglaise marche sur Caen, avec beaucoup d'ordre et de discipline, car le roi d'Angleterre voulait prouver qu'il ne venait pas en ennemi, mais en souverain légitime. Il ordonna surtout de respecter les gens et les biens d'Eglise, aussi les deux grandes abbayes de Saint-Etienne et de la Trinité le reçurent sans résistance. La ville se défendit bravement durant dix-sept jours, le château plus longtemps encore. La plus grande partie de la population, soit 25.000 habitants, fut chassée. Henri V fit de Caen son quartier général et une sorte de capitale provisoire.

Il ne s'arrête pas en si bon chemin. Bayeux, Argentan, Alençon se rendent sans grande difficulté. Falaise, dont la position est plus forte, se défend jusqu'au mois de février 1418. Du reste tout se passe en bonne et due forme. Ceux qui se soumettent n'ont rien à craindre ni pour leurs personnes ni pour leurs biens ; les autres sont bannis et des règlements fixent la date et les conditions de leur départ. Cette régularité contraste avantageusement avec l'anarchie qui régnait dans le royaume de France. Les Normands, hommes d'ordre, s'accommodent assez bien de ce prince rigide mais fidèle à sa parole. Avec lui on sait à quoi s'en tenir : beaucoup se rangent d'eux-mêmes sous son autorité.

Toute la Basse-Normandie est occupée par les lieutenants d'Henri V pendant que lui-même se dirige sur Rouen. Il assure ses communications par Evreux, Louviers, Pont-de-l'Arche, et franchit la Seine près de l'abbaye de Bonport, en jetant

un pont sur des bateaux de cuir bouilli. La vallée de l'Andelle est occupée, Rouen est isolé, et une armée de 45.000 hommes campe sous ses murs (29 juillet 1418).

Rouen à cette époque était une vraie capitale, presque l'égale de Paris. On lui attribue 300.000 habitants. Elle était riche par son industrie drapière et par son commerce maritime. Une enceinte continue la défendait avec un très fort château construit par Philippe Auguste, et dont il reste encore le donjon, qu'on appelle la tour de Jeanne d'Arc. Le pont qui unissait les deux rives était également fortifié ainsi que l'arsenal du Clos-des-Galées. Les remparts étaient en état, la commune avait été rétablie, et la ville venait de passer au parti bourguignon qui avait envoyé des renforts commandés par un capitaine bourguignon, Gui le Bouteiller. La garnison comptait 5.500 hommes d'armes, plus un contingent de 600 volontaires parisiens et une milice bourgeoise s'élevant à 16.000 hommes sous les ordres d'un chef populaire, Alain Blanchart. Les remparts étaient garnis d'artillerie.

La ville était disposée à une défense énergique. Les habitants s'étaient pourvus de vivres pour dix mois ; ceux qui n'avaient pu le faire étaient partis. Malheureusement Jean sans Peur ne répondit pas à l'appel des assiégés. Il ne vint pas lui-même et n'envoya même pas de chef qualifié pour une si grosse affaire, comme s'il était gêné par quelque pacte secret. Les Anglais eurent ainsi le loisir d'investir complètement la place, par terre au moyen d'un immense retranchement, par eau en bloquant la Seine en amont et en aval au moyen de leur flotte.

Un vieux prêtre, qui avait forcé les lignes anglaises, vint jusqu'à Paris auprès du roi crier le « grand haro » des Normands, c'est-à-dire l'appel suprême. Les Normands menaçaient, si on les laissait tomber aux mains du roi d'Angleterre, de devenir les pires ennemis du roi de France. Leur appel resta vain. Jean sans Peur fit de vagues promesses, s'avança même jusqu'à Pontoise, envoya une ambassade : tout cela ne servit de rien.

La ville n'avait rien à craindre d'un coup de force. Les Rouennais faisaient même des sorties et leurs cent canons creusaient des brèches dans les rangs anglais. Mais la famine commençait à sévir. Toutes les bêtes comestibles étaient mangées, et même les autres. Les vivres étaient hors de prix : un cheval se vendait 1.280 francs de notre monnaie, un chien de 48 à 96 francs, une souris 8 francs. Et ces chiffres doivent être au moins triplés pour correspondre à la valeur actuelle de l'argent. Les bouches inutiles furent chassées hors des murs; le roi d'Angleterre refusa de les laisser passer : 12.000 femmes, enfants, vieillards, durent rester dans le fossé en décembre, vivant d'herbe gelée. Il fallait se rendre : 40.000 habitants avaient succombé.

Le 2 janvier 1419, une ambassade vint trouver le roi, mais refusa de rendre la ville à discrétion. Une sortie avait échoué, par la faute ou par la trahison du chef bourguignon, Gui le Bouteiller. Les habitants songèrent alors à s'ensevelir sous les ruines de leur cité. Prévenu de ce projet par la même voie, Henri V, qui voulait reprendre Rouen mais non le détruire, accorda une capitulation. La ville paierait une contribution de 300.000 écus

d'or, les habitants auraient la vie sauve mais se reconnaîtraient les sujets du roi d'Angleterre, neuf d'entre eux seraient livrés à sa merci. Henri V fit une entrée triomphale (19 janvier 1419) et permit aux victimes expiatoires de se racheter, sauf le brave Alain Blanchart, qui fut pendu et qui méritait mieux : « Je n'ai pas de bien, dit-il en allant au supplice, mais quand j'en aurais, je ne l'emploierais pas à empêcher un Anglais de se déshonorer. »

Le reste de la Normandie suivit le sort de Rouen. Le Château-Gaillard tint encore près d'un an, mais dut céder (9 décembre 1419) n'ayant plus de corde pour tirer l'eau du puits. Seul le Mont Saint-Michel demeura imprenable. La noblesse normande dut venir à Rouen rendre hommage à son nouveau suzerain. Beaucoup refusèrent et eurent leurs biens confisqués, comme la veuve du sire de la Roche-Guyon. Elle ne voulut ni reconnaître un roi étranger, ni épouser Gui le Bouteiller, de plus en plus suspect de trahison, qui ne rougit pas de recevoir des Anglais les domaines qu'elle n'avait pas consenti à lui apporter en dot.

La chute de Rouen et la perte totale de la Normandie amenèrent des essais de réconciliation entre Armagnacs et Bourguignons. Jean sans Peur, toujours partagé entre plusieurs desseins, avait d'abord cherché à s'entendre avec Henri V. Il lui offrait les conditions de la paix de Brétigny, c'est-à-dire le sud de la France, avec la Normandie en plus et la main de Catherine, fille de Charles VI. Une entrevue eut lieu à Pontoise, mais Henri V mit en avant de nouvelles exigences : « Beau cousin, dit-il à Jean sans Peur qui essayait de discuter,

sachez que nous aurons la fille de votre roi et le reste, ou que nous vous mettrons, lui et vous, hors de ce royaume. »

Jean sans Peur se retourna vers les Armagnacs, dont le chef était le dauphin Charles, faible adolescent de seize ans, qui était soutenu par les provinces du centre et du bassin de la Loire. Les deux princes eurent une première entrevue à Pouilly, près de Melun, où ils parurent réconciliés. Mais Jean sans Peur continue à négocier sous main avec le roi d'Angleterre. Néanmoins une seconde entrevue a lieu au pont de Montereau sur l'Yonne. Elle tourne mal. Le dauphin reproche au duc sa duplicité, on en vient aux propos aigres et les compagnons du dauphin massacrent Jean sans Peur (10 septembre 1419). Ce meurtre, qui semble bien avoir été prémédité par l'entourage du dauphin, avait la prétention de venger celui du duc d'Orléans. C'est la France qui était frappée : « Voyez ce trou, disait plus tard un chartreux en montrant à François Ier le crâne de Jean sans Peur où une blessure était restée visible; c'est par là que les Anglais passèrent en France. »

En effet le parti bourguignon se jeta sans réserve dans les bras du roi d'Angleterre. L'Université et les bourgeois de Paris poussèrent à cette entente. Le nouveau duc de Bourgogne, Philippe le Bon, commença par traiter en son nom personnel à Arras, puis les négociations se poursuivirènt avec la reine Isabeau de Bavière et le fantôme de roi qu'était devenu Charles VI. Le traité définitif fut signé à Troyes (21 mai 1420). Le roi d'Angleterre devait épouser la belle et gracieuse Catherine de France;

le dauphin était désavoué et traité de « soi-disant » dauphin ; le roi d'Angleterre est désigné comme héritier de Charles VI et en prend le titre avec le gouvernement immédiat du royaume. Il conserve naturellement, en attendant le reste, tout ce qu'il possède ou occupe déjà, y compris la Normandie. Le traité fut exécuté et communiqué à toute l'Europe. L'Université, le Parlement, les États Généraux lui jurèrent fidélité, et le roi d'Angleterre fit son entrée solennelle à Paris, aux côtés du roi de France (déc. 1420).

XV

FIN DE LA GUERRE DE CENT ANS

Le roi de Bourges. — Le sentiment national. — Jeanne d'Arc. — La réconciliation des Bourguignons et des Armagnacs. — La Normandie reconquise.

Après le traité de Troyes, le parti Armagnac devenait, sans avoir mérité cet honneur, le parti français. Le dauphin, quoique désavoué et mal entouré, conservait encore son autorité au sud de la Loire, et ses chefs de bandes tenaient campagne sur les confins de la Normandie et de l'Ile-de-France. Henri V s'apprêtait à pousser une pointe vers le Nivernais lorsqu'il tomba malade et mourut inopinément. Il laissait pour héritier un enfant de quelques mois, Henri VI, lequel aura pour régent le duc de Bedford, frère d'Henri V (31 août 1422). Quelques semaines plus tard, le pauvre roi fou, Charles VI, le suivait dans la tombe, et Henri VI était proclamé à Paris roi de France et d'Angleterre. La France du Midi reconnaissait le dauphin, Charles VII, qui se trouvait alors au château de Mehun-sur-Yèvre, près de Bourges, et que ses ennemis appellent par dérision le roi de Bourges.

La Normandie avait son organisation particulière depuis qu'elle avait été reprise par Henri V. Elle

était administrée par un conseil spécial et une chambre des comptes siégeant à Caen. C'est « l'Echiquier des Comptes », démembré de « l'Echiquier des Causes » resté à Rouen. A l'avènement d'Henri VI, il semblait que cette organisation à part n'eût plus de raison d'être puisque le jeune roi était proclamé à la fois roi de France et d'Angleterre. Néanmoins le régent maintint le conseil de Normandie. Il voulait se garder contre un retour de fortune et ne pas lier la possession de la Normandie à la possession de la France. Du reste Henri V à son lit de mort avait donné pour mot d'ordre à ses conseillers intimes de ne jamais abandonner la Normandie. Le conseil de Normandie, sauf deux ou trois Anglais, n'était composé que de Normands ralliés. Bedford tenait à ménager cette province susceptible : il respecta les vieilles institutions et coutumes, fit remise aux Rouennais d'une partie de leur rançon, et fonda à Caen une Faculté de droit (1432), qui fut complétée quelques années plus tard (1437-1439), malgré les réclamations de l'Université de Paris. Enfin il renonça au système d'introduction de colons anglais, qui était odieux aux Normands et peu agréable aux Anglais, obligés de vivre dans un milieu hostile.

Malheureusement Bedford ne peut assurer l'ordre et la sécurité. Les bandes armées sont le fléau du pays. Les bandes d'Armagnacs dévastent ce que les bandes anglaises ont respecté. Même la Normandie, qui est relativement favorisée, se dépeuple. Partout on a le spectacle d'églises effondrées, de couvents abandonnés, de villages en ruines que personne ne veut habiter ni reconstruire. Le pays de

Caux est infesté de loups. En parlant de Pontorson, un acte dit « la feue ville de Pontorson ». Et avec cela les impôts augmentent. Chaque année les Etats de Normandie sont convoqués pour voter de nouveaux subsides. Comme beaucoup de provinces ne peuvent plus rien payer, parce qu'elles n'ont plus rien, le fardeau retombe sur celles qui sont encore comparativement solvables, comme la Normandie.

La misère n'était pas moins grande dans les pays qui avaient reconnu Charles VII, et en outre l'administration y était plus chaotique. La cour du faible souverain était déchirée par les intrigues de ses favoris; ses chefs militaires ne s'entendaient pas entre eux. Leurs jalousies amenèrent un désastre sous les murs de Verneuil (17 août 1424). Les Anglais, commandés par Bedford, s'étaient retranchés derrière une ceinture de pieux. Les Français attaquèrent à l'aveuglette, une partie ne suivit pas, une autre pilla les bagages de l'ennemi au lieu de le tourner. Ce fut un nouvel Azincourt. Les Français perdirent 7.000 hommes, la moitié de leur armée, et se retirèrent vers la Loire.

La guerre languit dès lors jusqu'au siège d'Orléans (1428). La ville, mollement bloquée par une faible armée anglaise, fut délivrée par *Jeanne d'Arc*, la miraculeuse paysanne qui incarne le sentiment national, plus vivace chez le peuple constamment pillé par l'étranger que chez beaucoup de seigneurs pour qui la guerre est un métier plein d'attrait et de profit. Les soulèvements ruraux éclataient partout. En Normandie, il y a des guerillas dans toutes les forêts, et les pires supplices ne

découragent personne. Le matin de la bataille de Verneuil, une partie du contingent normand avait déserté le camp anglais. Bien mieux, le bruit que les Français étaient vainqueurs ayant couru, les paysans se soulevèrent de toutes parts et massacrèrent les soldats anglais débandés au début de l'action. Cet état d'esprit explique l'enthousiasme soulevé par les succès de Jeanne d'Arc. Chaque étape, délivrance d'Orléans (8 mai 1429), victoire de Patay (18 juin), sacre du roi à Reims (17 juillet), avait un retentissement profond. En Normandie, on escomptait déjà l'entrée du roi Charles VII à Paris et à Rouen. Un pauvre musicien ambulant, Philippe le Cat, complota pour livrer Cherbourg aux Français. Il fut exécuté au moment du sacre.

Les choses n'allèrent pas si vite par l'inertie du roi et l'incohérence de son entourage. Jeanne n'est pas soutenue dans un coup de main sur Paris, et elle est prise l'année suivante à Compiègne, dans une sortie. Charles VII ne tenta rien pour la sauver, ne proposa ni rançon ni échange. Le peuple partout pria pour elle, la cour s'empressa de l'oublier.

Le procès de « la bonne Lorraine » eut lieu à Rouen. C'était un procès d'hérésie et de sorcellerie. Jeanne, prise à Compiègne, dans le diocèse de Beauvais, était justiciable de l'évêque de cette ville, Pierre Cauchon. Il était réfugié à Rouen parce que la ville de Beauvais avait passé à Charles VII C'était un ambitieux sans scrupules, qui convoitait l'archevêché de Rouen alors vacant. Il avait été recteur de l'Université de Paris et très mêlé au mouvement cabochien. Il prit pour procureur général son grand vicaire, exilé comme lui, et pour asses-

seurs des ecclésiastiques parisiens et normands inféodés à la cause anglaise. Il s'agissait de détruire l'effet moral de l'œuvre de la Pucelle en l'attribuant à une influence diabolique. Le procès est conduit avec une mauvaise foi éclatante, mais avec un respect extérieur des règles canoniques. Cauchon était un procédurier très expert. Jeanne d'Arc, malgré l'abattement d'une atroce captivité qui durait depuis près d'un an, malgré les conseils perfides que lui donnait son confesseur, un chanoine de Rouen nommé Loyseleur, malgré l'absence de tout secours humain, montra une fermeté et une présence d'esprit véritablement merveilleuses chez une villageoise ignorante de dix-neuf ans. Durant son séjour à la cour, elle avait pourtant appris à signer, peut-être même à lire et à écrire.

Elle avait été enfermée dans une des tours du vieux château de Philippe Auguste, qui n'est pas celle qui porte son nom. La « tour Jeanne d'Arc » était le donjon ; c'est là que le tribunal siégera dans la chapelle ou dans la salle du Parlement. Le cachot de Jeanne, à peine éclairé, occupait l'étage intermédiaire. Elle était étroitement enchaînée jour et nuit et gardée à vue. On avait même fait à son intention une cage de fer, mais il n'est pas prouvé qu'elle ait servi. Jeanne avait encore ses habits d'homme et comparut ainsi devant le tribunal. Le procès dura trois mois, du 21 février au 23 mai. Plusieurs des interrogatoires eurent lieu au secret, dans la prison même, en présence d'un petit nombre d'assesseurs. Du moins l'accusée ne fut pas mise à la torture, bien qu'elle en eût été menacée.

Proclamée hérétique, elle devait être brûlée vive







Le mont St-Michel au XVe siècle. (*Miniature du livre d'heures du duc de Berry.*) — Abbaye de St-Wandrille. — Cathédrale de Coutances. (*Phot. Sites et Mon. du T. C. F.*)
Pl. XI.

si elle ne rétractait pas ses prétendues erreurs. Elle céda momentanément ou fit mine de céder, au cours d'une suprême admonestation au cimetière Saint-Ouen, et fut condamnée à la prison perpétuelle (24 mai 1431). Les Anglais voulaient davantage. « Nous la rattraperons », dit Cauchon. On l'avait laissée aux mains des Anglais au lieu de la mettre en prison d'Eglise, comme elle y comptait. Trois jours plus tard, on la retrouva vêtue d'habits masculins, qu'on avait laissés exprès à sa portée, et elle déclara que « ses voix » lui avaient fait honte de sa faiblesse. Elle rétracta sa rétractation et fut brûlée vive sur la place du Vieux-Marché comme étant retombée dans son péché, c'est-à-dire comme « relapse ». Sa mort fut à la fois héroïque et touchante (30 mai 1431). Elle comprit en mourant, dit un historien contemporain, que ses voix, dont elle avait douté un moment, ne l'avaient pas trompée, mais que « la délivrance promise par elles c'était la mort » (Petit-Dutaillis). Elle arracha des larmes, même à ses juges : « Ah ! Rouen, s'écria-t-elle en montant sur le bûcher, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort. »

Ce furent plutôt les Anglais qui en souffrirent. Le supplice de Jeanne d'Arc ne releva pas leurs affaires. Malgré l'inaction de Charles VII, la France se libère elle-même. La Normandie est en pleine fermentation. Dans le Perche, dans le Cotentin, c'est une vraie chasse aux « Godons », comme on appelait familièrement les Anglais. Même un nommé Ricarville, avec une centaine de compagnons, réussit un coup de main sur le château de Rouen. Il fut

massacré avec les siens, mais il eût suffi de peu pour que la ville fût prise. Bedford, ne sachant que faire pour arrêter cette « chouannerie » avant la lettre, donne ordre aux habitants de s'armer et de s'exercer au tir de l'arc le dimanche. Les soldats de profession, jaloux de ces miliciens rustiques, en massacrent quelques centaines. C'est le signal d'un véritable soulèvement. Une armée de 12.000 paysans commandée par un gentilhomme et un roturier, le sire de Marville et un certain Cantepie, vint assiéger Caen. Elle tomba dans une embuscade et fut à moitié détruite (1434). Une surprise sur Harfleur fut plus heureuse. Une troupe de 104 exilés, sous la conduite du sire de Grouchy, escalada les murs et reprit la place. Une cérémonie, dite la « fête des Cent-Quatre », commémore encore chaque année cet exploit.

Rien de tout cela n'était décisif. Il fallait un fait nouveau pour que la balance vînt à pencher définitivement en faveur de l'un des deux belligérants. Ce fait nouveau va se produire à l'avantage de Charles VII, c'est sa réconciliation avec le duc de Bourgogne. Philippe le Bon n'avait jamais beaucoup aimé les Anglais. Au siège d'Orléans, il avait rappelé ses troupes ; il n'avait assisté ni aux funérailles d'Henri V ni au sacre d'Henri VI à Paris (1431). Sauf le serment qu'il avait fait de venger son père, il n'avait aucune raison de continuer une guerre qui ruinait la Bourgogne comme le reste de la France. Un congrès tenu à Arras sous la médiation du légat du pape ne put amener la paix entre la France et l'Angleterre, mais il amena du moins la réconciliation des Armagnacs et des Bourguignons (1435).

Charles VII désavoua le meurtre de Jean sans Peur, dispensa Philippe le Bon de tout hommage féodal, lui céda les forteresses de la Somme, moyennant quoi tous les Français se retrouvèrent unis contre l'étranger.

Le mécontentement fut extrême en Angleterre, mais la mort du duc de Bedford paralysa les effets de ce mécontentement. Le duc de Bedford mourut à Rouen et fut enterré dans la cathédrale, avant même la conclusion définitive du traité d'Arras. Un soulèvement populaire eut lieu presque aussitôt dans le pays de Caux. Les paysans conduits par un des leurs, Le Caruyer, chassèrent les Anglais de partout, sauf de Caudebec. Dieppe même fut enlevée par surprise. Quelques troupes royales vinrent les rejoindre avec le brave La Hire, mais la mésintelligence se mit entre hommes d'armes et paysans, et les Anglais reprirent le dessus.

Il en fut à peu près de même dans le Val-de-Vire. Paysans et nobles firent cause commune pour courir sus aux Anglais. Ils sont commandés par un certain Boschier et quelques hobereaux. Des chansons populaires, mises sous le nom d'Olivier Basselin ou Bachelin, foulonnier près de Vire, célèbrent les exploits des compagnons du Val-de-Vire. C'est le même Basselin auquel on attribue faussement des chansons à boire ou « vaudevires » plus jeunes d'un siècle et demi. Les Anglais finirent pourtant par être vainqueurs à Saint-Sever, près de Vire, où périrent un millier de Normands et parmi eux peut-être Basselin lui-même.

Il fut plus facile de chasser les Anglais de Paris. La ville était gouvernée par un quatuor peu sympa-

thique où nous retrouvons Pierre Cauchon, devenu évêque de Lisieux. Elle est assiégée par le connétable Richemont, frère du duc de Bretagne. Un complot en ouvrit les portes (13 avril 1436). La garnison anglaise, réfugiée à la Bastille, obtint de se retirer et s'embarqua pour Rouen sous les huées de la foule. Charles VII lui-même se pique d'honneur; il prend part au siège de Montereau et fait son entrée triomphale à Paris (1437). Il ne restait guère aux Anglais que la Guyenne et la Normandie, cette dernière toujours frémissante. On en peut juger par les sentiments patriotiques qu'on trouve dans les œuvres d'Alain Chartier, secrétaire de Charles VII, qui est de Bayeux. Pour surveiller le Mont Saint-Michel, qui jamais n'avait pu être pris, les Anglais fondèrent Granville, mais le capitaine du Mont Saint-Michel, Louis d'Estouteville, s'empara de la nouvelle forteresse avant même qu'elle ne fût achevée. Bien plus, la ville d'Evreux est enlevée par surprise par un des chefs de bandes de Charles VII, Robert Floquet (1440). En outre les corsaires de Dieppe, que les Anglais n'avaient pu reconquérir, barraient l'estuaire de la Seine.

Une trêve (1444) ajourna le retour de la Normandie à la France, qui dès lors apparaissait comme inévitable, mais l'épuisement général ne permettait guère de continuer une guerre qui ne profitait qu'aux bandes qu'on appelait les Ecorcheurs. Tout le pays retournait au désert et à la sauvagerie. Les malandrins eux-mêmes ne trouvaient plus à y vivre. La dépopulation était effrayante. Dans le diocèse de Rouen, nous voyons que la population de 221 paroisses est tombée de 14.992 âmes à 5.976

depuis le début de la guerre. Dans le Cotentin on cite une terre, celle de la Roche-Tesson, qui de 80 habitants est tombée à « trois pauvres hommes ». Et la Normandie n'est pas particulièrement à plaindre. Croirait-on que la ville de Limoges n'a plus en 1435 que cinq habitants?

La trêve n'avait rien résolu, mais avait montré combien les Anglais avaient rabattu de leurs prétentions. Il n'était plus question de la couronne de France. Henri VI demandait seulement la Guyenne et la Normandie en toute souveraineté. On les lui refusa. Il se contenta d'épouser Marguerite d'Anjou, qui était de la famille royale, mais qui n'apportait en dot que de vaines prétentions sur le royaume de... Majorque. Cette trêve signée en 1444 pour deux ans se prolongea, de prorogation en prorogation, jusqu'en 1449, tellement des deux côtés on en avait besoin.

Ce délai fut employé par Charles VII à réorganiser l'armée et à débarrasser la France des Ecorcheurs. Une amnistie générale permit à beaucoup d'entre eux de reprendre un métier dans leur pays; les autres entrèrent dans l'armée nouvelle, composée de compagnies d'ordonnance régulièrement payées et dont les capitaines étaient nommés par le roi. L'infanterie formée de francs archers de village ou de milices communales resta médiocre, faute d'exercice, mais l'artillerie des frères Bureau n'avait pas d'égale. Au contraire en Angleterre tout se désorganise. Le roi Henri VI, lettré, dévot et pacifique, n'a aucune fermeté. Il a du reste l'esprit faible de son grand-père Charles VI. La reine Marguerite d'Anjou a toutes les qualités qui manquent

à son époux, mais elle est détestée comme Française et on ne lui pardonne pas d'avoir fait rendre à son père, René d'Anjou, le Maine et l'Anjou occupés depuis un quart de siècle par l'Angleterre.

Quand la guerre recommencera par la faute des Anglais qui avaient enlevé Fougères par surprise, la partie ne sera plus égale. Tout l'effort des Français se porte sur la Normandie. Pont-de-l'Arche est enlevé dès le mois de mai 1449. La province ne pouvait ni ne voulait se défendre. Les places étaient dégarnies, le trésor vide, et les États s'enhardissaient à refuser les subsides qu'on leur demandait. La conquête se fit en un an (août 1449-août 1450). Il n'y avait presque plus d'Anglais dans la province et une amnistie générale était promise aux « Français reniés », c'est-à-dire à ceux qui avaient servi les Anglais.

Les soldats français, bien payés et bien disciplinés, grâce aux 40.000 écus prêtés par Jacques Cœur, n'étaient plus reconnaissables. Ils furent accueillis en libérateurs. Au contraire les Anglais, se sentant perdus, se permettent tous les excès. Ils n'osent pas affronter la bataille et se confinent dans les villes où ils ne peuvent tenir contre les nouveaux canons. Le connétable Richemont et son neveu le duc de Bretagne enlevèrent le Cotentin en deux mois. Pendant ce temps, le fameux bâtard d'Orléans, Dunois, occupait la Haute-Normandie, qui était un peu son pays, car il avait pour mère une « dame » de Cany, et il recevra comme récompense le comté de Longueville, comme l'avaient reçu avant lui du Guesclin et La Hire. Rouen se délivra lui-même. Les bourgeois traitèrent avec le roi. Les Anglais

furent assiégés dans le château, bombardés, et durent se rendre (29 oct. 1449). Le gouverneur, Somerset, se retira à Caen et Charles VII fit son entrée triomphale dans la vieille capitale normande le 10 novembre. La cour l'avait suivi, et Agnès Sorel, la « dame de Beauté », mourut au château d'Anneville, près de Jumièges, au cours de ce voyage.

Ces mauvaises nouvelles provoquèrent en Angleterre des troubles, précurseurs de la terrible Guerre des Deux Roses. Suffolk, le favori du roi, fut tué. Pourtant un dernier effort fut tenté. Une armée anglaise, commandée par Kyriel, débarqua à Cherbourg, le dernier port normand qui fût encore à l'Angleterre, prit Valognes, traversa le Cotentin, franchit la Vire, et se dirigea sur Bayeux. Elle fut arrêtée au passage près de Formigny (15 avril 1450) par le comte de Clermont. Les Anglais, fidèles à leur vieille tactique, s'étaient retranchés derrière une palissade de pieux. En arrière ils étaient couverts par un ruisseau. Une première attaque échoua. Alors les deux couleuvrines du génois Giribault, maître de l'artillerie, qui avait inventé une sorte d'affût mobile, ouvrirent le feu sur les Anglais. Ceux-ci réussirent à s'en emparer, mais ne purent les garder. Au moment critique, l'armée du connétable Richemont, qui prit les Anglais à revers, décida de la victoire. La bataille fut livrée en réalité sur le territoire d'Aignerville, où le souvenir en est resté dans les dénominations locales : Pré-aux-Anglais, Pièce-aux-Anglais, Tombeau-aux-Anglais. On a même retrouvé dernièrement (1905) dans un fossé du Pré-aux-Anglais un fer de pique avec un squelette d'homme et un de cheval. Les Anglais

perdirent 3.774 hommes et 1.200 prisonniers, dont leur général, chiffres considérables pour l'époque. Les Français étaient presque indemnes ; ils n'avouent qu'une douzaine de morts. Les Anglais furent enterrés dans quatorze fosses : on a retrouvé plusieurs de ces ossuaires, un notamment au bout du jardin de l'école d'Aignerville.

L'Angleterre ne pouvait renouveler un pareil effort. Somerset capitule à Caen devant les terribles effets de l'artillerie et regagne l'Angleterre. Tout le reste suit. Cherbourg, qui se rendit la dernière, fut bombardée de la grève par les frères Bureau. Les batteries étaient submergées à chaque marée, mais les canons avaient des gaînes de cuir. On a retrouvé la trace de ces batteries en creusant le port (1739). La Normandie, cette fois, était française pour toujours. La conquête de la Guyenne fut plus difficile : tout était cependant fini en 1453 et les Anglais ne conservaient sur le continent que la place de Calais. La réhabilitation de Jeanne d'Arc, qui fut solennellement proclamée dans le palais archiépiscopal de Rouen (7 juillet 1456) après un long procès de revision, achevait d'effacer les douloureux souvenirs du passé. Du reste les antiques privilèges de la province furent maintenus, la Charte aux Normands fut confirmée (1458), et le travail de relèvement du pays commença aussitôt. Il est à noter que cette interminable Guerre de Cent Ans finissait sans qu'aucun traité en eût marqué le terme. Elle finit faute de combattants.

Cette longue période de destruction n'a pu laisser beaucoup de monuments. On a plus détruit que construit pendant ce siècle. Le monument le plus

remarquable du XIV[e] siècle normand, un des chefs-d'œuvre classique de l'architecture gothique, l'église *Saint-Ouen* de Rouen, était à peu près terminée lorsque commença la guerre de Cent Ans. Elle date de 1318-1338. Il en est de même de la belle tour de Saint-Pierre de Caen. Mais tous les monuments, anciens ou récents, menaçaient ruine au commencement du XV[e] siècle, faute d'entretien. On n'attendit même pas la fin de la guerre et l'expulsion des Anglais pour se mettre à l'œuvre de réparation. Alexandre de Berneval refait, à partir de 1419, la nef de Saint-Ouen dans le style primitif. Jean Salvart répare le chœur de la cathédrale, et un architecte venu de Paris, Jean Robin, commence en 1433 l'église Saint-Maclou pour remplacer celle qui venait de s'écrouler. Ici apparaît et triomphe le gothique flamboyant, de même qu'au porche de l'église de Louviers. Dans un autre ordre d'idées il convient de citer, comme œuvres du XIV[e] siècle, l'aqueduc de Coutances, qui prouve la persistance de la tradition romaine, et la fontaine de Saint-Marcouf (Manche) avec arcades.

XVI

LA NORMANDIE AU DÉBUT DES TEMPS MODERNES

De Louis XI à François Ier. — Le commerce. — Part des Normands dans les découvertes maritimes. - Dieppe. — Fondation du Havre. — La Renaissance.

La Normandie, en entrant dans l'unité française, ne perd pas son originalité ni son activité propre. L'unité n'est pas l'uniformité. Au contraire, l'esprit français est fait de la combinaison harmonieuse des caractères provinciaux. « L'unité d'une nation, dit un historien normand contemporain, M. Gabriel Monod, n'est pas celle d'un amas de grains de sable, tous égaux, tous semblables, et qu'un coup de vent emporte, mais celle d'un corps vivant où chaque organe doit jouer son rôle original, accomplir ses fonctions particulières, en se subordonnant à l'ensemble mais sans se sacrifier à lui. » Les Normands ont toujours conservé le goût des entreprises tempéré par le sens pratique. Aucun peuple n'a su mieux réagir contre la mauvaise fortune et profiter de la bonne.

On s'en aperçut tout de suite. Nulle part les désastres de la Guerre de Cent Ans ne furent réparés plus vite qu'en Normandie. Les bandes de malan-

drins, de gueux, de bohémiens, qui traînaient partout, y sont moins nombreuses qu'ailleurs et vite découragées. La petite propriété est déjà très répandue. Les salaires agricoles étant très élevés vu la rareté de la population, les grandes propriétés ont avantage à se morceler en petites exploitations où chacun travaille pour soi. Le Normand est d'ailleurs individualiste de son naturel. On commence à s'intéresser à la culture du pommier. Nous voyons par les comptes de l'abbaye de Valmont, près de Fécamp, que la bière était encore la boisson ordinaire des religieux vers 1500; néanmoins le prieur fait greffer et éplucher « les pommiers de l'enclos et du dehors ».

L'industrie, quoique bien entravée par les privilèges des corporations, reprend de l'importance. Les mines de fer et les forges de Normandie, « les ferrières », comme on les appelle, sont connues. Les draps, surtout ceux de Louviers, sont très réputés. « Louviers, dit Froissart au commencement de la Guerre de Cent Ans, était une des villes de Normandie où l'on faisait la plus grande plenté (quantité) de draperie, et était grosse, riche et marchande. » Elle le redevient. La navigation fluviale est encouragée par la suppression de nombreux péages abusivement créés à la faveur des troubles; la vieille querelle pour la navigation de la Seine entre les armateurs de Paris et ceux de Rouen est tranchée par la liberté donnée aux uns et aux autres d'en user concurremment, des travaux d'approfondissement sont même entrepris dans la rivière d'Eure dès la fin du règne de Charles VII.

Sous le règne de Louis XI, la Normandie fut

l'enjeu d'une longue série d'intrigues et de guerres entre le roi et son frère, appuyé par le duc de Bourgogne. Louis XI avait dû la donner en apanage à son frère Charles par les traités de Conflans et de Saint-Maur, à la suite de la guerre féodale soulevée par la soi-disant Ligue du Bien public (1465). Mais il sentait le danger de laisser à un personnage aussi peu sûr une province qui faisait le trait d'union entre la Bretagne et la Flandre, étant donné surtout que la Flandre appartenait au duc de Bourgogne et s'étendait jusqu'à la Somme. C'était revenir à la situation des premiers Capétiens, isolés de la mer. Il disait lui-même qu'il considérait la Normandie comme « le principal fleuron de la couronne, la tierce partie du royaume de France ». Il n'attendait qu'une occasion de la reprendre.

Elle se présenta bientôt. Le duc de Bretagne prétendait mener à sa guise le jeune prince, chétif adolescent de dix-huit ans, laid et disgracieux comme son père et son frère, en outre peu intelligent, efféminé et vaniteux, un simple instrument aux mains des intrigants. Il y eut jalousie entre les favoris du duc de Bretagne auxquels ce dernier entendait réserver toutes les charges, et un certain nombre de notables seigneurs normands qui avaient l'intention de se les partager. Ces derniers enlevèrent leur nouveau suzerain, l'amenèrent à Rouen où la cérémonie de l'investiture eut lieu dans la cathédrale. Charles reçut au doigt l'anneau ducal, signe du mariage conclu avec son duché.

Ce mariage ne fut pas indissoluble. Louis XI, sous prétexte d'aider son frère contre le duc de Bretagne, accourut en Normandie, reprit les places for-

tes non sans quelque résistance, et offrit à son frère le Roussillon à la place de la Normandie. Pour mieux asseoir son autorité, il fit exécuter ou exiler plusieurs de ceux qui avaient trop bien servi son frère, lequel s'était réfugié chez le duc de Bretagne. Il ne manqua pas du reste de confirmer une fois de plus l'antique Charte aux Normands (1467). Enfin il fit déclarer par les Etats Généraux, réunis à Tours en 1468, que la Normandie ne pouvait être donnée en apanage en aucun cas.

C'était une nouvelle guerre civile en perspective. Elle avait même déjà commencé, car le duc de Bretagne était entré en Normandie. La mort du vieux et pacifique duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et l'avènement de son turbulent fils, Charles le Téméraire, aggravent la situation. Louis XI, comptant sur ses talents diplomatiques, commet l'imprudence d'aller trouver le nouveau duc de Bourgogne à Péronne. Malgré son sauf-conduit, il faillit bien n'en pas revenir. Il dut signer un traité donnant toute satisfaction à ses adversaires. Cependant son frère ne recouvrait pas la Normandie. C'est la Champagne qui lui était promise, et finalement c'est la Guyenne que Louis XI lui fit accepter. Il renonça solennellement à tout droit sur la Normandie et rendit l'anneau de mariage, qui fut, en séance de l'Echiquier de Rouen, brisé sur une enclume (9 nov. 1469). Il n'y aura plus de duché de Normandie. Après quoi, la Normandie fut tranquille jusqu'à la fin du règne, sauf une incursion des Bourguignons qui en 1472 brûlent Neuchâtel, Longueville où Dunois avait fait faire de grands travaux, et les faubourgs de Dieppe.

Sous Charles VIII, la Normandie ne se trouve particulièrement mêlée à rien d'important. Le roi vient présider en personne le vieil Echiquier de Normandie (1485) et par la même occasion il confirme la Charte aux Normands, mais les guerres d'Italie le détournent des affaires de France pendant que les Normands se portent de plus en plus vers la mer. La Normandie a pour gouverneur, durant sept ans, Louis d'Orléans, petit-fils de celui qui avait été assassiné par Jean sans Peur. Devenu roi lui-même sous le nom de Louis XII, il témoigne beaucoup d'intérêt à cette province. Il fait son ami et premier ministre, le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen. Il érige l'Echiquier en cour souveraine et sédentaire (1499), dont l'assentiment est nécessaire pour la levée des nouveaux impôts et la mise en vigueur des édits et ordonnances. Se défiant de sa faiblesse ou de celle de ses successeurs, il invite les magistrats à « ne suivre toujours que la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher du monarque ». François d'Angoulême est nommé gouverneur jusqu'à son avènement sous le nom de François Ier (1515).

C'est l'époque des grandes découvertes maritimes : découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492) et de la route des Indes par Vasco de Gama (1498). Les Normands avaient pris les devants. Les Dieppois notamment avaient frayé la route aux Portugais sur les côtes de l'Afrique. Dès 1360, une chaire d'hydrographie avait été créée à Dieppe par l'abbé Descaillers. C'est la première fois qu'on se préoccupait de donner au public des con-

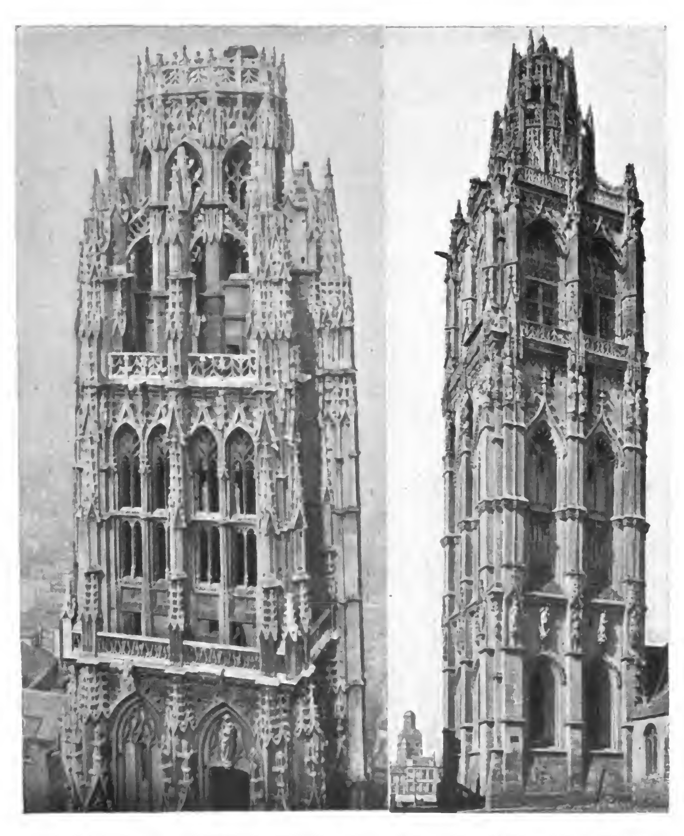
naissances nautiques. Elle ne furent pas perdues.

Au commencement du règne de Charles V, en 1364, des marins dieppois arment deux navires de cent tonneaux, longent les côtes de l'Afrique, dépassent les Canaries déjà connues, et arrivent au cap Vert pour la fête de Noël. Poursuivant leur exploration, ils longent la côte du Sierra Leone actuel, s'arrêtent à un mouillage qu'ils appellent le *Petit Dieppe,* échangeant leurs marchandises contre l'or, le poivre, l'ivoire des indigènes. Le profit qu'ils tirèrent de ce premier voyage le leur fit recommencer l'année suivante, d'accord avec des marchands de Rouen. Cette fois quatre vaisseaux sont frétés et visitent toute la côte de la « malaguette » (poivre). Ces relations se poursuivent un certain temps; des « loges » ou comptoirs s'organisent, comme le poste de *la Mine* (aujourd'hui *Elmina*). Mais les désastres qui assaillirent la France et la Normandie durant la minorité et la folie de Charles VI firent négliger le commerce et oublier la route de ces lointains parages. Quand les Portugais arrivèrent, près d'un siècle après les Dieppois, sur les côtes du golfe de Guinée, ils eurent la surprise d'y constater la trace de leur passage.

D'autres expéditions eurent des effets plus durables. Tel est le cas du fameux *Jean de Béthencourt,* gentilhomme normand de Grainville-en-Caux et chambellan du roi Charles VI, un type d'aventurier digne des vieux Normands. Les Anglais avaient pillé son château et ravagé ses terres. Ruiné en Europe, il part pour un nouveau monde afin de refaire sa fortune. Il s'embarque à la Rochelle (1402) avec « le bon et honnête chevalier Gadifer de la

Sale » et quelques autres coureurs de risques, et ils abordent aux îles Canaries, les îles Fortunées des anciens, qu'un Français nommé Lancelot Maloisel avait déjà reconnues vers 1275. Il débarque à l'île Lanzarote, ainsi appelée de Lancelot, y construit un fort, visite ensuite Fortaventura où il fonde Betencuria, qui existe encore, y laisse ses compagnons et revient en Espagne demander des secours au roi de Castille Henri III. De retour en 1404 avec le titre de seigneur des Canaries, il convertit et baptise les indigènes, soumet les îlots de Palma et Hierro et s'attaque au continent. Il prend possession du littoral au sud du cap Bojador, que les Portugais n'avaient pas encore franchi. Il fit plusieurs voyages en Normandie pour en ramener des colons, et installa son neveu comme gouverneur de ce petit royaume de famille. Revenu définitivement dans ses foyers, il y mourut (1426). Les Espagnols s'emparèrent de cet archipel à la faveur de la Guerre de Cent Ans et ils l'ont gardé depuis.

Après la Guerre de Cent Ans l'esprit d'entreprise se réveille. Le pavillon français reparaît en Guinée avec Cousin (1488). La tradition dieppoise veut même que Cousin ait touché le continent américain dans les parages du Brésil actuel, et qu'il ait eu sous ses ordres Vincent Pinçon, qui sera un des compagnons de Christophe Colomb, quatre ans plus tard. Nous serions peut-être plus exactement fixés sur ce point si les archives du port de Dieppe n'avaient été détruites dans un bombardement en 1694. Un marin de Honfleur, Paulmier de Gonneville, parti pour le cap de Bonne-Espérance et les Indes (1503), est jeté par la tempête au Brésil. Après un séjour de six



La Tour de Beurre. (Cathédrale de Rouen.) — La Tour de la Madeleine, à Verneuil.
(Phot. Sites et Monuments du T. C. F.)

Pl. XII.



mois, il revient en France ramenant le fils d'un chef indigène. D'autres pendant ce temps avaient découvert — ou retrouvé — la baie du Saint-Laurent. Un marin d'Honfleur, Jean Denis, servi par un pilote rouennais du nom de Canart, en trace une première carte (1506) et deux ans plus tard, Thomas Aubert, un pilote de Jean Ango de Dieppe, le père du fameux armateur, remontait le fleuve sur son navire, *la Pensée,* jusqu'à 80 lieues et déposait sur ses rives les premiers colons normands du Canada. D'autres Dieppois, les frères Parmentier, touchent à Sumatra et Madagascar (1529). Déjà la pêche à la morue se pratique sur le Banc de Terre-Neuve.

Le plus connu des grands armateurs de cette époque c'est *Jean Ango*, « marchand de Rouen et vicomte de Dieppe », qui promena sur toutes les mers le pavillon français et en imposa le respect au besoin. Il faisait le commerce jusque dans l'Inde, et un bas-relief de l'église Saint-Jacques de Dieppe, où se trouve son tombeau, représente les naturels des pays avec lesquels il était en relations. On y reconnaît des Africains, des Brésiliens, des Hindous. Les Portugais ayant capturé un de ses vaisseaux, il arma en guerre une flotte de dix-sept bâtiments qui bloqua l'embouchure du Tage, menaça le port de Lisbonne et obligea le roi de Portugal à venir à résipiscence. Le roi de Portugal ayant envoyé un ambassadeur à François Ier pour régler l'incident, François Ier l'adressa à Jean Ango lui-même (1531). Les risques de ces expéditions étaient énormes du fait de la piraterie et de la jalousie des concurrents étrangers. Il fallait en outre obtenir l'autorisation de « l'amiral de Normandie » et il se la faisait payer.

Ango finit par se ruiner, mais François Ier, auquel il avait avancé de l'argent et qu'il avait reçu magnifiquement dans son manoir, le nomma gouverneur de Dieppe, où il mourut en 1551. Son très gracieux manoir de Varengeville, près de Dieppe, qui existe encore, est un des plus précieux monuments de l'architecture civile de cette époque.

François Ier s'intéresse à ces découvertes. Pour ne pas en laisser perdre tout le fruit, il essaye de faire une part à la France entre le Portugal et l'Espagne qui prétendaient se partager la planète. « Je voudrais bien voir, disait-il, l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage. » Il fait prendre officiellement possession de Terre-Neuve par le Florentin Verazzano (1524); mais celui-ci, dans un second voyage, est pris, rôti et mangé par des anthropophages au Brésil. D'autres expéditions sont confiées à Jacques Cartier, qui est de Saint-Malo, mais qui a des équipages en grande partie normands. Il remonte le Saint-Laurent jusqu'à l'emplacement futur de Montréal (1534-1536). La carcasse d'un de ses vaisseaux, abandonné par lui, a été retrouvée dans la vase à Québec en 1843. Un gentilhomme picard, Roberval, fait même une tentative officielle de colonisation (1541) sans résultat. Les guerres contre Charles-Quint détournent l'attention de ce pays pour plusieurs années.

Les visées coloniales de François Ier avaient eu un autre effet, c'est la création du *port du Havre*. Harfleur, après avoir joué un rôle éclatant, se trouvait déchu vers la fin du XVe siècle par suite des atterrissements qui avaient peu à peu rétréci et en-

vahi l'embouchure de la rivière la Lézarde, qui lui servait de port. On créa, pour y suppléer, le port de Leure, au confluent même de la Lézarde et de la Seine, mais ce n'était qu'un expédient tout à fait insuffisant, d'autant plus que le séculaire abri du Chef-de-Caux, protégé par le cap de la Hève, avait à peu près disparu, par suite du recul de la falaise sous l'action des vagues. On estime que le cap de la Hève a reculé d'un kilomètre du XIIe siècle jusqu'à nos jours. François Ier décida de fonder une ville qui fût à la fois un arsenal, une forteresse et un port de commerce à l'entrée de l'estuaire.

L'amiral Bonnivet, bien conseillé, choisit comme emplacement la plaine d'alluvions, encore imparfaitement consolidée, qui s'étendait au pied de la côte d'Ingouville. Les cordons de galets formaient des espèces de digues naturelles derrière lesquelles restaient par endroits des criques ou des étangs propres à l'établissement des premiers bassins. Un autre avantage du Havre, c'est que la haute mer y reste étale plus de deux heures, par suite du jeu des courants et des marées. La marée y arrive en effet en deux flots successifs, l'un qui vient du cap d'Antifer, l'autre qui longe la côte du Calvados. Arrive ensuite le flot descendant de la Seine, qui maintient encore le niveau quelque temps. Ce phénomène était jadis plus marqué qu'aujourd'hui parce que la quantité d'eau qui remonte la Seine est moindre, vu le développement des atterrissements et la construction des digues.

Les travaux de construction du port, commencés en 1517, furent menés activement. En six ans ils furent terminés. La crique naturelle et le chenal d'accès

furent protégés par des digues et munis de quais. C'est le Vieux-Bassin ou Bassin-du-Roi. Une grosse tour en défendait l'entrée. Un ingénieur italien, Bellarmato, traça les premières rues et la première enceinte. Pour attirer les habitants, François Ier les exempta d'impôts et leur permit d'établir des taxes locales au profit de leur cité. Malgré l'opposition du Parlement de Normandie, qui venait de remplacer le vieil Echiquier (1520), ces avantages furent maintenus et accrus par les successeurs de François Ier. Les Havrais perçurent, par exemple, un droit d'ancrage sur tous les bâtiments mouillant en rade, quelle que fût leur destination, et eurent le privilège d'acheter, à l'exclusion de tous autres enchérisseurs, durant trente-six heures, toutes les marchandises débarquées dans leur port. La nouvelle ville s'appela d'abord *Franciscopolis*, en l'honneur de son fondateur, mais ce nom artificiel n'a pas prévalu.

La ville primitive était assez petite, 450 mètres sur 700. Elle répondait au quartier Notre-Dame, avec une partie du quartier Saint-François. François Ier visita sa filleule dès 1520. Bien qu'elle eût été fort éprouvée par une grosse marée (1525), elle se développa vite. François Ier voulut illustrer le nouveau port par la construction d'un navire colossal, « *la Grande Nau Françoise* (nau, navire) », qui portait une chapelle, un moulin à vent, un château de bois. On n'avait jamais rien vu de pareil. Malheureusement le bâtiment, trop surchargé, ne put sortir du port, vu son tirant d'eau. Pendant qu'on attendait une forte marée, une tempête, qui eut beau jeu dans cette immense superstructure, le fit chasser sur ses

ancres et le mit en pièces. De ses débris on bâtit quelques maisons du quai de la Barre.

Toute cette période est celle où se propage, au contact de l'Italie, la *Renaissance,* c'est-à-dire le goût et l'imitation de l'antiquité. Comme constructions civiles, outre le manoir Ango, on peut citer le gracieux hôtel du Bourgtheroulde à Rouen, tout plein du souvenir de François Ier qui y séjourna en 1540, et l'hôtel de Valois ou d'Ecoville, où est installée la Bourse de Commerce de Caen.

Comme château, le plus célèbre est celui de Gaillon, construit pour le cardinal Georges d'Amboise (1500-1510), dont l'architecte est incertain, bien qu'on ait les noms et les comptes de ceux qui y ont travaillé. Il n'en subsiste qu'une partie, et le portique orne la cour de l'Ecole des Beaux-Arts. Le rez-de-chaussée est gothique, le premier étage à l'italienne indique la Renaissance. Le château de Mesnières près de Neuchâtel, celui de Fontaine-Henri près de Caen, ceux d'Oo près de Sées et de Tourlaville près de Cherbourg, sont des spécimens non moins intéressants du « style Renaissance ». N'oublions pas non plus les pittoresques maisons à charpente de bois plus ou moins sculpté, avec étages en surplomb, qui sont si nombreuses en Normandie et qui datent des xve et xvie siècles.

Toutefois c'est encore l'architecture religieuse qui est au premier rang. Il y a lutte et mélange entre le gothique flamboyant et le style antique. Ainsi, l'église de la Trinité, à Falaise, offre le spectacle d'un bâtiment gothique dont le couronnement est décoré d'arabesques. L'église de Gisors, gothique

dans son ensemble, est alourdie à cette date d'une grosse tour à pilastres d'un effet disparate. Le résultat est parfois beaucoup plus heureux, pour l'abside de Saint-Pierre de Caen, par exemple, un des chefs-d'œuvre de l'époque de François Ier. On en peut dire autant de la façade septentrionale de la cathédrale d'Evreux, et de la *Tour de Beurre* de la cathédrale de Rouen, érigée en 1506 avec les offrandes des fidèles autorisés à se servir de beurre durant le carême. Il en existe une autre à Verneuil, tout aussi belle, de la même époque et bâtie dans les mêmes conditions, celle de la Madeleine. Au reste, le plus souvent le gothique flamboyant règne encore à peu près sans partage comme à Pont-de-l'Arche, à Pont-Audemer, à Caudebec, à Harfleur, à Saint-Pierre de Coutances, à Notre-Dame de Saint-Lô, aux deux églises de Bernay et d'Argentan.

Il faut mettre à part le monument le plus célèbre peut-être de la Normandie, le *Palais de Justice* de Rouen, commencé dès la fin du xve siècle sur l'ordre de Louis XII. Rouland le Roux en fut le « maître machon » et l'architecte fut Roger Ango, qu'on croit de la famille du grand armateur dieppois. C'est le dernier épanouissement du style gothique dans toute sa flamboyante exubérance.

La sculpture atteint un haut degré de perfection. Le tombeau du cardinal d'Amboise dans la cathédrale de Rouen est une œuvre considérable et savante, dont l'auteur est peut-être Rouland le Roux, celui qui se qualifiait modestement de maître maçon. On prétend même qu'une des petites figures de moines qui décorent les pilastres est son portrait. Légèrement postérieur, le tombeau de Louis de

Brézé, grand maréchal de Normandie et mari de Diane de Poitiers, est un exemple encore plus sensible du mélange des deux styles. L'ordonnance générale en est toute classique, les statues ont un accent profond de vérité et même de réalisme.

Ce qui rend difficile l'attribution des œuvres de cette époque à un artiste déterminé, c'est que l'art n'est pas encore bien distinct du métier. Un « maître maçon » peut parfaitement être un architecte, de même qu'un « ouvrier imagier » n'est autre chose qu'un statuaire. Quant au titre « d'architecte », il est donné aussi souvent à des dessinateurs ou à de purs théoriciens qu'à des constructeurs. Les comptes de dépenses ne prouvent pas grand'chose, car ceux qui touchent les plus fortes sommes peuvent n'avoir été que de simples entrepreneurs exécutant la conception d'autrui.

XVII

LA NORMANDIE AU XVIe SIÈCLE

La Réforme en Normandie. — Les Guerres civiles. — La Ligue. — Henri IV. — Colonisation du Canada.

La *Réforme* est l'événement caractéristique du XVIe siècle. Elle trouva d'abord en Normandie un terrain assez favorable, surtout dans les villes. Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, très sympathique aux idées nouvelles, était duchesse d'Alençon. Clément Marot, le traducteur des Psaumes que chantaient les protestants, était d'origine normande. Il était né à Cahors, mais son père, Jean Marot, poète lui-même et secrétaire de François Ier, était du bourg de Mathieu, près de Caen. Dès 1528 un curé de Condé-sur-Sarthe, Étienne Le Court, est mis à mort pour cause d'hérésie. Le Parlement est très sévère, mais l'Université est favorable aux novateurs, qui se multiplient malgré les persécutions. Il en résulta que la Normandie, pour son grand malheur, se trouva mêlée aux Guerres de Religion.

Les deux partis ont le tort commun d'appeler l'étranger à leur aide. Les catholiques s'appuient sur le roi d'Espagne, Philippe II, les protestants



Statue de Dunois à Châteaudun. (*Phot. Guillaume-Pouillier, Châteaudun.*) — Charles le Mauvais. (Vitrail.) — Hôtel de Bourgtheroulde. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)
Pl. XIII.

sur la reine d'Angleterre, Elisabeth. Dès le début des hostilités, les protestants s'emparent de la ville de Rouen, et la plupart des cités normandes se prononcent pour eux, notamment Caen, Bayeux, Coutances, Falaise, Vire, Saint-Lô, Carentan. Le Parlement se retire à Louviers, et une armée royale commandée par Antoine de Bourbon, le père d'Henri IV, met le siège devant Rouen, vigoureusement défendu par Montgomery, celui même qui avait tué par accident Henri II dans un tournoi. Le jeune roi Charles IX et sa mère, la régente Catherine de Médicis, assistent au siège. La ville est prise d'assaut (26 oct. 1562), et livrée au pillage pendant huit jours, sans préjudice des représailles ultérieures du Parlement. Antoine de Bourbon avait été blessé mortellement dans l'action. Il mourait dans les rangs des catholiques, après avoir été très flottant toute sa vie entre les deux confessions : sa veuve, Jeanne d'Albret, reine de Navarre, éleva son fils dans la doctrine réformée. La chute de Rouen entraîna la soumission de la plupart des villes normandes.

Les calvinistes ne furent pas plus heureux à la bataille de Dreux. Mais leur chef, l'amiral Coligny, sauve la retraite, revient vers la Basse-Normandie et s'empare de Caen. Tout était à recommencer.

Elisabeth avait envoyé quelques faibles secours à ses coreligionnaires de Normandie. Elle les fit payer cher. Les protestants lui livrèrent le Havre. Les Espagnols n'abusaient pas moins de la situation. En cette même année, le capitaine Jean Rigaud de Dieppe avait fondé avec des émigrants protestants un établissement en Floride. Les Espagnols détruisirent la colonie naissante et pendirent les colons,

y compris les femmes et les enfants, avec cette inscription : « Non comme Français, mais comme hérétiques. » Du moins cet attentat fut vengé du tac au tac. Un gentilhomme gascon, Dominique de Gourgues, qui était d'ailleurs catholique, vend son patrimoine, construit et équipe à ses frais quelques navires, aborde en Floride, surprend et bat les Espagnols et fait pendre ses prisonniers avec l'inscription : « Non comme Espagnols, mais comme assassins. » Mais la Floride n'en était pas moins perdue pour nous.

Le sentiment national l'emportait heureusement de temps à autre sur les haines religieuses. C'est dans une de ces accalmies, après la paix d'Amboise, que protestants et catholiques, momentanément réconciliés, allèrent de concert reprendre le Havre aux Anglais. Quelques jours après, Charles IX tint un lit de justice au Parlement de Rouen (17 août 1563), où il proclama sa majorité.

La Normandie ne fut pas particulièrement troublée par les guerres suivantes jusqu'au massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1472). Le massacre lui-même n'y fut pas général. Le gouverneur de Rouen, Carouges, aurait bien voulu sauver les protestants. Il laissa fuir ceux qui le voulurent. Les autres furent jetés en prison et y restèrent trois semaines, après quoi le gouverneur, voyant qu'il allait être débordé par les fanatiques, leur laissa la place et s'absenta quelques jours pour ne rien voir des horreurs qu'il désespérait de pouvoir empêcher. Il y eut, dit-on, cinq cents victimes, bien que l'archevêque, le cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV, eût prêché la modération. La Basse-Normandie fut

plus heureuse : le lieutenant-général du roi, Matignon, ne prêta pas la main au massacre. Il en fut de même à Dieppe. Il ne s'y produisit que des meurtres isolés.

La Saint-Barthélemy ralluma la guerre civile, mais du côté de la Rochelle et du Midi plutôt qu'en Normandie. Cependant Montgomery reparut en armes dans le Cotentin, mais il fut pris à Domfront et décapité en place de grève. Charles IX venait de mourir usé par le remords et la débauche. Son frère, Henri III, un des personnages les plus corrompus de l'époque, lui succède. Il n'était pas fanatique, non plus que sa mère Catherine de Médicis, dont il était le préféré, et essaya d'abord de louvoyer entre les partis. Mais les catholiques, groupés autour du duc de Guise, Henri le Balafré, formèrent la *Sainte-Ligue* dont les adhérents s'engageaient à défendre jusqu'à la mort la cause de la religion et à obéir aveuglément à un chef nommé par eux. Ce chef fut naturellement le duc de Guise, bien qu'Henri III se soit donné la vaine apparence d'en prendre le titre.

La misère est d'ailleurs effroyable, car les bandes de Ligueurs ou de Huguenots n'épargnent rien. En outre, les impôts de toute sorte enlèvent ce que les pillards ont laissé. D'après des chiffres communiqués aux Etats de Blois, la Normandie paya en trente-trois ans un total d'impôts de 491 millions de livres tournois, ce qui ferait peut-être un milliard et demi d'aujourd'hui. D'autre part elle avait perdu dans le même temps plus de 141.000 habitants, non compris les émigrants et les victimes de la Saint-Barthélemy dont le compte n'a pu être

établi dans les quatre diocèses d'Evreux, Bayeux, Sées et Avranches.

Ces Etats Généraux de Blois de 1588 se terminent par l'assassinat du duc de Guise, que suivit à bref délai l'assassinat du roi lui-même (1589). Les crimes se succèdent et s'engendrent. Le trône revenait à Henri de Navarre, *Henri IV*, mais la Ligue ne veut pas d'un hérétique et Henri IV est forcé de conquérir son royaume par les armes d'abord, par son abjuration ensuite. Les opérations eurent lieu en grande partie en Normandie, car c'est par là qu'Henri IV peut recevoir des secours de la reine d'Angleterre, Elisabeth. Le nouveau chef de la Ligue, Mayenne, frère du duc de Guise, n'est pas un adversaire redoutable.

Henri IV le battit une première fois à Arques, dans une série de brillants engagements à la suite desquels une partie de la Normandie se déclara pour lui. L'année suivante, il remporte une autre victoire, encore plus éclatante, à Ivry, sur les bords de l'Eure. Louviers qui tenait pour les Ligueurs fut enlevé par trahison et pillé « du jeudi midi au dimanche ». Alors Henri IV va mettre le siège devant Paris. La famine aurait eu raison de la ténacité des Ligueurs, mais Alexandre Farnèse accourt des Pays-Bas avec une armée espagnole et ravitaille la place. Henri IV dut lever le siège et se rabattit de nouveau sur la Normandie. Il y était du reste attiré par le désir de percevoir les impôts, car il n'en recevait guère d'ailleurs.

Ne se sentant pas de force à mettre le siège devant Rouen, il prend d'abord Fécamp, mais pour

peu de temps. Le brave Bois-Rosé, un capitaine ligueur normand, la reprit par un coup de main d'une audace folle. La ville était défendue par un fort perché sur la falaise de droite, le fort de N.-D. du Bourg-Baudoin. La falaise se dressait à pic de plus de cent mètres, sans compter la hauteur des remparts, et était battue par la mer. Le fort paraissait donc inabordable de ce côté. Mais à l'époque des grandes marées le pied de la falaise est à sec durant quelques heures. Bois-Rosé, qui a noué des intelligences avec deux soldats de la garnison, débarque de nuit sur la grève; une corde lui est jetée d'en haut, à laquelle il attache un câble muni de nœuds et d'échelons. Ses complices remontent le tout et fixent le câble au rempart qui couronnait la falaise. Bois-Rosé avait cinquante hommes, il les fait grimper à la file et ferme la marche pour être sûr que personne ne faiblira. Au milieu de l'ascension, la grappe humaine s'arrête. Le sergent qui est en tête, pris de vertige ou de peur, refuse d'aller plus haut. Tout est perdu, car les chaloupes ne sont plus au pied de la falaise que la mer vient battre de nouveau. Il n'y a pas à reculer. Bois-Rosé passe sur le dos de ses cinquante compagnons, paralysés de terreur, arrive au chef de file et le contraint, à la pointe du poignard, de continuer. Enfin la colonne branlante arrive en haut, pénètre dans le fort par une embrasure et reste maîtresse de la place.

Sur ces entrefaites, Henri IV, qui a reçu des renforts anglais amenés par le comte d'Essex, se décida à tenter le siège de Rouen (11 novembre 1591). C'était une grosse partie. Il adressa d'abord aux

échevins une lettre datée de Vernon où il protestait de son respect pour la religion catholique, s'élevait contre les calomnies du roi d'Espagne et invitait les habitants à reconnaître son autorité sous peine de « ruine et désolation » de leur ville. La population, très ligueuse, répondit fièrement qu'elle comptait sur Dieu, qu'elle n'avait pas confiance dans la clémence d'un souverain soutenu par des étrangers hérétiques, et que l'exemple de Louviers lui prouvait qu'elle n'avait pas à s'y fier. Le gouverneur, Villars-Brancas, avait du reste approvisionné la ville, expulsé les suspects et enrôlé tous les habitants valides.

A défaut de nouveaux renforts anglais, que la parcimonie d'Elisabeth lui refuse, le Béarnais en reçut de la Hollande. Mais Alexandre Farnèse intervient encore une fois. Henri IV marche à sa rencontre avec une partie de ses forces et lui livre un brillant et téméraire combat près d'Aumale. Henri IV s'était conduit « comme un carabin », disait Farnèse, mais c'est ainsi qu'il conservait l'affection de ses fidèles. Une sortie des Rouennais compromit la situation d'Henri IV et Farnèse voulait entrer dans la ville, mais Mayenne et les Ligueurs n'y tenaient pas. Ils se contentèrent de ravitailler la place et Farnèse regagna les bords de la Somme. Ce n'était du reste qu'un faux départ. Le siège ayant continué, la situation devint critique pour les assiégés, et Farnèse, rappelé à grands cris, reparut sous les murs de Rouen. Cette fois l'armée royale dut lever le siège, mais sans aller loin (20 avril 1592).

Farnèse entra dans Rouen puis s'empara de Caudebec où il fut grièvement blessé. C'était un homme

de ressources. Refoulé d'Yvetot et rejeté par Henri IV sur Caudebec, il franchit la Seine au moment où on le croyait cerné, gagne Rouen, puis Paris où il laisse une garnison, et rentre en Belgique, mourant mais insaisissable. Il succombe quelques mois plus tard, à Arras, des suites de sa blessure. Somme toute, la campagne était perdue pour Henri IV.

Visiblement le moment était venu d'en finir par d'autres moyens. Henri IV se résigne à abjurer (juillet 1593). C'était le commencement de la fin. Paris ouvre ses portes et les principaux Ligueurs n'ont plus d'autre ambition que de se faire payer le plus cher possible leur soumission. Le gouverneur de Rouen, Villars, est celui de tous qui coûta le plus. Il obtint la charge de grand amiral, conserva le gouvernement des bailliages de Rouen et de Caux, et se fit donner une somme de douze cent mille livres, plus soixante mille livres de pension et une demi-douzaine de riches abbayes. Henri IV n'avait pas tort de dire : « On ne m'a pas *rendu* mon royaume, on me l'a *vendu.* » Les autres villes normandes suivirent l'exemple de la métropole. Le parlement ligueur de Rouen et le parlement royaliste de Caen furent réunis. Un pamphlet célèbre, la « Satire Ménippée », avait grandement contribué à déconsidérer le fanatisme ligueur et l'alliance espagnole. Il est significatif de constater qu'un de ses auteurs, le chanoine Pierre Le Roy, est un Normand. Il avait été chapelain du cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, dont la Ligue avait essayé de faire un roi à la mort d'Henri III.

Il restait la France à refaire. Elle était aussi ruinée après un demi-siècle de guerres de religion qu'après la Guerre de Cent Ans. Les Notables, convoqués à Rouen en 1596, entendent un discours bon enfant où le roi se déclare prêt à suivre leurs conseils et à « se mettre en tutelle entre leurs mains ». En réalité Henri IV n'entendait subir aucune tutelle et n'en subit aucune. Il accorda du moins aux Rouennais la démolition du fort de la montagne Sainte-Catherine : « Je ne veux, dit-il, d'autre citadelle à Rouen que le cœur des habitants. » Cette bonhomie ne l'empêche pas de se faire obéir. On le vit bien quand les Parlements essayèrent de s'opposer à l'Edit de Nantes (1598), qui instituait la liberté de conscience et de culte pour les protestants. C'est d'ailleurs le roi qui avait raison : « Il ne faut plus faire, disait-il, de distinction de catholiques et de huguenots ; il faut que tous soient bons Français. »

L'administration économe et attentive de Sully permit vite aux ruines de se relever. La Normandie, comme toujours, fut une des premières provinces à renaître. Même pendant la guerre, elle n'avait pas renoncé à tout progrès. La fabrication des dentelles s'était établie à Etrépagny (Eure) et la « sage coutume » de Normandie, dont la rédaction avait été préparée par le chancelier Michel de l'Hospital, avait été promulguée en 1583. Elle restera jusqu'à la Révolution la base de la jurisprudence normande, et elle remontait elle-même au « très ancien coutumier de Normandie », qui datait de Jean sans Terre.

La paix redonne un essor nouveau à l'esprit



La maison de Corneille, à Petit Couronne. — Portail de l'Église de Louviers.
(Phot. Sites et Monuments du T. C. F.)

Pl. XIV.

d'entreprise. Un certain nombre d'expatriés rentrent dans leurs villes natales. Les marins normands recommencent à courir les mers, surtout du côté du Saint-Laurent, où la pêche à la morue n'avait jamais été complètement interrompue. C'est le moment où les Anglais s'établissent en Virginie. Henri IV, qui a sur ces questions des vues plus larges que Sully, encourage ce mouvement. Sully, comme la plupart des hommes d'Etat d'autrefois, craignait que l'émigration ne dépeuplât la mère-patrie. Un Normand, Chauvin, obtient le privilège du commerce des pelleteries dans la « Nouvelle-France », à condition qu'il fonderait une colonie (1599). Chauvin étant mort avant d'avoir tenu ses engagements, une compagnie fut créée pour le même objet.

Une expédition part du Havre (1604) avec quatre navires. Champlain qui la dirige est Saintongeois, mais la plupart de ses compagnons sont Normands. Un premier établissement est fondé à Port-Royal, en Acadie (aujourd'hui Annapolis dans la Nouvelle-Ecosse). Une expédition plus décisive, partie d'Honfleur, aboutit à la fondation de *Québec* (1608). Champlain était un homme pratique, et c'est à juste titre qu'on le considère comme le véritable fondateur du *Canada*. Laissant le commerce des fourrures aux trafiquants, il s'occupa à étendre et à fortifier l'occupation française dans l'intérieur du pays, qu'il administra durant trente ans. Mais les colons restaient rares : Québec, quatre ans après sa fondation, ne comptait encore que cinquante habitants, y compris les femmes et les enfants.

Il en sera de même de *Montréal* fondé en 1641.

La colonie ne comptait guère que des missionnaires et des trappeurs, et la compagnie ne tenait pas à développer l'agriculture qui ne lui rapportait pas de profit. Lorsque son privilège fut supprimé et que la colonie devint domaine de la couronne, en 1661, elle ne comptait pas 3.000 habitants et ne pouvait suffire à ses besoins les plus élémentaires. C'est à partir de cette date, avec Louis XIV et Colbert, qu'elle prendra un certain développement.

La période des Guerres de religion a été néfaste pour l'art. Les réformés, par hostilité contre le culte des saints, ont mutilé le plus grand nombre des statues qui ornaient le portail de nos vieilles églises, en Normandie comme ailleurs et peut-être encore plus qu'ailleurs, car les vicissitudes des armes firent sans cesse passer toutes les villes de l'un à l'autre parti, et chaque changement de camp amène son cortège de dévastations. Ainsi la ville de Mortagne fut prise et reprise vingt-deux fois au cours des guerres de la Ligue. Même quand ils s'y efforcent, les chefs protestants sont impuissants à refréner ce genre de vandalisme : « Vous me pendrez quand j'aurai fini, » répondait un soldat huguenot au premier Condé qui voulait l'empêcher de jeter bas une statue de la Vierge.

La littérature est plus favorisée. Bien que la Réforme eût peu de sympathie pour la Renaissance, elle n'en est pas moins son complément intellectuel, car toutes deux réagissent contre le moyen âge. De plus, les réformateurs font faire en tout pays de grands progrès à la langue vulgaire, puisqu'ils ont besoin d'être compris par le peuple et écrivent pour lui. Mais la Normandie ne tient pas

une grande place dans ce mouvement. A part Clément Marot, normand d'origine mais non de naissance, on n'y trouve que des auteurs de second plan. Turnèbe, qui est des Andelys, n'est qu'un érudit et n'écrit qu'en latin; Vauquelin de la Fresnaye, qui est de Falaise et vécut toute sa vie à Caen comme magistrat, est l'auteur d'un *Art poétique* plus estimé que lu; Bertaut, qui est de Caen et qui mourut évêque de Sées, a laissé un quatrain souvent cité :

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

La Normandie attend Malherbe, qui était déjà né, mais qui ne se presse pas de produire.

Le plus intéressant des artistes normands de l'époque est le musicien Guillaume Costeley, mort et probablement né à Evreux (1531-1606), qui a mis en musique à plusieurs voix, avec un charme non encore évaporé, beaucoup des chansons les plus célèbres des maîtres de la Pléiade, notamment la fameuse ode de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose.....

XVIII

LA NORMANDIE ET LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

Louis XIII. — La Fronde. — Louis XIV. — La Révocation de l'Édit de Nantes. — État économique et intellectuel.

La Normandie sous le règne de Louis XIII n'a pas joué un grand rôle. Une assemblée de Notables se tint à Rouen à la fin de 1617, sans résultat. Peu après, au moment des luttes entre le roi et la reine-mère Marie de Médicis, le roi accompagné du connétable de Luynes fit une promenade militaire à travers la province. Le duc de Longueville, pâle descendant de Dunois, et le grand prieur de Vendôme, bâtard d'Henri IV, auraient volontiers fait résistance, mais l'un dut s'enfermer dans Dieppe et l'autre se réfugier à Angers, personne n'ayant répondu à leur appel (1621).

Ce qui fut plus significatif, c'est le mouvement de protestation contre l'accroissement continu des impôts. Des soulèvements populaires éclatèrent en 1639. Les *Nu-pieds* et les *Bras-nus*, comme on les appelait, causèrent des désordres dans toute la Basse-Normandie. Le mouvement était parti d'Avranches, il se propagea rapidement : du 13 au 29 août, on enregistre des émeutes à Bayeux, Cou-

tances, Vire, Rouen. Leur cause initiale est l'extension de la gabelle aux pays de « franc-salé ». Le premier chef, Jean Va-nu-pieds, est probablement un prêtre des environs d'Avranches. Bras-nu et ses partisans se livrent à beaucoup d'excès à Caen. L'intendant fit rouer le chef et quelques-uns de ses complices : « ils moururent sans repentance,... parlant en termes exécrables de ce qu'ils devraient avoir en plus grand respect ». A Rouen, le peuple avait massacré les collecteurs d'impôts. Quelques pillages ayant suivi, la bourgeoisie, qui n'avait rien dit tout d'abord, tomba sur les émeutiers et en tua une trentaine. Le chancelier Séguier, escorté d'une armée, rétablit l'ordre, au prix de beaucoup de sang versé (janvier 1640).

Néanmoins, l'année suivante, nous voyons encore le Parlement de Normandie refuser d'enregistrer de nouveaux édits fiscaux. Le corps de ville de Rouen refuse aussi de contribuer à l'emprunt demandé par le roi aux bonnes villes. Il s'agissait cette fois de faire payer aux villes un dégrèvement de la taille dont devaient profiter les campagnes. L'intention était bonne et honore Richelieu. Mais on ne croyait guère aux dégrèvements, et on savait par expérience que les taxes de remplacement finissent toujours par se superposer aux anciennes. Richelieu se montra inexorable : du moins, comme gouverneur du Havre, il fit beaucoup pour en accroître l'importance maritime.

Le règne de Louis XIV commence par une minorité qui est une nouvelle épreuve pour le royaume. La Fronde, malgré ses allures frivoles et romanesques, est une guerre civile des plus désastreuses.

Le passage des bandes armées est toujours une catastrophe, et elles passent souvent. La Normandie qui a pour gouverneur le duc de Longueville, devenu l'époux de la belle et aventureuse sœur du grand Condé, a sa part d'épreuves. Le Parlement et quelques villes se déclarèrent pour les Princes. Mais au fond les Normands n'avaient pas envie de se battre pour les beaux yeux de la duchesse. Toute leur ardeur n'alla qu'à brûler à Rouen quelques mannequins habillés de rouge comme le cardinal Mazarin. L'armée royale ne rencontra aucune résistance. Néanmoins, déclare le duc de Longueville, « en beaucoup d'endroits l'ennemi n'aurait pas fait plus de mal ». Condé, qui avait été emprisonné au Havre, fut remis en liberté par Mazarin, et la guerre se porta vers d'autres parages. Il était temps. Les généraux, ne recevant pas d'argent, ne payaient pas leurs troupes, qui étaient bien forcées de vivre sur le pays, même sur le pays ami : « Dans les huit ou dix lieues où nous avons séjourné depuis deux mois, nous avons mangé le pays sans rien laisser, » écrivait d'Harcourt, chef de l'armée royale, à Mazarin premier ministre.

La famine et la peste étaient la suite naturelle de pareilles campagnes. Les missionnaires de Saint-Vincent de Paul trouvent partout des spectacles lamentables. Étampes avait été assiégé : « Des fumiers pourris dans lesquels on a laissé quantité de corps mêlés à des charognes de chevaux exhalent une telle odeur qu'on n'oserait en approcher... La ville est presque vide d'habitants... Les loups viennent chercher pâture dans les cimetières. » Même tableau à Saint-Quentin, à Dreux, où le huitième

de la population mourut en 1651. A Rouen, cette même année, on parle de 17.000 morts. A l'hôpital, on compte 800 malades dans une même salle, et on revend au public les hardes des morts, — naturellement sans les désinfecter.

Du reste personne n'est plus là pour se plaindre. Les Etats provinciaux de Normandie sont supprimés, et le Parlement de Rouen est condamné au silence, comme les autres.

Avec le règne personnel de Louis XIV commence une période de meilleure administration et de prospérité relative. Colbert a pour idéal de faire de la France un pays qui tire l'argent de ses voisins par son travail, et qui soit ainsi capable de payer facilement l'impôt. Il a horreur de ceux qui ne font rien, qui ne rapportent rien. Il pousse aux entreprises. Il trouve qu'il y a trop de fonctionnaires, d'hommes de loi, de moines; il envoie aux grandes villes des circulaires pour combattre le préjugé des carrières libérales. Il répéterait volontiers le mot trop peu connu de Richelieu : « Il faut, dans un Etat bien réglé, plus de maîtres ès arts mécaniques que de maîtres ès arts libéraux. »

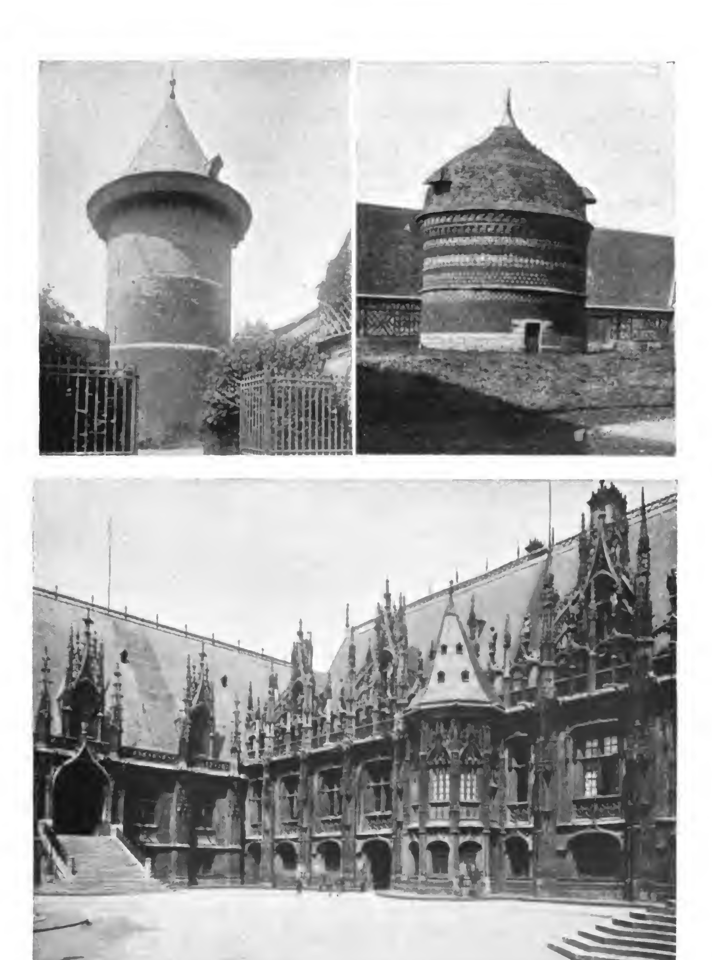
Colbert se donna beaucoup de peine pour développer le commerce et les colonies. Il s'occupa spécialement de peupler le Canada et c'est en Normandie, dans le Perche, à Tourouvre et aux environs, qu'il trouva surtout des émigrants. Il avait d'abord fondé une compagnie de commerce, mais il comprit bientôt que le monopole, en supprimant la concurrence, supprime le progrès. La compagnie disparut. Pour peupler le pays, il envoie chaque

année un lot de filles « saines et fortes » que les soldats épousent à l'arrivée. Des primes sont données aux jeunes mariages, des pensions sont attribuées aux familles nombreuses. Il rappelle à l'intendant qu'il faut au moins 200 familles de plus par an.

Bien que les guerres européennes aient trop tôt absorbé l'attention du roi, l'œuvre de peuplement ne resta pas vaine. Le Canada comptait 2.500 colons en 1663; un recensement en donne 6.705 en 1674, et Colbert accuse le recensement d'être incomplet; en 1683 le total est de 10.251, et l'accroissement est dû presque uniquement aux naissances : on relève en un an 404 baptêmes contre 85 enterrements. Cette population est un peu mêlée. A un gouverneur qui s'en plaint un peu trop vivement, Colbert répond au nom du roi : « Vous pouvez être bien persuadé que des gens bien établis dans mon royaume ne prendront jamais la résolution d'aller habiter dans les Iles, en sorte qu'il ne faut pas attendre d'eux la même conduite et le même règlement de mœurs que dans mon royaume, ni même apporter la même sévérité à punir leurs dérèglements. » Colbert avait raison d'être indulgent et optimiste : ces colons canadiens ont fait souche de braves gens, qui ont conservé l'accent normand de leurs ancêtres, mais n'ont rien gardé de leurs « dérèglements ».

Au même moment un jeune Rouennais, Cavelier de la Salle, se plaçait au rang des grands explorateurs. Après avoir fondé un fort sur le lac Ontario, il découvre le Mississipi, établit un cordon de postes entre les Grands Lacs et le nouveau fleuve,





Tour de Jeanne d'Arc à Rouen. — Colombier du Manoir Ango à Varangeville. — Palais de justice de Rouen. (*Phot. Sites et Monuments du T. C. F.*)

Pl. XV.

qu'il se risque enfin à descendre en barque d'un bout à l'autre à travers toute l'Amérique du Nord (1682). Il prend possession du pays découvert au nom de Louis XIV et en fait la Louisiane, en plantant un poteau aux armes du roi, « faites du cuivre d'une chaudière ». Mais, dans un second voyage, la jalousie et la trahison se jettent à la traverse de ses grands projets, il ne retrouve pas les bouches du Mississipi, débarque au Texas, et il est massacré par ses compagnons révoltés (1687). Sa statue se dresse aujourd'hui sur les bords du lac Michigan, à Chicago, qui n'existait pas alors, mais dont il avait signalé l'emplacement comme plein d'avenir. Un autre Normand, d'Iberville, reconnut quelques années plus tard l'embouchure du Mississipi.

Les marins normands, qui n'avaient jamais oublié le chemin des pêcheries de Terre-Neuve, s'y pressent de plus en plus nombreux. Le Havre, au milieu du règne de Louis XIV, envoyait à la morue une centaine de bateaux par an. C'est la meilleure école pour les marins. Aussi Colbert gourmande un officier qui n'aimait pas la morue. L'effectif des marins augmentait d'une campagne sur l'autre. Lorsque Colbert fit faire le premier recensement des inscrits maritimes en 1670, on en trouva 36.000 sans les officiers, les patrons et les mousses; en 1685, on en compte 78.000, tout compris. Et dans ce chiffre, il y a près de 50.000 Normands.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les Normands tiennent le premier rang dans la marine de guerre. En 1646, les Dieppois équipent une flotte qui facilite la prise de Dunkerque sur les Espagnols. Un charpentier de Rouen, Étienne

Morin, avait construit un vaisseau de ligne, à l'embouchure de la Vilaine (1637), sans autre ingénieur que lui-même. A la plus glorieuse époque de notre marine, ce sont deux Normands, Duquesne et Tourville, qui commandent les escadres : Duquesne est de Dieppe; le château de Tourville est près de Coutances.

La prospérité de la Normandie subit un coup au moment de la *Révocation de l'Édit de Nantes.* Il y avait beaucoup de protestants en Normandie, surtout dans le monde de l'industrie et du commerce. Le nombre de ceux qui s'expatrièrent ne peut être indiqué en toute certitude. On parle de 184.000 émigrants et de 26.000 foyers abandonnés de 1685 à 1700, ce qui est énorme pour une province à laquelle les rapports des intendants attribuent 1.540.000 habitants vers 1700. Même en faisant la part possible de l'exagération, il reste que la Normandie fut une des provinces les plus éprouvées par cet exode. Dès le 1er janvier 1686, le prix d'adjudication des octrois de Caen baisse de 6.500 livres. Rouen perdra 20.000 habitants. On s'embarque clandestinement sur des bateaux hollandais, si bien que les pirates barbaresques, pour qui ces bateaux chargés d'hommes et de biens sont une proie alléchante, se risquent jusque dans la Manche pour leur donner la chasse. Si du moins les fugitifs avaient eu la permission de rejoindre leurs compatriotes au Canada, le mal eût été à demi réparé. Mais on ne la leur accorda pas.

Heureusement qu'on se contente, de guerre lasse, d'un simulacre d'abjuration, ce qui permet des con-

versions en masse. A Saint-Pierre de Caen on se borne à demander « l'engagement de vivre et de mourir dans la doctrine enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et les Apôtres », ce qui ne pouvait guère soulever les scrupules des réformés. Tout cela est d'ailleurs vain : un pasteur qui avait traversé la Normandie en cachette se vantait « d'avoir parlé à au moins 20.000 personnes » (1692). Un autre constate en 1696 que « sur cent personnes converties, à peine s'en trouve-t-il une qui persévère ». Le père jésuite Le Tellier, le dernier confesseur de Louis XIV, fils d'un paysan de Vire, s'acharne plus sur les jansénistes que sur les protestants.

A partir de ce moment, les beaux jours du siècle sont passés. Colbert est mort, les guerres se succèdent et sont moins heureuses. La ville de Dieppe subit un terrible bombardement en 1694. Presque toutes les maisons particulières, construites en bois, furent incendiées par les « galiotes à bombes », dont Duquesne avait été un des premiers à comprendre et à prouver l'efficacité, sans se douter que sa ville natale en serait une des premières victimes. Dieppe, quoique vite reconstruite, n'a jamais retrouvé toute son importance maritime.

La misère se répand. La grande enquête faite en 1697 par les intendants pour l'instruction du duc de Bourgogne, petit-fils du roi, est concluante. En voici un témoignage concernant la Normandie : « La misère et la pauvreté sont au delà de ce que vous pouvez vous imaginer, et principalement dans le pays de Caux qui est le long des côtes de la mer. Une infinité de peuple y meurt fréquemment de

faim. Beaucoup se sont voulus retirer à Rouen. On ne peut les y recevoir, la ville étant accablée et surchargée de pauvres : il y en a 21 ou 22.000 à recevoir journellement l'aumône, le blé enchérit tous les jours; il faut même avoir toujours du monde sous les armes pour laisser le cours du marché libre et empêcher le pillage. »

La situation est encore pire à la fin du règne, à la suite du grand hiver de 1709 et de la ruineuse guerre de Succession d'Espagne, alors qu'on manque de pain même à Versailles. Encore convient-il de ne pas oublier que la Normandie n'est pas parmi les pays le plus à plaindre; elle n'a pas ou n'a guère de ces révoltes populaires qui ensanglantent le Vivarais, la Guyenne, la Bretagne et tant d'autres provinces. A côté de sa richesse agricole, elle a des ressources industrielles que Colbert s'est appliqué à faire naître. L'industrie de la toile a périclité à Rouen, d'où 4.500 ouvriers tisserands, d'ailleurs catholiques, ont émigré vers 1681. Les ouvriers de la manufacture de glaces de Cherbourg cherchent de même à passer en Lorraine. On signale des révoltes d'ouvriers sans travail en 1685 et en 1709. Néanmoins tout n'est pas perdu. La *faïence de Rouen,* qui remonte au XVIe siècle, est alors très recherchée. Un grand nombre de nobles ayant vendu leur vaisselle plate (vaisselle d'argent), à l'exemple de Louis XIV en 1709, la remplacent par de la faïence de Rouen. Alençon et le Havre rivalisent avec Chantilly pour les dentelles, Elbeuf et Louviers sont les émules de Sedan pour les draps : Louviers en fabrique à la façon d'Angleterre et de Hollande depuis 1680; en outre on exploite les

mines de fer, qui seront abandonnées au XVIII[e] siècle pour reprendre de nos jours un nouvel essor. Vers 1700, Rouen compte encore 3.500 ouvriers, Darnétal 3.000, Louviers 1.900, bien que la draperie commune se fasse surtout dans les campagnes, où le paysan est tisserand durant l'hiver. Ce qui a le plus décliné, c'est le commerce extérieur et la marine marchande. On cite encore quelques grosses maisons à Rouen, le banquier Legendre qui est quatre ou cinq fois millionnaire, les Guenet, les Asselin, Mesnager qui fut membre du Conseil de commerce et un des négociateurs de la paix d'Utrecht, mais le pavillon français est mal vu à l'étranger, même en temps de paix, et la paix est rare. Le nombre des bateaux de pêche pour Terre-Neuve est tombé de plus de moitié : du reste la marine marchande recrute difficilement des équipages à cause des besoins de la marine de guerre. Ce qui empêche la ruine du « commerce de mer » d'être totale, c'est que les nobles peuvent s'y adonner sans déroger. La profession d'armateur est la seule qui leur soit permise avec celle de « maître verrier ». Pour avoir acheté et engraissé des bœufs en vue de les revendre, tel gentilhomme campagnard normand se voyait solennellement déchu de sa noblesse.

A côté et au-dessus de tout cela, la Normandie a produit au XVII[e] siècle l'essaim incomparable de ses grands hommes. Aucune province, à aucune époque, n'a joué un plus grand rôle dans le mouvement intellectuel du pays tout entier.

Dès l'aurore du grand siècle, Malherbe, qui est de Caen, montre la voie à nos grands classiques.

« Enfin Malherbe vint... » s'écrie Boileau. Et à l'heure où meurt Malherbe, Corneille, le plus illustre des enfants de la Normandie, fait jouer ses premières œuvres. Or il est à noter que Malherbe et Corneille sont bien de vrais Normands de race et d'inspiration. Leur vigueur est un peu rude, leur simplicité parfois un peu sèche, surtout chez Malherbe qui entend réagir contre l'abondance stérile de beaucoup de ses contemporains. Mais tous deux sont des maîtres, au sens propre du mot. Ils ont marqué de leur empreinte la langue et l'âme françaises. Nul ne donne comme Corneille l'impression de la force disciplinée par la volonté. Si cette volonté est parfois tendue, du moins elle l'est vers un but qui n'est pas médiocre. C'est le poète des hommes d'action, celui que Napoléon aurait fait prince, disait-il, s'il avait vécu de son temps. C'est la plus grande de nos gloires nationales, et elle a obscurci d'autres noms, qui ont eu leurs jours d'éclat. Mme de Motteville, Thomas Corneille, Scudéry et sa sœur, qui sont du Havre ainsi que Mme de la Fayette, Saint-Evremond, qui est de Saint-Denis-le-Guast (Manche), Segrais et Huet qui sont de Caen, Benserade et l'abbé épicurien Chaulieu qui sont du Vexin, font cortège à l'auteur du Cid. N'oublions pas l'historien Mézeray, né à Ry près d'Argentan, qui mérita par son indépendance d'être privé d'une pension dont il avait besoin. Et si l'émule de Corneille, Racine, n'a rien de normand, encore qu'on lui ait attribué par sa mère du sang scandinave, rappelons du moins que ses grands rôles ont été créés par la Champmeslé, qui était de Rouen comme Corneille.

La mémoire des savants est moins populaire : il ne faut pourtant pas être ingrat à l'égard de Guy de la Brosse (Rouen), fondateur du Jardin des Plantes. Remarquons aussi que les deux premiers secrétaires perpétuels de l'Académie des Sciences sont deux Normands : le physicien Duhamel, qui est de Vire, et le centenaire Fontenelle, neveu des Corneille et Rouennais comme eux. Enfin n'oublions pas que Boisguilbert, lieutenant général de police au bailliage de Rouen, est un des ancêtres ou pour mieux dire un des précurseurs de l'économie politique.

Dans les arts, la Normandie revendique un des maîtres du paysage historique, le peintre Nicolas *Poussin*, qui est des Andelys, mais qui passa la plus grande partie de sa vie en Italie, parce que sa conscience n'avait pu se plier aux intrigues de cour et d'Académie. Un de ses successeurs, Jouvenet, qui est de Rouen, marque un commencement de retour à la vérité contre la froide noblesse de Le Brun dont il avait été pourtant le protégé.

Parmi les monuments du siècle il nous en reste peu, ou peu qui vaillent la peine d'être signalés. Dans le genre « jésuite », trop orné, on peut citer l'église de « la Gloriette » à Caen. L'époque de Louis XIII voit surtout construire un grand nombre de châteaux où l'association de la brique et de la pierre produit un très heureux effet, bien qu'elle vienne d'une raison d'économie après les ruines accumulées par les guerres de religion. Tel est, par exemple, le château de Martainville, près de Rouen. Dans la seconde moitié du siècle apparaissent quelques châteaux princiers. Le plus célèbre, le château de Navarre, près d'Evreux, n'existe plus. Ce châ-

teau, qui appartenait à la famille de Bouillon, laquelle avait échangé sa principauté de Sedan contre le comté d'Evreux, fut construit par Mansard de 1679 à 1686. Après la Révolution, il passa à l'impératrice Joséphine en 1810 et fut démoli sous Louis-Philippe. Du moins nous avons conservé le château du Champ-de-Bataille, près du Neubourg, construit par un Créqui à la fin du XVII[e] siècle, et qui fut au XVIII[e] la résidence fastueuse du maréchal duc d'Harcourt, gouverneur de la Normandie. Plus remarquable encore est celui de Cany, œuvre présumée de Mansard, ancienne demeure des Montmorency-Luxembourg.

XIX

LA NORMANDIE ET LA RÉVOLUTION

L'esprit d'opposition sous Louis XV. — Préliminaires et débuts de la Révolution. — Les Girondins de Normandie. — La pacification.

Louis XIV, en supprimant les Etats provinciaux de Normandie et en condamnant au silence le Parlement de Rouen comme tous les autres, avait détruit toute vie provinciale officielle. A l'avènement de Louis XV, le Régent, qui a besoin de l'appui des Parlements pour casser le testament du feu roi, leur rend le droit de remontrances. Celui de Rouen est un de ceux qui en usèrent le plus. Il n'est pas de taxe nouvelle qui ne suscite son opposition. Les « remontrances » du Parlement n'empêchaient pas de payer, de même que les émeutes fréquentes provoquées par le haut prix du blé ne l'empêchaient pas de renchérir, mais le peuple avait au moins la satisfaction d'entendre plaindre sa misère et traduire son mécontentement.

Il faut bien dire que les impôts étaient non seulement excessifs, mais levés avec une rigueur qui en doublait le poids. La gabelle surtout était odieuse, d'autant plus qu'elle variait d'une province à l'autre, et parfois dans la même province. Le sel se vendait

en Normandie treize sous la livre, sauf dans la généralité de Rouen qui le payait trois livres dix sous le quintal de cent livres, et toute personne âgée de sept ans devait en consommer un minimum de sept livres par an. « On voit chaque jour, dit le Parlement de Rouen en 1760, des malheureux saisis et vendus pour n'avoir pas acheté assez de sel, alors qu'ils manquent de pain. » Quant aux « faux-sauniers » ou contrebandiers, fort nombreux en Normandie à cause du voisinage de la Bretagne qui était exempte de gabelle, ils risquaient les galères : sur 6.000 forçats, un tiers n'avait pas commis d'autre crime.

Tout cela menait à une Révolution. On eut d'abord une simple révolution judiciaire. Le chancelier Maupeou supprima les Parlements pour triompher de leur opposition (1771). Celui de Rouen fut remplacé par deux conseils supérieurs, siégeant l'un à Rouen et l'autre à Bayeux, et jouant le rôle de nos cours d'appel. Au point de vue pratique, la réforme avait du bon, car le ressort des Parlements était trop étendu. Maupeou fut approuvé par Voltaire et les philosophes, mais le public ne voulut d'abord apercevoir que le côté politique de l'opération. Il y eut de vives protestations et une nuée de pamphlets enveloppa d'impopularité le chancelier.

Un de ces pamphlets est le *manifeste aux Normands* qui invoquait les droits de l'ancien duché, consignés dans la vieille « Charte aux Normands ». L'auteur, qui était un des membres du Parlement privés de leur charge, rappelait les privilèges de l'Echiquier, les engagements réitérés des rois de France à l'égard du vote de l'impôt par les Etats, et concluait que la violation du contrat qui avait

rattaché la Normandie au royaume rompait l'union acceptée sous Philippe Auguste. « Tel était le pacte de la nation normande lorsqu'elle reconnut pour ducs les rois de France. Sa soumission tient donc à l'accomplissement du contrat qui y met le prix. » Au fond, ce fier langage ne répondait plus à rien et n'eut pas d'écho dans le peuple. Les membres du Parlement étaient des nobles dont la cause n'intéressait pas la masse paysanne et ouvrière. Seule la noblesse parut s'émouvoir. Elle rédigea un appel au roi, mais les adhérents retirèrent leurs signatures devant la pluie des lettres de cachet.

Les Parlements furent d'ailleurs rétablis au commencement du règne de Louis XVI et Maupeou se retira au château du Thuit, près des Andelys, qu'il acheta pour abriter sa disgrâce. Mais déjà l'opinion attendait quelque chose de plus, ce je ne sais quoi dont parlait Voltaire quand il enviait le sort des jeunes gens appelés à « voir de grandes choses ». On en avait vu trop de tristes ou d'humiliantes pendant la fin du règne de Louis XV. La Normandie notamment avait beaucoup souffert de la Guerre de Sept Ans et de la perte du Canada, découvert et peuplé surtout par les Normands et resté jusqu'alors en relations constantes avec le « vieux pays ». Elle souffre de même de la perte d'une partie des Antilles, avec lesquelles elle était en relations étroites ; c'est un marin normand, Declieu, qui avait introduit le café dans ces îles en 1726. Cherbourg avait en outre subi une descente de l'ennemi qui avait détruit les travaux du port militaire qu'on venait de commencer. Caen avait échappé au même sort grâce à un bon tour d'un garde-côte nommé Cabieu.

Les Anglais, débarqués à l'embouchure de l'Orne, se laissèrent effrayer par ses roulements de tambour dans la nuit, ses commandements à une troupe imaginaire, et se rembarquèrent précipitamment, croyant avoir une armée à leurs trousses (1759).

Il va sans dire qu'à travers tous ces désastres extérieurs la misère n'avait guère pu diminuer. Les récoltes sont mauvaises une année sur trois et l'habitude des jachères favorise la disette. En outre beaucoup de terres sont en friche, landes ou marais. Du reste même quand la récolte est bonne, le déplorable état des chemins en rend le transport difficile et onéreux. Il n'y a pas besoin d'aller à Quimper-Corentin pour rencontrer le « charretier embourbé » de La Fontaine. Ajoutons que la libre circulation des grains n'est pas permise, sauf exception, d'une province à l'autre. Même les denrées qui ne sont pas de première nécessité, comme le cidre, sont parfois l'objet de pareilles interdictions. Le sac de blé vaut 40 livres en 1789 : c'est inabordable pour le « commun peuple ». Le seul pain qui lui soit accessible ordinairement, c'est le pain de sarrazin.

La Normandie était donc prête à suivre le mouvement général qui emportait toute la France vers l'inconnu. Elle ne s'engourdit pas d'ailleurs dans une attente inactive : Blanchard (des Andelys) franchit le premier la Manche en ballon de Douvres à Calais (1785). Les travaux du port de Cherbourg sont repris (1786) et le roi fit même à cette occasion un voyage à Cherbourg et au Havre. Il revint par Rouen où la grosse cloche de la cathédrale se fêla en sonnant en son honneur, ce qui fut interprété

comme un fâcheux présage. Cette même année était signé avec l'Angleterre un traité de commerce qui fut désastreux pour les industries normandes : c'est la fin notamment de la faïence de Rouen.

D'une façon générale l'histoire de Normandie se confond avec celle du reste de la France durant toute cette période d'illusions généreuses qui prépare et ouvre la Révolution. La Normandie envoie aux Etats Généraux qui vont se transformer en Assemblée constituante des hommes réfléchis et laborieux, d'un bon sens solide appuyé sur de fortes connaissances juridiques, des hommes plus utiles que brillants, comme Thouret, de Pont-l'Evêque, avocat au Parlement de Rouen, qui fut quatre fois président de la Constituante et chargé du rapport sur la Constitution de 1791. Un grand rôle sera joué aussi par Buzot, d'Evreux, autre avocat, qui était à ce moment l'homme le plus populaire de son pays natal, et qui sera un des chefs de la Gironde.

La Normandie suit avec empressement le mouvement révolutionnaire. La prise de la Bastille (14 juillet 1789) a son contre-coup immédiat dans les villes. Dès le lendemain, avant même que les événements de Paris fussent exactement connus, le peuple du Havre s'empare de la « tour François Ier ». Le 17, les volontaires de Rouen obligent d'Harcourt, qui occupait le Vieux Château, à capituler, et la forteresse fut démolie comme l'étaient déjà les anciens remparts; le château de Caen fut également forcé par une émeute où périt le gouverneur Belzunce. De même, l'année suivante, la Fédération fut célébrée avec enthousiasme.

C'est alors qu'est faite la division en *départements*. Avant la Révolution la Normandie formait un des 33 grands gouvernements du royaume. Elle se divisait en trois *généralités*, celles de Rouen, de Caen et d'Alençon. Chaque généralité se subdivisait en districts ou *élections*, un peu plus nombreux que nos arrondissements actuels (32 au lieu de 26). Il y avait un *intendant* nommé par le roi à la tête de chaque généralité, et un *subdélégué* nommé par l'intendant à la tête de chaque élection. En outre, la Normandie formait le ressort judiciaire du Parlement de Rouen. Mais il y avait une foule d'irrégularités. Ainsi Chaumont et Magny, qui ne sont pas en Normandie, dépendaient de la généralité de Rouen, tout en relevant du Parlement de Paris; le district de Mortagne, qui dépendait de la généralité d'Alençon, relevait aussi du Parlement de Paris, parce qu'il faisait partie du Perche. Le Havre formait un gouvernement à part.

C'est alors aussi que les sept diocèses normands sont ramenés à cinq, par la suppression de ceux de Lisieux et d'Avranches, et mis ainsi en concordance avec les nouvelles circonscriptions administratives. La réforme administrative de la Constituante, dans laquelle les Parlements disparurent avec le reste, fut une grande simplification et fut accueillie comme un bienfait. Remarquons cependant qu'elle a coûté à la Normandie 24 communes de la rive droite de la Bresle, qui furent rattachées au département de la Somme bien qu'elles ne fissent pas partie de l'ancienne Picardie. Les subdivisions du département s'appelèrent d'abord des districts, qui furent à peu près aussi nombreux que ceux de l'ancien ré-

gime. En 1800, au début du Consulat, les districts furent changés en arrondissements et leur nombre ramené à ce qu'il est aujourd'hui. C'est aussi à ce moment que le chef-lieu de la Manche fut transféré de Coutances à Saint-Lô.

Les premiers signes de mécontentement apparaissent sous l'Assemblée Législative, avec les premières mesures prises contre les prêtres réfractaires, qui ont refusé de prêter serment à la Constitution civile du Clergé ou qui ont rétracté leur serment lorsque le pape eut condamné formellement cette constitution. C'est surtout en Basse-Normandie, à cause du voisinage du Maine et de la Bretagne, que ce changement se manifeste. Les députés envoyés à la Convention n'en sont pas moins d'opinion avancée, mais il y a eu beaucoup d'abstentions. On remarque parmi eux quelques montagnards comme les deux frères Lindet (Eure); un plus grand nombre se rattachent au parti girondin, comme Buzot, l'ami de Mme Roland, Valazé (Orne), ancien officier noble, et l'évêque constitutionnel du Calvados, Fauchet; d'autres se rattachent à la Plaine, comme Letourneur (Manche) qui fera plus tard partie du Directoire. Tous sont républicains. Du reste le montagnard Chaumette, au retour d'une mission en Normandie à ce moment même, écrit dans son compte rendu à ses concitoyens de la commune de Paris : « C'est la République que veut toute la France. »

Mais il ne faut pas s'y tromper. La Normandie ne voulait pas d'une Révolution à tendances socialistes. Deux délégués du gouvernement provisoire qu'on appelait le Conseil exécutif et qui avait pris le

pouvoir à la chute du roi (10 août 1792), ayant voulu faire de la propagande contre le principe de la propriété, furent très mal accueillis. Ils avaient distribué des textes de la Déclaration des Droits de l'Homme avec des corrections de leur façon, celle-ci par exemple : « La nation assure aux citoyens la garantie et l'inviolabilité de ce qu'on appelle faussement les propriétés territoriales, jusqu'au moment où elle aura établi des lois sur cet objet. » Il y eut contre eux un soulèvement populaire à Bernay ; on menaça « de leur couper le cou et de porter leurs têtes aux frontières ». La municipalité les fit arrêter, et Buzot, qui présidait l'assemblée électorale devant laquelle ils furent amenés, eut peine à calmer les esprits. Il fallut pour y parvenir que l'assemblée votât une résolution « chargeant les députés qu'elle avait nommés ou qu'elle allait nommer de respecter les droits de l'homme et du citoyen, *ainsi que les droits de propriété* ». Un incident analogue eut lieu à Lisieux. Les massacres de septembre avaient du reste contribué à exciter la méfiance contre les agitateurs de Paris. Le seul révolutionnaire que la Normandie ait enfanté, c'est Hébert, le rédacteur du fameux *Père Duchêne*, qui est d'Alençon, mais il n'obtint jamais de ses compatriotes le moindre mandat.

Tout cela explique l'attitude de la Normandie au moment où le parti girondin est chassé de la Convention par une émeute des faubourgs (31 mai-2 juin 93). Les principaux girondins, ayant pu s'échapper de Paris, essayèrent de fomenter une insurrection en province contre la tyrannie de la capitale. Ils trouvèrent en Normandie un terrain favorable.

Lorsque Buzot arriva à Evreux, il fut bien accueilli. Des réunions furent tenues dans la cathédrale où Buzot et ses amis furent approuvés. Le département de l'Eure comptait du reste cinq girondins sur onze députés. Le directoire du département décréta la formation d'une force armée de 4.000 hommes pour marcher sur Paris. Dans le Calvados, on incarcéra deux des députés montagnards en mission. C'est ce qu'on appelle le mouvement fédéraliste dont le centre passa vite d'Evreux à Caen. Pendant les préparatifs de la lutte, Charlotte Corday, une descendante de la famille du grand Corneille, partit de Caen pour aller assassiner Marat que les girondins considéraient comme l'auteur responsable du coup de force dirigé contre eux.

Le mouvement ne fut pas aussi grave que la Convention l'avait craint au premier moment. Il n'eut pas de succès en Seine-Inférieure. Dans l'Eure même, les deux Lindet, qui étaient de Bernay, réagirent contre l'influence de Buzot. Le siège du département fut transféré à Bernay et le siège du district à Vernon, ce qui rallia fortement ces deux villes à la Convention. La Convention s'était du reste empressée de voter la constitution de l'an I ou de 1793, précédée d'une nouvelle Déclaration des Droits non moins catégorique que celle de 1789 en ce qui touche le respect de la propriété. Le mouvement fédéraliste tourna court. La Normandie est hostile aux faubouriens révolutionnaires de Paris, non à la Révolution elle-même. Les assemblées départementales de l'Eure, de la Manche et de l'Orne avaient envoyé à la Convention des adresses d'adhésion après l'exécution de Louis XVI.

Dès la fin de juillet, la maison de Buzot à Evreux était rasée et sur l'emplacement se dressa une pyramide portant une inscription qui flétrissait ce « scélérat ». Rien de tout cela ne subsiste, mais on peut encore déchiffrer sur le mur mitoyen de la maison voisine un distique grossièrement tracé dans le plâtre avec un poinçon ou une baïonnette :

> Buzot, le scélérat, trahit la liberté :
> Pour ce crime infâme, il sera décapité.

Buzot, pendant ce temps, essayait de mettre en branle toute la Normandie. Un gouvernement provisoire auquel avaient d'abord adhéré huit départements de l'Ouest s'était formé à Caen. On y parla plus qu'on n'agit. Du reste la petite armée fédéraliste qui avait répondu à son appel n'était même pas girondine. Son chef, Wimpfen, était un royaliste et une partie des volontaires étaient bretons. Une petite colonne se mit en marche sous les ordres du marquis de Puisaye, qui était de Mortagne, mais qui avait épousé l'héritière de la seigneurie de Menilles, près de Pacy-sur-Eure. L'armée fédéraliste fut bien accueillie à Evreux et un détachement de la garde nationale se joignit à elle pour marcher sur Vernon. La rencontre eut lieu près du château de Brécourt, sur le plateau entre Pacy-sur-Eure et Vernon. Elle n'eut rien d'une bataille, en dépit des exploits que se prêtèrent les vainqueurs et même les vaincus. Les troupes fidèles à la Convention, commandées par le général Humbert, surprirent les troupes fédérales vers le soir, couchées dans les blés et privées de leur chef qui était allé passer la nuit dans son château de Menilles, tout

près de là. La seule victime fut une branche de pommier cassée par un boulet. Le même jour (13 juillet 1793), Charlotte Corday poignardait Marat, mais son crime était inutile comme le sacrifice de sa vie.

L'insurrection fédéraliste avait vécu. Les députés girondins se dispersèrent et périrent pour la plupart misérablement. Quelques semaines plus tard, on retrouva le corps de Buzot avec celui de Pétion dans un champ de la Gironde, près de Saint-Emilion, à demi dévoré par les loups. Roland, qui s'était d'abord caché à Rouen, se tua sur la grande route d'un coup de canne à épée, à Bourg-Baudoin. Fauchet fut guillotiné dans la grande fournée de Vergniaud, Valazé se poignarda en entendant sa condamnation. La modération de Robert Lindet, venu en mission, fit d'ailleurs bon effet. Quand les Vendéens voulurent s'emparer de Granville, la place résista victorieusement (13 novembre).

Il y aura encore des troubles prolongés, causés par la question des prêtres réfractaires. Ces troubles se confondent souvent avec les brigandages des « chauffeurs » qui obligeaient leurs victimes à livrer leur argent en leur brûlant la plante des pieds. C'est ce qu'on appelle la « chouannerie normande ». Elle règne surtout dans le Bocage où le terrain accidenté la favorise, mais elle déborde sur les régions avoisinantes dès que la surveillance se relâche. Or, sous le Directoire, la désorganisation administrative est générale. Cette situation traîne jusqu'au consulat. Bonaparte, pour en finir à tout prix, fit pourchasser sans répit Frotté, le dernier chef de ces bandes si bien peintes par

Barbey d'Aurevilly dans *le Chevalier des Touches*. A la fin, Frotté fut arrêté dans une entrevue et fusillé à Verneuil (1800).

Il n'y a plus dès lors d'histoire de Normandie à proprement parler. La vieille province entre dans le moule uniforme de l'administration napoléonienne, mais sans perdre conscience de son passé. Elle s'enrichit, elle développe son agriculture, son commerce. Elle fait l'admiration de Napoléon, qui, au cours d'un voyage en Seine-Inférieure à l'époque où il n'est encore que premier consul, écrivait à son frère Joseph : « Tout est ici consolant et beau à voir, et j'aime vraiment cette belle, bonne Normandie, c'est la véritable France. » Ce qu'il appréciait surtout chez les Normands, c'est leur ferme bon sens, leur esprit de juste milieu, leur instinct de l'ordre et de la règle. La Normandie n'a pas fourni à l'épopée révolutionnaire et napoléonienne un seul grand général, bien qu'il ne faille pas faire fi des services de Dagobert, Valhubert, Decaen et Grouchy. Mais elle s'est rattrapée dans ce qu'on appelait alors « les arts de la paix ».

Le grand savant *Laplace*, dont l'hypothèse sur la formation du système du monde est restée classique, était fils d'un paysan de Beaumont-en-Auge. Desgenettes, le médecin de l'armée d'Egypte, qui eut l'héroïsme de s'inoculer le virus de la peste pour rassurer les soldats, et la chance inespérée de n'en pas mourir comme il s'y attendait, était d'Alençon. Napoléon n'appréciait pas moins un industriel comme Richard (dit Richard-Lenoir à cause de son association avec Lenoir-Dufresne d'Alençon),

encore un fils de paysan du Calvados (Epinay-sur-Odon), qui sut ravir aux Anglais le monopole du tissage du coton. A vrai dire, le tissage du coton avait commencé à Rouen dès le début du XVIIIe siècle, mais la concurrence de l'Angleterre en avait arrêté l'essor, à cause de la supériorité de son outillage. Il fallut surprendre le secret des machines anglaises, les « Jenny » ou « Jeannette », dont l'introduction souleva des émeutes de la part des ouvriers qui craignaient pour leur gagne-pain.

La Normandie a fourni aussi à la France consulaire ou impériale des administrateurs intègres et expérimentés comme Mollien (Rouen), qui fut ministre du Trésor, et Lebrun (de Saint-Sauveur, près de Coutances), qui fut le collègue de Bonaparte au consulat. Dans les lettres, on peut citer Malfilâtre, de Caen, mort avant d'avoir rempli sa destinée, ce qui lui a peut-être valu de passer à la postérité. Ce serait peu, mais la Normandie s'honore d'un des noms les plus populaires du XVIIIe siècle, Bernardin de Saint-Pierre, qui est du Havre, et à qui une simple nouvelle, *Paul et Virginie*, garantit l'immortalité.

XX

LA NORMANDIE CONTEMPORAINE

Rôle modérateur de la Normandie. — Son développement économique. — Le mouvement intellectuel et artistique. — La Normandie et la race normande.

La Normandie au XIXe siècle n'a d'autre histoire que celle de son magnifique essor économique. Elle a pourtant joué un rôle dans l'histoire politique. Elle a représenté en général l'esprit pratique et tolérant, ami du présent plutôt que du passé, et ne se promettant pas trop de l'avenir. Sous la Restauration, la Normandie est hostile aux ultras. Elle acclame des libéraux comme Armand Carrel et Dupont de l'Eure : ce dernier est même constamment élu député bien que le suffrage censitaire ne permette pas à la masse de la population d'exprimer son sentiment. Le seul ministre normand de la Restauration est un modéré, le comte de Vatimesnil, qui fait partie du cabinet Martignac. Et lorsque Charles X part pour l'exil, en 1830, il traverse toute la province pour s'embarquer à Cherbourg sans rencontrer sur son passage aucun regret. Une autre traversée fut plus triomphale : celle des cendres de Napoléon ramenées de Sainte-Hélène (1840), qui remontèrent la Seine au milieu

d'un concours inouï de populations. Louis-Philippe, le roi selon la Charte, n'est pas, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, très populaire en Normandie, bien que son ministre de prédilection, *Guizot*, fût député du Calvados. Lorsqu'il dut, lui aussi, prendre le chemin de l'exil, il eut bien de la peine à gagner le Havre et à s'embarquer pour l'Angleterre sous un déguisement.

La seconde République fut d'abord bien accueillie. Les députés élus par la première application du suffrage universel furent presque tous républicains, et parmi eux figurent des membres du gouvernement provisoire : Lamartine en Seine-Inférieure, Dupont de l'Eure et Garnier-Pagès dans l'Eure. Mais la crise commerciale qui se produisit, les troubles causés par les ouvriers sans travail, les dépenses occasionnées par les ateliers nationaux, la peur des « partageux », amenèrent un revirement de l'opinion. On se bat dans les rues à Rouen (28 et 29 avril), des attentats ont lieu contre les voies ferrées. Après les sanglantes « journées de juin » à Paris, la préoccupation de l'ordre l'emporta décidément sur toute autre. Lors du vote pour l'élection du président de la République, le prince Napoléon Bonaparte obtient des majorités écrasantes. Toutes les campagnes sont pour lui, et parmi les villes une seule, le Havre, donna la majorité à son concurrent républicain, le général Cavaignac. Dupont de l'Eure ne fut même pas réélu député aux élections qui suivirent. Enfin, après le coup d'Etat du Deux décembre, le plébiscite est partout favorable au prince-président, même au Havre. Sous l'Empire, la question politique ne se pose plus, pour ainsi dire : il n'y a rien à faire

de ce côté, et toute l'activité des esprits se porte vers le développement économique.

Au XIXe siècle, la Normandie a vu deux fois l'ennemi violer son territoire. En 1815, les Alliés se présentent non pas en belligérants, car la guerre est finie, mais en vainqueurs. Les Anglais renoncèrent à occuper le Havre, mais la Haute-Normandie fut en proie aux Prussiens. Le maire d'Evreux fut emmené comme otage. A Rouen, le général prussien prétendit exiger une heure de pillage. Le maire menaça de faire sonner le tocsin : « Aucun de vous, dit-il, ne sortira vivant. » Les Prussiens n'osèrent risquer une guerre de rues avec la garde nationale, et la ville fut épargnée.

Elle devait revoir les Prussiens en 1870. Cette fois encore l'invasion s'arrêta aux portes du Havre, mais elle franchit l'Epte, puis l'Andelle. Rouen, malgré les instances de la population, fut évacué par les forces françaises, qui craignaient d'être tournées. Les Allemands arrivèrent jusqu'à Dieppe. Quand l'armistice fut signé, la Normandie était occupée jusqu'à Trouville et Alençon. Quelques brillants combats avaient été livrés, mais sans plan d'ensemble; par exemple à Etrépagny et Vernon dans l'Eure, à Buchy et à Moulineaux en Seine-Inférieure. Ce n'était pas sur ce théâtre écarté que les événements décisifs étaient appelés à se dérouler. N'oublions pas du moins qu'un Normand, Pouyer-Quertier, fut un des signataires de la paix de Francfort, qu'il obtint du chancelier de fer quelques concessions, et qu'il fut un des plus utiles auxiliaires de Thiers dans l'œuvre de « la libération du territoire ». C'est lui, comme ministre des





Coriolan, flétri par sa mère, tableau de Poussin, Hôtel de Ville des Andelys. (*Phot. Ferjus Caron, Andelys.*) — Le radeau de la Méduse de Géricault, Musée du Louvre, Pl. XVI.

finances, qui réalisa et réussit, au lendemain de nos désastres, le premier des grands emprunts de liquidation.

La troisième République, née de nos désastres sans avoir pu sauver autre chose que l'honneur, ne fut pas accueillie en Normandie avec une confiance de la première heure. Le mauvais souvenir des troubles de 48 et le bon souvenir de la prospérité agricole qui avait caractérisé le règne de Napoléon III ont longtemps maintenu dans les campagnes un fonds de bonapartisme ou tout au moins d'opposition conservatrice. Le duc de Broglie, le ministre du Seize mai, était sénateur de l'Eure. Toutefois, il n'est pas dans le caractère normand de se renfermer dans un regret stérile du passé ou dans une bouderie négative à l'égard du présent. Le Normand est trop positif pour être intransigeant. Il est venu peu à peu à l'idée républicaine. Il a donné à la République plusieurs ministres de distinction, un président du Sénat, Challemel-Lacour, et même un président de la République, Félix-Faure (1895-1899), député du Havre. Malgré cela, la politique n'est pas pour la Normandie ce qu'elle est pour certaines régions plus latines, une sorte d'industrie locale : c'est un pays où l'on parle bien mais où l'on se méfie des beaux parleurs.

La Normandie n'a jamais cessé d'être une de nos provinces les plus prospères. Ce n'est pas pour rien que la « corne d'abondance » était la marque de la faïence de Rouen. Au xve siècle, elle payait le quart des tailles du royaume. Au commencement du règne de Louis-Philippe, elle payait

16

le dixième des impôts et comptait la douzième partie de la population de toute la France. Elle n'a rien perdu de sa richesse depuis lors, mais elle a perdu de sa population. D'après le recensement de 1831, elle avait 2.646.000 habitants sur 32.569.000 que comptait la France entière. D'après celui de 1906, elle n'en compte plus que 2.400.000 sur 39.252.000. C'est un recul relatif en même temps qu'un recul absolu. La diminution porte surtout sur les campagnes. Le département de la Seine-Inférieure, grâce à ses deux grandes villes d'industrie et de commerce, est le seul qui soit en progrès. Il a gagné de 1831 à 1906, en trois quarts de siècle, 170.000 habitants, malgré la dépopulation qui se fait sentir dans le Pays de Caux. Tous les autres sont en décroissance très marquée. Dans cette même période, le Calvados a perdu 90.000 habitants, l'Eure 93.000, la Manche 104.000 et l'Orne 126.000, soit, pour ce dernier département, plus du tiers de son effectif. C'est l'arrondissement de Pont-Audemer qui tient le premier rang dans cette course au néant. De 89.744 habitants en 1831, il est tombé à 57.643 en 1906.

Sans doute une partie de cette diminution est compensée par une émigration correspondante. Il y a 100.000 Parisiens nés en Normandie. Le développement des herbages qui demandent peu de main-d'œuvre, la propagation du machinisme agricole, la disparition des industries domestiques comme le tissage à domicile, expliquent en une certaine mesure la raréfaction de la population rurale. Mais pour la plus grande partie c'est une perte sèche. Ce sont les naissances qui manquent.

Il y en a moins que de décès, et l'écart s'accentue chaque année. Les méfaits de l'alcoolisme, malheureusement trop répandu en Normandie, y sont pour quelque chose, toutefois l'alcoolisme est plutôt une cause de dégénérescence que de stérilité. Le département de la Seine-Inférieure, qui vient le premier pour la consommation de l'alcool par tête d'habitant, a tout de même une natalité plus forte que ses voisins. En réalité la Normandie est victime de l'aisance qui y règne presque partout. Elle a peu d'enfants pour mieux assurer et accroître le bien-être de ceux qu'elle met au monde. La prévoyance poussée à ce point devient tout l'opposé d'une vertu. Sans doute les deux tiers de la France (exactement 55 départements) sont plus ou moins gravement atteints du même mal et l'arrondissement de Lectoure (Gers) se dépeuple encore plus que celui de Pont-Audemer, mais c'est là une piètre consolation. La race normande disparaît sans s'en apercevoir et les « horsains » viennent, plus nombreux chaque année, faire la moisson, garder les bestiaux, travailler dans les usines, les mines, sur les ports ou les voies ferrées.

Si la vitalité prolifique de la Normandie est en baisse, il n'en est pas de même de sa vitalité économique. On ne saurait parler en Normandie de *la Terre qui meurt*. Les vieilles cultures, comme celles des céréales et du pommier, sont toujours en honneur, et d'autres sont venues s'y ajouter. Le colza a reculé devant le triomphe du pétrole comme le lin devant l'invasion du coton, mais la betterave s'est développée et surtout l'*élevage*. L'élevage du cheval dans le Perche, le Cotentin et

la « campagne » de Caen, n'a guère souffert jusqu'ici du progrès des modes de locomotion mécanique. Plus favorisé encore est l'élevage de la race bovine, pour lequel on transforme chaque année en herbages des terres de labour dans toutes les vallées. Rien de comparable aux plantureuses prairies de la Basse-Normandie où la pousse de la nuit remplace parfois la consommation du jour. Et le débouché ne fait jamais défaut, car la boucherie d'une part, et les industries laitières de l'autre, ont de plus en plus de peine à suffire à la consommation. Les beurres d'Isigny, de Gournay, les fromages de Camembert, de Livarot, de Pont-l'Evêque, de Neuchâtel ont une réputation qui fait partie du patrimoine national. Seul le mouton diminue, comme dans tous les pays de cultures riches.

Peu de pays agricoles sont en même temps aussi industriels que celui-ci. Nous avons signalé de longue date la fabrication de la toile et du drap dans la région rouennaise. La fabrication des cotonnades est venue s'y ajouter et tient même aujourd'hui le premier rang dans les « rouenneries », malgré la faillite du bonnet de coton, qui jadis fit la fortune de Falaise, alors qu'il était « quasiment » la coiffure nationale du paysan normand. La métallurgie, d'autre part, semble devoir prendre une extension rapide par suite de la mise en exploitation des gisements de fer de la vallée de l'Orne, qui promet d'être un des grands événements de l'histoire de la Normandie au commencement du xxe siècle.

Tout ce développement économique est favorisé par un ensemble de voies de communication qui a

paru longtemps magnifique, mais devient insuffisant. Le réseau des routes remonte loin. La grande route du Havre à Paris par Rouen et Pontoise est la voie romaine d'Harfleur à Lutèce. Les routes normandes sont du reste parmi les plus fréquentées de l'Europe depuis le développement de la bicyclette et de l'automobile. Elles ont repris une vie qui paraît même parfois trop intense à beaucoup de paisibles riverains. Quant aux chemins de fer, leurs premières lignes datent de loin, puisque celle de Paris à Rouen fut inaugurée en mai 1843, en même temps que celle de Paris à Orléans. Aujourd'hui le réseau, quoique les mailles en soient serrées, ne répond plus aux besoins croissants des ports de Rouen et du Havre, malgré le concours de la Seine.

La Seine constitue une merveilleuse voie de pénétration. C'est la grande route de Paris. Mais il n'y a pas de fleuve naturellement parfait pour la navigation, et la Seine, malgré sa réputation de sagesse, a ses caprices. Elle a été approfondie et régularisée jusqu'à Rouen, qui reçoit maintenant des navires d'un tirant d'eau de plus de six mètres. Réciproquement un canal latéral à l'estuaire permet aux bateaux plats de rivière de descendre jusqu'au Havre : c'est le canal de Tancarville. Il est résulté de ces deux améliorations complémentaires un accroissement considérable du trafic. Rouen et le Havre réunis ont un mouvement supérieur à celui du port de Marseille. En outre, la Seine en amont de Rouen a été aménagée de manière à présenter des profondeurs de trois mètres jusqu'à Paris. En temps normal cet outillage suffit encore, mais en cas d'interruption de la navigation fluviale l'unique

ligne de Paris au Havre est tout de suite débordée.

Les autres ports normands n'ont qu'une importance secondaire, ce qui ne veut pas dire une importance médiocre. Dieppe et Caen sont en progrès, surtout ce dernier qui exporte maintenant du minerai de fer. Cherbourg dont la digue, commencée sous Louis XVI, provisoirement achevée en bois par Napoléon Ier, n'a définitivement été terminée que sous Napoléon III, remplit maintenant son rôle de port de guerre commandant le milieu de la Manche. Les autres ports sont à la fois des ports d'intérêt local, des ports de pêche, et le plus souvent des bains de mer. En ce qui touche ce dernier point on peut même dire aujourd'hui que tout le littoral de la Normandie ne forme plus qu'une plage ininterrompue, aussi courue qu'elle soit de sable ou de galets, dont la vogue apporte un tribut de plus en plus appréciable au « bas de laine » normand. La « grande pêche » à Terre-Neuve ou en Islande finit par en souffrir, car le métier de « morutier » est plus dur et moins lucratif que celui de maître baigneur. Bien que Dieppe, Fécamp, Granville n'aient pas « désarmé », le loup de mer se raréfie.

Au XIXe siècle, comme dans les siècles précédents, la Normandie tient une grande place dans le mouvement intellectuel. Les progrès de l'instruction y contribuent d'ailleurs, bien que la Normandie compte encore une proportion d'illettrés qui ne devrait pas se rencontrer dans un pays aussi favorisé par la nature. On n'y trouve dans l'ensemble qu'une moyenne de 95 conscrits sur 100 sachant lire et

écrire. A cet égard, l'Eure est le département le plus arriéré, la Manche le plus avancé. L'Université de Caen se pique de maintenir la vieille réputation de l'« Athènes normande » et de nombreuses Sociétés savantes s'appliquent avec fruit à éclaircir les coins obscurs de l'histoire de leur province.

Dans les sciences, il faut mentionner l'ingénieur Brunel qui fit le premier tunnel sous la Tamise à Londres, le grand géologue Elie de Beaumont dont le nom restera lié à la carte du sol français, les chirurgiens Tillaux et Poirier, le physicien Fresnel dont les travaux sur l'optique ont abouti à augmenter la portée des phares, l'astronome Le Verrier qui trouva la planète Neptune par le calcul avant que le télescope eût pu l'apercevoir, l'érudit Burnouf, l'archéologue Caumont, l'amiral explorateur Dumont d'Urville, le savant Léopold Delisle, Albert Sorel, un des maîtres de l'histoire diplomatique, Gréard dont la finesse de moraliste s'est mise tout entière au service de l'éducation nationale, et tant d'autres qui ont marqué leur passage dans toutes les branches du savoir humain, sans parler de ceux pour qui la postérité n'a pas encore commencé. Un seul chef militaire de premier ordre est à signaler, c'est le maréchal Pélissier, le vainqueur de Sébastopol.

Dans les arts, deux noms brillent au premier rang : le peintre *Géricault,* qui est de Rouen, dont le *Radeau de la Méduse* est universellement célèbre, et *Millet* (de Gréville, Manche) dont l'*Angelus* est une des toiles que la gravure a le plus popularisées dans le monde entier. Ce dernier n'est pas seulement né en Normandie, c'est un fils des champs, berger

dans son enfance. Les scènes paysannes qu'il représente, la lumière adoucie dans laquelle elles baignent, sont celles du vieux pays cotentinois La musique vive et spirituelle d'un Boïeldieu (*la Dame Blanche*) et d'un Auber (*la Muette de Portici*) n'évoque pas particulièrement le souvenir de Rouen et de Caen, mais c'est bien la musique d'une race qui aime la vie plus que le rêve et la gaieté plus que la passion. La Normandie musicale s'honore aussi de Catel et de Lenepveu et se glorifie de M. Saint-Saëns (*Samson et Dalila*). L'architecture religieuse a donné le monastère de la Trappe, ensemble puissant et trapu qui se dresse dans la partie la plus solitaire des collines du Perche, et la basilique de Bon Secours, restitution érudite et froide du style gothique.

La floraison littéraire est plus abondante et plus caractéristique. Casimir Delavigne qui est du Havre n'est pas un génie, encore qu'il eût pu s'y tromper à voir l'engouement du public pour ses poèmes patriotiques, les *Messéniennes*, qui balancèrent sous la Restauration la gloire naissante de Victor Hugo et de Lamartine. Octave Feuillet n'a rien de lyrique; c'est le modèle du romancier mondain. Ce Parisien de Saint-Lô est le peintre par excellence de la vie aristocratique et de la corruption élégante du second empire (*Monsieur de Camors*).

Tout différents et d'une originalité plus puissante sont Barbey d'Aurevilly, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant. Ceux-ci sont des Normands, et des Normands dont la physionomie a conservé tout son relief. Ce n'est pas par accident que Barbey, qui est du vieux bourg féodal de Saint-Sauveur-le-Vicomte,

traite des sujets normands où revivent les mœurs, les horizons et les traditions de la terre natale, c'est par principe. Il se pique d'être un Normand de vieille roche, un « fils de Rollon ». *Flaubert,* qui est de Rouen, peint en réaliste les gens de son pays dans *Madame Bovary*, mais son imagination romantique l'emporte au loin dans *Salammbo*. C'est le plus scrupuleux et le plus laborieux de nos grands écrivains. La poursuite de la perfection a été le but et aussi le tourment de sa vie. *Guy de Maupassant,* son filleul et disciple, a la même précision, la même sûreté de langue, avec plus d'aisance (*Pierre et Jean*). Plusieurs de ses « nouvelles » sont de purs chefs-d'œuvre, bien qu'il en ait puisé trop volontiers les sujets dans la réalité la moins plaisante ou la plus scabreuse.

Est-il besoin de conclure? Nul ne conteste la grande place que la Normandie a tenue dans l'histoire de la France et de l'esprit français. Les Normands ont fourni à la patrie commune une suite ininterrompue d'hommes de forte trempe, de jugement sain, de raison pratique, de bon sens aiguisé. Ils ont fortement marqué de leur empreinte les pays où ils ont essaimé. Les principaux traits du caractère anglais sont ceux auxquels se reconnaît le Normand à travers les âges : le sentiment du droit et le sens du possible s'associant pour assurer la persistance et l'efficacité de l'effort.

Il faut bien croire que le Normand a une physionomie particulièrement accusée puisque le type du *paysan normand* est devenu le type du paysan en littérature. Tout le monde connaît ce villageois ma-

tois et cossu que Maupassant et tant d'autres ont immortalisé. Ce n'est pas le premier venu. Il n'est pas de ceux que la caricature peut rendre ridicules. Il a un portefeuille sous sa blouse, du foin dans ses bottes, du linge fleurant la lavande dans son armoire normande : il ne s'en vante pas, mais il le sait. Il parle un peu patois, mais le jargon des hommes de loi n'a pas de secrets pour lui. Il n'est pas très exact, — ou il ne l'est plus, — que le Normand aime les procès, mais il aime que toute chose se passe dans les règles. Le paysan en tout pays est prudent : sa vie rude, le pain de l'année exposé aux intempéries, lui commandent de l'être, mais la prudence du paysan normand va, dit-on volontiers, jusqu'à la méfiance à l'égard de l'inconnu, du « horsain ». Son premier mouvement est de se tenir sur la défensive, comme le premier geste de ses aïeux devait être de porter la main à la garde de leur épée.

Nul n'excelle comme lui dans l'art de parler sans se compromettre. Il se dépense plus de diplomatie à la foire de Guibray qu'il n'en faudrait pour marier, comme on disait autrefois, la République de Venise avec le Grand Turc. Le Normand n'a pas le mensonge facile et ingénu des races ensoleillées, mais il tourne sept fois sa langue avant de dire le fond de sa pensée. Laborieux et économe, il n'aime pas conter ses affaires à ceux qu'elles ne regardent pas, ce qui est d'ailleurs une des formes de la discrétion. Tel est le paysan normand, ou plutôt tel il apparaît à ceux qui ne le connaissent qu'à moitié. Mais il y a dans ce portrait des traits conventionnels ou surannés. Beaucoup de citadins se figurent

encore le bonhomme normand avec un « casque à mèche » et sa compagne avec le bonnet cauchois : tout cela n'existe plus que dans les opérettes.

Ce qui au contraire est bien vivant, ce sont les habitudes d'hospitalité plantureuse qu'on appelle anglo-saxonnes, mais qui ont été importées en Angleterre par les compagnons de Guillaume le Conquérant. La tempérance n'y trouve peut-être pas toujours son compte et le *trou normand* est parfois une chausse-trape où plus d'une raison culbute, mais l'intention est bonne, même lorsque la main tremble un peu. Malheureusement la pente qui mène à l'alcoolisme est glissante et beaucoup la descendent qui ne s'en aperçoivent qu'au fond du fossé Aussi la race normande perd-elle de sa prestance : la graine de cuirassiers ou de grenadiers ne lève plus comme autrefois.

Des prophètes de malheur prévoient déjà le temps où l'on ne trouvera plus de beaux exemplaires du type normand que chez les Normands d'outre-mer, en Angleterre ou au Canada. Les branches porteront fruit à la place du tronc épuisé. Il dépend des Normands de donner tort à ces sombres pronostics. La terre normande, cette terre promise qui a fait le miracle de fixer l'humeur errante des vikings, ne demande qu'à les y aider. Elle continue à capter ceux qui passent. Les Normands ont conquis la Normandie, la Normandie conquiert chaque jour des Normands. Elle a le charme qui attire, le charme plus rare qui retient. Un géographe contemporain, — dont « l'âme méditerranéene » préfère pourtant « les couleurs ardentes et la blanche stérilité du Midi », — analyse avec une émotion communicative

l'harmonie reposante du paysage normand, le reflet des nuages cotonneux dans les eaux courantes, la force tranquille que respirent les hêtres centenaires, la paix profonde que ruminent les vaches ensevelies jusqu'au pis dans le gazon, le silence heureux de la petite vallée ponctué par le tic-tac du moulin. La nature a bien des manières de sourire : la Normandie, dit Onésime Reclus, « est le plus beau sourire de la nature tempérée ».

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

VII

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

VIII

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

IX

LES FILS DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT

X

LES PLANTAGENETS

XI

PREMIÈRE ANNEXION DE LA NORMANDIE

XII

LA NORMANDIE SE DÉTACHE DE L'ANGLETERRE

XIII

CAUSES ET DÉBUT DE LA GUERRE DE CENT ANS

XIV

VICISSITUDES DE LA GUERRE DE CENT ANS

XV

FIN DE LA GUERRE DE CENT ANS

XVI

LA NORMANDIE AU DÉBUT DES TEMPS MODERNES

XVII

LA NORMANDIE AU XVIe SIÈCLE

XVIII

LA NORMANDIE ET LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

XIX

LA NORMANDIE ET LA RÉVOLUTION

XX

LA NORMANDIE CONTEMPORAINE

PHOTOGRAVURES F. BOUCHÉ. TYP. FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).